

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Le titre de l'en-tête provient du : titre de départ de la livr. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

1417
1414

RELIGION-PATRIE

L'ALBUM DES FAMILLES

REVUE MENSUELLE

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes

RÉDIGÉ PAR UN COMITÉ D'ÉCRIVAINS CATHOLIQUES

Comme les beaux anges de Milton, qui puisaient la lumière dans des vases d'or, les jeunes personnes viendront à notre journal puiser ces enseignements et cette éducation sérieuse qui font l'orgueil des mères et l'honneur des familles.

SIXIÈME ANNÉE—1881

OTTAWA
BUREAUX DE "L'ALBUM DES FAMILLES"

1881

ADMINISTRATION.

Cette REVUE paraît le premier de chaque mois, par cahier de 32 pages, triple colonne, composée de matières variées et intéressantes, formant à la fin de l'année un superbe volume de 384 pages.

L'abonnement ne se fractionne pas : il commence avec la première livraison de l'année, celle du 1er janvier, et il est payable d'avance ou dans les trente jours qui suivent la demande ou la réception de la première livraison.

Le prix de l'abonnement est comme suit :

Pour le Canada et les Etats-Unis (franc de port)	\$2.00
Pour l'Europe..... " " "	3.00 (15 francs.)

On s'abonne directement à l'administration par lettre adressée à M. le Directeur de l'ALBUM DES FAMILLES, P. O. Boîte 1061, Ottawa.

On peut également s'abonner chez les Agents, tant en Canada qu'aux Etats-Unis, dont les noms se trouvent insérés dans la dernière page de la Publication.

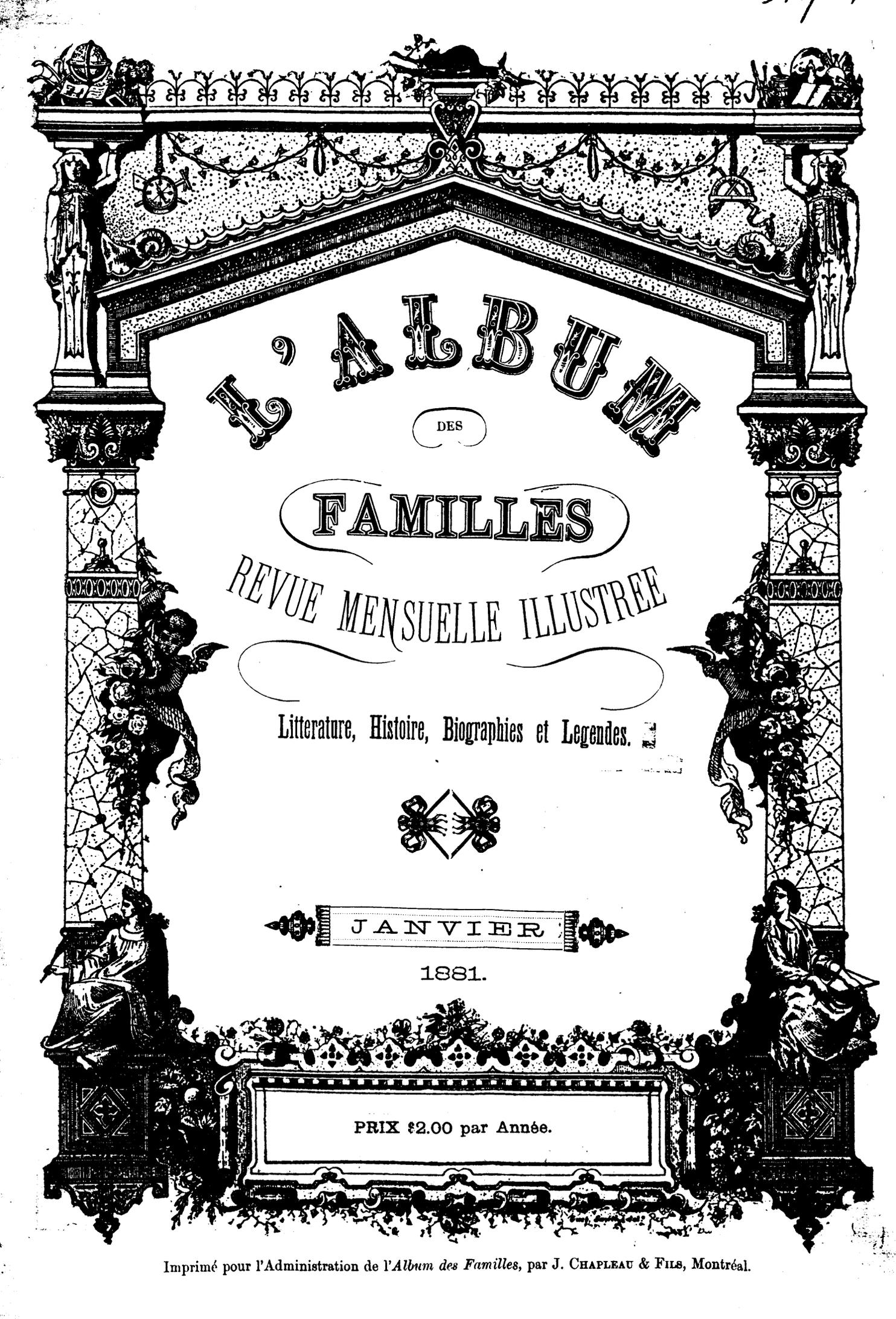
 Les lettres renfermant de l'argent doivent être enregistrées.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES.		PAGES.		PAGES.
Bulletin religieux.		Histoire.		Géologie.	
Notes sur les Missions du Lac Témiskaming, par un MISSIONNAIRE OBLAT.....	1-33	Mission de Jeanne d'Arc, en France.....	4	Les principaux volcans du globe..	94
Tableau d'une bonne famille, par un OBSERVATEUR.....	65	Notes sur les premiers colons de la Nouvelle-France, par le Dr. N. E. DIONNE.....	86-115	Collaboration.	
La Confession.....	97	Archéologie.		Principaux groupes des Canadiens-Français aux Etats-Unis..	25
Ecce Homo, par E. V.....	120	Les Ruines de Bethphagé, près Jérusalem.....	24	Esprit de contradiction à propos de l'instruction, par un CAMPAGNARD.....	64
Le Mois de Marie.....	129	Découverte d'autres Ruines.....	24	Manie de quelques grands hommes, par Edm. ROUSSEAU.....	121-158-186
Littérature.		Monument de Wolfe et Montcalm, par S. D.....	59	Archives du Département de l'Agriculture, à Ottawa, par HISTORIOGRAPHE.....	123
La Fête de l'Aïeul, par Louis ENAULT.....	9	Notes sur Montcalm et Wolfe....	87	L'Honneur, par A. L. DESAULNIERS.	188
Petit Jacques, par Chas. DESLYS..	12-42	Scènes historiques, par S. D.....	88	Critique.	
L'Enfant Mystérieux, par V. EUGÈNE DICK.....	19-78-109-161	Monument nationale, par C. F...	90	La race française dans l'Amérique du Nord, par un OBSERVATEUR..	60
François le Balafre (suite), par Chas. BUET.....	38-66-99-130	Monument élevé à la mémoire des soldats de 1760, par S. D... 118		Chronique.	
Les Chevaliers de la Croix Blanche, par Chas. BUET.....	53-70-103-137-177	Biographies.		Encyclique de Léon XIII, par CARA LIMPIA..	29-61-90-124-156-191
La fille du Juif Errant, par Paul FÉVAL.....	144-169	Christophe Colomb, par Napoléon LEGENDRE.....	21	Correspondance particulière de Rome, par Chas. BORNEL.....	155
Poésies.		Jacques Cartier, par Napoléon LEGENDRE.....	56	Mélanges.	
Minuit ! Chrétien (cantique de Noël,) par A. ADAM.....	3	Samuel de Champlain, par Napoléon LEGENDRE.....	83	De l'usage de l'Esprit, par M. DUCLOS.....	12
Un Rêve, par PATRICE.....	24	Mgr. C. Cazeau, V. G.....	116	Variétés.	
L'An qui finit, l'an qui commence, par J. A. BÉLANGER.....	29	Marie de l'Incarnation, par Napoléon LEGENDRE.....	124	Les visites du Jour de l'An chez le Grand-Père.....	26
Souvenez-vous (Memorare), poésie sacrée, par un ami de l'Album..	37	Les premiers missionnaires Jésuites, par Nap. LEGENDRE.....	153	Dialogue entre un père et sa fille, par Paul FÉVAL.....	27
La Charité, par Victor Hugo.....	60	L'hon. L. H. Langevin.....	185	L'Enfance, par LONGFELLOW.....	95
L'Enfant de la Fleur.....	66	Bibliographie.		Les devoirs envers la Patrie et l'Etat.....	95
Riches et Pauvres—Causerie sur les souffrances d'hiver.....	78	Le Propagateur de la dévotion à Ste-Philomène au Canada.....	24	Les Femmes bonnes.....	116
La Prière devant le Calice, par Paul Blanchemain.....	93	Souhais de bonne année, par St-François de Sales.....	25	Les Chars du ciel.....	127
Un Fils à sa mère.....	95	Bethléem, ou le mystère de la Ste-Enfance, par le R. P. Faber.	25	Qu'est-ce que l'Enfer.....	127
Sonnet, par VALMONT.....	95	Bulletin de la Société de Géographie de Québec.....	60	L'Avocat et l'enfant de Chœur... 127	
Tempérance.....	95	Manuel des Expressions vicieuses, par M. J. F. GINGRAS, d'Ottawa..	60	Maximes et Pensées.	
La Vie, par ALEXANDRINA.....	98	Notes sur le Canada, par M. Paul de Cazes.....	60	Un Bouquet de Pensées.....	23
L'Adieu fraternel—A ma sœur... 117		Congrès Catholique de Québec... 85		Bouquet d'esprit.....	30-64-90-95
Autrefois !.....	117	Journal de l'Education.....	85	Naïvetés.....	42
A mes petits amis, par L. H. FRÉCHETTE.....	119	Journal de l'Instruction Publique	85	Mécontentement.....	52
La Mansarde.....	127	Rapport de la Société St-Vincent de Paul.....	86	Récréations.....	38-94
Sonnet, par VALMONT.....	137	Les Cercles agricoles, par le Dr. N. E. DIONNE.....	159	Affliction.....	109
Gambetta ou les petits fils de Gantua.....	143	La culture du Tabac, par L. N. GAUVREAU.....	159	Pensées sur la mort, par M. F. M. DEROME.....	117
Sonnet, par VALMONT.....	168				
A la Vierge du Cap Trinité (Saguenay).....	168				
La Beauté, l'Esprit, la Vertu.....	185				
Un ange au ciel.....	186				

TABLE DES MATIÈRES

PAGES.	PAGES.	PAGES.
Maximes et Pensées. (Suite)	Informations spéciales. (Suite.)	Gravures. (Suite.)
Préceptes..... 153	Nouvelles richesses..... 160	Le Monument de Wolfe et Mont calm, à Québec..... 59
L'Economie, par MÉZIÈRE..... 154	Guérisons miraculeuses..... 160	Les Bohémiens rassemblés au- tour du brasier..... 73
Le Jeu des Combles..... 159	Colonisation..... 160	Visite mystérieuse..... 75
Diverses Pensées... 83-102- 114-124-128-129-185-187	Nos Illustrations 160-192	Portrait de Montcalm..... 87
Informations spéciales.	Entendons nous..... 192	Portrait de Wolfe..... 87
Aux abonnés 30-128-160	Souscription spéciale..... 192	Le Marquis de Montcalm tombant mortellement blessé..... 88
Adhésions..... 31	Gravures.	Le général Wolfe, expirant sur le théâtre de la guerre..... 89
Une explication..... 31	Jeanne d'Arc annonçant à Charles VII qu'elle part pour Orléans... 4	Enlèvement d'un enfant..... 104
Édition supplémentaire..... 31	Jeanne d'Arc partant de Blois à la tête de six mille combattants... 5	L'homme poignardé 105
Aux retardataires..... 31	Présentation d'un bouquet à la fête d'un aïeul..... 9	Vue du Monument des Braves de 1760 118
Christophe Colomb..... 32	Le petit Jacques déjà aimé. 17	L'Ecce Homo, de Murillo..... 120
Jeanne d'Arc..... 32	Une visite chez les parents du petit Jacques 18	Le docteur et sa tabatière..... 139
Les Fils du Martyr..... 32	Une scène des visites du jour de l'An..... 26	L'Inconnu..... 142
La bonne lecture, et adhésions à l'Album des Familles..... 63	Le fil de la Vierge..... 27	Le bastion du vicomte Paul..... 145
Contribution 96	La jeune malade..... 46	Le Juif Errant..... 148
Encouragement et Progrès..... 96	La blanche et charmante Fée..... 47	Le festin du vicomte Paul 149
La PRIME..... 96-160	Le discours de Barigoul..... 54	Le Voyageur... .. 151
Aux Agents..... 96-128-160	Portrait de Mgr. Blanchet, arche- vêque d'Orégon..... 58	Le Juif Errant allant à Lamballe.. 171
A nos lecteurs..... 128-191		La route de Luyues..... 173
Le Scientific News..... 128		L'Incendie..... 175
Appel aux amis de l'Éducation pour la reconstruction du sémi- naire de Rimouski..... 157		Le Serment..... 180
		Le départ pour la montagne..... 183



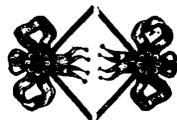
L'ALBUM

DES

FAMILLES

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Littérature, Histoire, Biographies et Légendes.



JANVIER

1881.

PRIX \$2.00 par Année.

Agents de l'ALBUM des FAMILLES.

PROVINCE DE QUÉBEC.

Villes.	Agents.
Québec	Et. Légaré, 373, rue St Joseph, St Roch
Montréal	1 St. Amour, 314, rue Amherst
Trois-Rivières	P L Hubert Not.
N.-D. de Lévis	Elzéar Bédard
Rimouski	Alph Couillard
Sherbrooke	F X Desève
Sorel	J O Dauphinais.
St-Jean Dorchester	Jean Bourguignon
Saint-Hyacinthe	Louis H Taché, jr
Chicoutimi	Alf Godin

CAMPAGNES.

Paroisses.	Comtés.	Agents.
Arthabaskaville	Arthabaska	Aimé Dion
Anse Saint-Jean	Chicoutimi	Didier Houde
Beauharnais	Beauharnais	J A Lapointe
Cap Santé	Portneuf	S Delisle
Deschambault	Portneuf	J Arthur Matto
Hull	Ottawa	J O Laferrière
Isles de la Madeleine	D Paquet, Inst
Joliette	Joliette	Albert Gervais
Kamouraska	Kamouraska	P C Dupuy
La Patrie	Compton	Régis Dumoulin
L'Acadie	Saint Jean	Jos H Roy, fils
Longueuil	Chambly	F X Valade
Lotbinière	Lotbinière	Maxime Lemay
Maskinongé	Maskinongé	Joseph Déziel
Plessisville et St Calixte	Arthabaska	F Deguise
Rivière du Loup	Témiscouata	V Chamberland
Rivière du Loup	Maskinongé	L T Rivard
Sault-au-Récollet	Hochelaga	J B Beauchamp
Sandy Bay	Rimouski	Is Dêchéne
Stanfold	Arthabaska	Donat Duvert, fils.
Ste Anne Lapoc	Kamouraska	Geo L'Évêque
St Charles	Bellechasse	P P Dalairé
St Co.omb (Sillery)	Québec	Félix Langlois
Saint Joseph	Lévis	Paulet et
Vil. de Bienville	Lévis	Lemieux
St David de l'Aub.	Lévis	de N D de Lévis

Paroisses.	Comtés.	Agents.
Saint Donat	Rimouski	Clovie Morneau
Saint Eustache	D.-Montagnes	Daniel Ethier
St Ephrème de T. Beauce	Frs Bilodeau
St George de Wd. Richmond	J B G Millette
Saint Henri	Lévis	G Roy
Saint Hughes	Bagot	E Lafontaine
St Jac. le Mineur	Laprairie	J O Poirier, M de P
Saint Jude	St Hyacinthe	Frs Lessard
St Michel des Sts. Berthier	Rv M Chas Larose
Saint Nicholas	Lévis	L Fréchette, jr
Saint Romuald	Lévis	Joseph Fortin
Sainte Rose	Laval	A E Léonard
Saint Tite	Champlain	J N Buist
Thetford	Mégantic	John Doyle
Wotton	Wolfe	J H C Lajoie

Localités.	Etats.	Agents.
Fall River	Massachusetts	H R Benoit.
Hebronville	Massachusetts	N Blais.
Holyoke	Massachusetts	Anthime Bourdon.
Hudson	Massachusetts	T Lacroix, boulan.
Indian Orchard	Massachusetts	Jos Beugle.
Keene	N. Hampshire	Gilbert Perry.
Lawrence	Massachusetts	Dr Jos Desmarais, 126 Lowell Str.
Lewiston	Maine	Isaac N. Leclerc.
Lowell	Massachusetts	J L Lapiere.
Malone	New-York	Joseph Ménard.
Manteno	Illinois	L A Fowler.
North Adams	Massachusetts	A N Gélineau, Agt d'Assurance.
N Grosvenordale	Connecticut	L P Lamoureux.
Northampton	Massachusetts	A Menard, 146 Chêne Str.
Spencer	Massachusetts	Geo Fontaine, fils.
Rochester	New-York	Gust Thibodeau, No. 9 Marshall St.
Putnam	Connecticut	Hector Duvert.
St Albans	Vermont	Dr G Thibault.
Three-Rivers	Massachusetts	William Beugle.
Webster	Massachusetts	Christopher Dubé.
West Rutland	Vermont	Nap Léonard.
Winooski	Vermont	Dile Sop Dolbec.
Worcester	Massachusetts	P J Martin.
Woonsocket et Manville	Rhode Island	C Tétrault.

NOUVEAU-BRUNSWICK.

Shippagan	Gloucester	Henri A Sormany
-----------------	------------------	-----------------

MANITOBA.

Saint Boniface	A A Larivière
Winnipeg

ETATS-UNIS.

Localités.	Etats.	Agents.
Albany	New-York	Gilb J Léveilly, 15, North Lansing Str
Aurora	Illinois	Louis Raymond
Biddeford	Maine	LN Ohartier
Burlington	Vermont	Israël Couture
Central Falls	Rhode Island	Zoël Choquette
Chicago	Illinois	Philias Baillargeon, No. 305, 13th Place
Chicopee	Massachusetts	Geo. P. Benoit.
Chicopee Falls	Massachusetts	Wilfrid St-Amour.
Cohoes	New-Yrk	Joseph Desrosiers.
Danielsonville	Connecticut	J. T. Bréault.
Détroit	Michigan	Ed. Racicot.

LONDRES, (ANGLETERRE).

MM. Henry F. Gellig & Cie., 449, Strand.

PARIS, (FRANCE.)

A la Librairie Religieuse de M. A. Sauton, 41, rue du Bac.

SOMMAIRE DES MATIERES.

	PAGES.		PAGES.
Bulletin Religieux.		Bibliographie.	
Missions de Témiscaming, par un OBLAT.	1	Le Propagateur de la dévotion à Ste. Philomène — Revue religieuse, par M. l'abbé	24
Histoire.		Souhaits de Bonne Année	25
Mission de Jeanne d'Arc	4	Bethléem, ou le mystère de la Ste. Enfance, par le R. P. FABER	25
Littérature.		Archéologie.	
La Fête de l'Ayeul, par L. ENAULT	9	Les Ruines de Bethphagé, près Jérusalem	24
Petit-Jacques, par Chas. DESLYS	12	Autres Ruines découvertes	24
L'Enfant Mystérieux, (Roman Canadien) par V. Eug. DICK. (suite)	19	Critique.	
Poésies.		De l'usage de l'esprit, par DUCLOS	12
Cantique de Noël, par Adolphe ADAM	3	Collaboration.	
Un Rêve, par PATRICE	24	Principaux Groupes des Canadiens-Français aux États-Unis	25
L'An qui finit, l'An qui commence, par J. A. BÉLANGER	29	Chronique Mensuelle, par CORA LIMPJA	29
Biographie.		Variétés.	
Les Grands Noms de notre histoire — CHRISTOPHE COLOMB, par Nap. LEGENDRE	21	Les Visites du Jour de l'An	26
		Le Fil de la Vierge, par Paul FÉVAL	27
		Maximes et Pensées.	
		Bouquet de Pensées	23-29-30
		Informations Spéciales.	
		La deuxième année de l'Album des Familles	30
		Adhésions importantes	31
		Explication	31
		Edition supplémentaire	31
		Aux Retardataires	31
		Christophe Colomb	32
		Jeanne d'Arc	32
		Les Fils du Martyr	32
		Gravures.	
		Jeanne d'Arc au palais de Charles VII	4
		Jeanne d'Arc partant de Blois pour Orléans	5
		Types et Costumes de la Bohême	9
		Mlle. Eugénie embrassant Petit Jacques	17
		Visite d'Eugénie chez le Père de Petit Jacques	18
		Les Visites du Jour de l'An	26
		Les fils de la Vierge	27

ABONNEMENT.

Le Prix est de

\$2

PAR ANNÉE,

Payable d'avance.

L'ALBUM DES FAMILLES

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE.

ADMINISTRATION

S'adresser à

Mr. le DIRECTEUR

DE

l'Album des Familles.

OTTAWA.

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes.

BULLETIN RELIGIEUX.

[POUR L'Album des Familles.]

NOTES

SUR LES

Missions du Lac Temiskaming.

I.

TÉMISKAMING, mot algonquin qui signifie *là où l'eau est profonde*, est un grand et beau lac dont la longueur est de 75 milles et dont la largeur la plus grande est de 6 milles. Il est situé à 300 milles, c'est-à-dire à 100 lieues, de la ville d'Ottawa et sert de bassin à la rivière de ce nom, dont les eaux parsemées de rapides se déroulent à travers de magnifiques forêts exploitées depuis longtemps par le commerce et l'industrie. C'était là l'antique patrimoine, l'antique terrain de chasse du sauvage qui y poursuivait tour à tour l'orignal, le caribou, le chevreuil, le castor, l'ours, le renard, la marte, etc., etc., patrimoine qui s'étendait jusque sur les bords de la mer Glaciale ou Baie d'Hudson, et dont Témiskaming formait comme le nœud qui reliait entre elles les familles algonquines dispersées sur cet immense territoire, dans ces immenses solitudes où l'on ne rencontrait, en effet, que l'Algonquin vivant de chasse pendant l'hiver et de pêche pendant l'été; le *trader* ou commerçant de fourrures au service de la riche et puissante compa-

gnie de la Baie-d'Hudson, et le missionnaire qui lui, armé seulement de sa croix, allait à la chasse des âmes, suivait le pauvre sauvage de lac en lac, pénétrait sous sa tente et dans sa cabane, fumait avec lui le calumet de la paix et de l'alliance, partageait avec lui sa chétive nourriture, et souvent sa vermine, en un mot, suivant l'expression de St. Paul, "se faisait tout à tous," sauvage avec les sauvages, pour les gagner à Jésus-Christ.

Ce serait une belle histoire à reproduire que celle de ces dévoués missionnaires qui, depuis l'époque de Champlain, ont vécu ignorés et inconnus au milieu des travaux et des fatigues d'un sublime apostolat. Malheureusement pour notre édification, leur nom et leur histoire ne sont connus que de Dieu et les anges. Les seules notes que nous ayons pu retrouver au sujet de la mission de Témiskaming, remontent à 1835, alors que M. Bellefeuille, prêtre de Montréal, y fit une mission qu'il renouvela en 1836-1837-1838. En 1839, M. Poirier, autre prêtre de Montréal, et en 1841, M. Moreau, aussi de Montréal, vinrent successivement aussi évangéliser les pauvres sauvages, les pauvres enfants des bois.

A peu près à cette époque, Mgr. Ignace Bourget, évêque à Montréal, avait demandé à Mgr. de Mazenod, évêque de Marseille, quelques-uns des Oblats de Marie Immaculée, société nouvellement établie par lui et approuvée par le Saint Siège, afin de l'aider à évangéliser son vaste diocèse qui comprenait alors Témiskaming et la Baie d'Hudson. Mgr. de Maze-

nod, qui avait fondé la Congrégation pour les pauvres et les âmes les plus abandonnées, accéda volontiers à la demande de l'évêque de Montréal, et au nombre des Oblats qu'il lui envoya se trouvaient le R. P. Eugène Bruno Guigues, que la Providence destinait à être le premier évêque d'Ottawa (1848) et le R. P. Laverlochère qui, en 1841, fut le premier Oblat missionnaire de Témiskaming et de la Baie d'Hudson, qui a su si bien raconter, autrefois, dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, ses voyages, ses missions, ses travaux et ses aventures parmi les sauvages qu'il visita successivement avec les Pères Clément, Garin, Armand, Pallier, jusqu'en 1852, époque où, accablé de rhumatismes et d'infirmités, il fut obligé de laisser à d'autres le soin des pauvres sauvages qu'il avait tant aimés.

Après lui, nous voyons successivement apparaître sur le même théâtre, les Pères Déléage, Pian, Lebrét, Mourrier, Guiguen, Nédelec, Poitras, Prévoist qui tous ont, tour à tour, défriché leur part du vaste champ confié au zèle de leur Congrégation. En 1862, on sentit enfin la nécessité de se fixer définitivement au milieu des sauvages dont la profonde misère et l'incessante prière appelaient à grands cris la présence des missionnaires au milieu d'eux. Des démarches furent faites, à cet effet, auprès du Très Rév. Père Fabre, Supérieur général des Oblats, pour obtenir l'autorisation de commencer un établissement permanent au milieu des pauvres enfants des bois de Témiskaming, établissement qui permettrait de desservir

plus facilement les autres postes ou missions. L'autorisation demandée par le Rév. Père Pian dans le courant de l'année 1862 fut accordée par une lettre en date du 20 octobre et le 25 janvier 1863, le Rév. Père Pian écrivait au Très Rév. Père général :

“ Merci, mille fois merci, pour votre aimable lettre du 20 octobre dernier qui nous apportait l'autorisation de commencer cet établissement si ardemment désiré, et des paroles d'encouragement qui font tant de bien dans les moments d'épreuves, encore une fois merci ! Comme vous me l'aviez marqué dans votre lettre, mon bien-aimé Père, je me suis adressé aux évêques du Canada. Je ne puis vous exprimer la joie qu'ils ont éprouvée en apprenant qu'on voulait enfin fonder un établissement dont il avait été si souvent question, et dont tout le monde voyait la nécessité. Mgr. de Montréal m'a promis qu'il ferait tout en son pouvoir pour nous aider. Monseigneur l'administrateur du diocèse de Québec m'a assuré qu'il approuvait notre projet et qu'il se ferait un plaisir de contribuer à cette bonne œuvre. J'ai obtenu plus que je n'aurais osé demander. Je pars demain pour remonter l'Ottawa. Je visiterai quelques chantiers que le Rév. Père Reboul ne peut visiter, et de là j'irai, si je puis, jusqu'à Témiskaming. ”

(Lettre du Rév. P. PIAN au Très Rév. Père Général. Vol. 4 des Annales”. page 43.)

II

Muni de cette autorisation et de tous ces encouragements, le Rév. Père Pian se mit immédiatement à l'œuvre et dans une lettre datée du 1er mars 1864, nous fait connaître quelques détails sur les commencements de l'établissement de Témiskaming. C'est le 11 mai 1863 qu'il arrivait à Témiskaming pour jeter les fondements de cette résidence si nécessaire et désirée depuis si longtemps. “ Avec l'aide d'un sauvage et quelquefois des commis du poste de la compagnie de la Baie d'Hudson, cette petite résidence, mesurant huit mètres sur six, se trouva terminée et en état de recevoir les Pères Lebrét et Mou-

rier le 12 octobre 1863, jour où nous sommes entrés dans cette nouvelle demeure. Pour tous meubles nous n'avions qu'un banc ; nous couchions sur le plancher, les pieds tournés vers la cheminée, sans crainte de faire une chute. Si Ste. Thérèse avait visité notre maison, elle n'y aurait certainement rien trouvé de contraire à la pauvreté.” (Lettre du Rév. Père PIAN, 1er mars 1864.)

Témiskaming était donc fondé ; mais afin d'assurer à cette fondation une longue stabilité, il lui fallait la bénédiction de CELUI qui seul peut bâtir la maison : *Nisi Dominus ædificaverit domum in vanum laboraverunt qui ædificant eam.*

En 1864, au mois d'août, Sa Grandeur Mgr. Guigues, évêque d'Ottawa, voulut bien venir bénir, au nom du bon Dieu, cette nouvelle résidence et en même temps donner la confirmation aux sauvages qu'évangélicisaient nos Pères. Le Rév. Père Tortel s'est fait l'historien de cette visite pastorale dans une relation intéressante, (tome 4^{me} des Annales, page 148), et dont voici quelques lignes qui ont rapport plus directement à notre maison et résidence :

“ Nous descendons au château futur que construisent nos Pères de l'autre côté du lac, vis-à-vis du fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Pour mieux comprendre, il est bon de noter que le lac dont nous avons remonté 48 milles et qui se prolonge environ 26 milles plus haut, se resserre à ce point, y forme deux avancements à pente très douce, distant l'un de l'autre d'un quart de mille. Le poste de la compagnie et la chapelle sont d'un côté, et les Pères ont commencé leur établissement de l'autre. Cette résidence ne sera pas sans agrément une fois finie ; mais actuellement elle est encore le sanctuaire de la gêne et de la pauvreté. Les ouvriers engagés en premier lieu n'ont rien fait qui vaille, l'un d'eux n'avait pas même eu le courage de paraître sur les lieux, et nos Pères, de concert avec un sauvage, ont dû se mettre à la scie pour faire des planches : dur métier, sans doute, mais le zèle des âmes

ne recule devant rien. Peu m'importent les contrariétés pourvu que l'œuvre avance. Il y a dans cette construction un ajour de vingt pieds sur deux qui doublera l'abri du premier hiver et on espère pouvoir faire des mansardes au-dessus et refaire la toiture, avec la grâce de Dieu. Ah ! il fait bon voir ces généreux apôtres sans souci des privations de tout genre gaiement à l'ouvrage que leurs disputent les travaux manuels. Leur trésor est la croix avec la couronne d'épines.

“ Le 16 août eut lieu la communion et la confirmation finale. Chiffre total des communions, 170 ; confirmations, 177.”

Après le départ de sa Grandeur Mgr. d'Ottawa, le Rév. Père Pian ne resta pas les bras croisés. Avec un petit canadien qu'il avait à son service, puis un petit sauvage et le vieux l'Écrevisse qu'il avait engagé cet automne, il réussit à faire des billots, à scier de la planche et à travailler si bien la nouvelle allonge que le 25 mars 1865, il y avait une nouvelle chapelle dans le haut de la nouvelle pièce ; l'autel et le tabernacle étaient prêts. Au-dessous de la chapelle était la cuisine, et à la place de la vieille cuisine se trouvaient deux chambres pour les Pères ; tout auprès, la chambre du Rév. Père Pian, Supérieur de la maison, et une chambre plus spacieuse servait de réfectoire, de salle d'étude et de récréation. Restait encore, dans la nouvelle allonge, à côté de la cuisine, un appartement assez grand qui devait servir d'atelier. Le Dimanche, 26 mars, nos Pères célébrèrent, pour la première fois, le saint sacrifice de la messe, dans la nouvelle chapelle.

III.

Mais nos Pères ne se bornaient pas à améliorer le côté matériel de leur mission. Ils savaient qu'ils avaient des âmes ignorantes à instruire, des orphelins à recueillir, des malades à soigner. Pour cela, il leur fallait des coadjutrices, des sœurs de charité. Le Rév. Père Pian s'adressa donc à Mgr Guigues, évêque d'Ottawa, pour cette affaire importante qui éprouva d'abord de grandes difficultés, mais enfin que le bon Dieu couronna d'un

plein succès, car en 1866, le 17 octobre, le Rév. Père Pian remontait d'Ottawa à Témiskaming accompagné de deux bonnes Sœurs Grises, Sœurs Raisenne et Vincent. Les Sœurs de la Charité ou Sœurs Grises, nom sous lequel elles sont désignées dans tout le Canada, à cause de leur costume, furent établies en 1747 dans la ville de Montréal, par Marie-Marguerite de Lajemmerais, veuve d'Youville, née le 15 octobre 1701, à Varennes, près de l'île de Montréal, d'une des familles françaises les plus honorables qui fussent alors établies au Canada, y décéda le 23 décembre 1771, en odeur de sainteté qu'elle laissa pour héritage à ses filles bien-aimées. Après la mort de leur vénérable fondatrice, les Sœurs Grises virent bientôt leur nombre s'augmenter avec leurs vertus et leurs œuvres de charité qui les firent rechercher par les évêques du Canada. Chaque ville voulut avoir sa fondation, et le 20 février 1845, la jeune ville d'Ottawa accueillait avec respect et amour la Révde. Sœur Bruyère à la tête d'une petite colonie religieuse qu'elle devait voir se multiplier d'une manière prodigieuse, qu'elle devait gouverner avec sagesse pendant de longues années et au sein de laquelle elle s'est doucement et saintement éteinte le 5 avril 1876. Témiskaming qui possède ses filles devait ce souvenir de reconnaissance à leur mère regrettée. Dès leur arrivée il fallut s'occuper de construire une nouvelle maison. Le Rév. Père Pian se mit aussitôt à l'œuvre pour faire préparer le bois de la maison neuve qu'il fit élever dans le courant de l'été avec une grange dont la partie inférieure devait aussi servir d'étable. Dans le courant de cet été (1867), les Sœurs reçurent un précieux renfort dans l'arrivée du sieur Saint-Antoine, (27 juin). L'année suivante (1868), le Rév. Père Laverlochère, fondateur des Missions de Témiskaming et de la Baie d'Hudson, revenait à Témiskaming sur l'ordre de ses supérieurs pour y passer le reste de ses jours au milieu de ses chers Sauvages et pour les édifier par sa patience et sa résignation à la sainte volonté de Dieu, au milieu de ses longues et pénibles infirmités.

Les Frères convers sont une aide

appréciable pour le missionnaire. Aussi chaque congrégation religieuse admet-elle dans son sein des jeunes gens qui se dévouent au temporel de leurs maisons. En 1872, la maison de Témiskaming recevait avec bonheur les frères Moppatt et Débigarré, et en 1878 les frères Lapointe et Verrette qui rendent à la mission des services très-précieux.

IV.

L'année 1876 fut une année mémorable pour Témiskaming, honoré à cette époque de la visite de Mgr Duhamel, digne successeur de Mgr. Guignes, décédé en 1874, et du Rév. Père Soulier, envoyé par notre supérieur général en qualité de visiteur de la province du Canada. Mgr. Duhamel arriva à Témiskaming le samedi au soir, veille de l'Assomption de la Très-Sainte Vierge. Sa Grandeur était accompagnée de M. O'Connor, prêtre d'Ottawa et de M. Faure, curé de Pembroke, et du Rév. Père Poitras qui s'adjoignit à eux à Mattawan et les fit monter dans un beau et grand canot jusqu'à Témiskaming, où le Rév. Père Pian avait tout disposé pour faire une belle réception à Mgr. d'Ottawa. Soixante petits canots, tous pavoisés, montés par des Sauvages, allèrent à sa rencontre et le saluèrent par une décharge de coups de fusils. Le temps et le vent furent propices jusqu'après le débarquement de Monseigneur. Mais après, les démons de l'air voulurent déchaîner une furieuse tempête contre le gardien de la prière.

Le dimanche, jour de l'Assomption de Marie, Monseigneur officia pontificalement dans un petit oratoire érigé pour la circonstance sur la montagne, au pied de laquelle s'élevait notre résidence. Un très-grand nombre d'enfants y firent leur première communion. Le lendemain, lundi, eut lieu la solennité de la confirmation. L'année suivante, 5 septembre 1877, le R. P. Antoine, provincial du Canada, accompagné de la Révérende Mère du Sacré-Cœur, supérieure générale des Sœurs Grises d'Ottawa, qui avait succédé dans cette charge à la Rév. Sœur Bruyère, réjouissait de sa présence notre mission éloignée et venait nous prodi-

guer les encouragements, et sur son ordre fut immédiatement commencé l'érection d'une nouvelle chapelle qui, aujourd'hui, se dresse avec humilité, mais non sans grâce, tout à côté de notre résidence. Cette chapelle possède actuellement un bel autel venu d'Ottawa et une belle cloche nouvellement reçue aussi. Enfin, nos sœurs ont vu encore leur nombre s'augmenter par l'arrivée de Sœur Colombe, qui réjouit nos cérémonies par les sons qu'elle sait tirer de notre petit harmonium.

Maintenant que nous avons assisté à la création et au développement de la résidence de Témiskaming, devenu le centre des missions sauvages de la Baie d'Hudson, parcourons les différents postes que nos Pères visitent dans ces contrées, dans ce vaste champ dont la longueur embrasse 1,800 milles, c'est-à-dire 600 lieues, et dont la largeur n'est pas moins de 600 milles, 200 lieues. Ces postes sont :

Les missions du Saint-Maurice,
 “ d'Abittibi,
 “ de la Baie d'Hudson,
 “ de Mattawan,
 “ du Fort William,
 “ de la Bonne Chère,

et les postes secondaires des lacs Keewawe, Timagomine, Matawagamang.

Enfin, outre la visite de ces divers postes ou missions sauvages, les missionnaires de Témiskaming ont encore à visiter, pendant l'hiver, les chantiers nombreux disséminés au sein de la forêt, visite qui dure pendant deux longs mois.

UN MISSIONNAIRE OBLAT.
 (A suivre.)

NOEL.

I

Minnit ! Chrétiens, c'est l'heure solennelle
 Où l'Homme Dieu descendit jusqu'à nous,
 Pour effacer la tache originelle
 Et de son Père arrêter le courroux,
 Le monde entier tressaille d'espérance,
 A cette nuit qui lui donne un Sauveur !
 Peuple à genoux ! attends ta délivrance,
 Noël ! Noël ! voici le Rédempteur !

II

De notre foi, que la lumière ardente
 Nous guide tous au berceau de l'Enfant,
 Comme autrefois une étoile brillante
 Y conduisit les chefs de l'Orient !
 Le Roi des rois naît dans une humble crèche,
 Puissants du jour, fiers de votre grandeur,
 A votre orgueil c'est de là qu'un Dieu prêche,
 Courbez vos fronts devant le Rédempteur !

III

Le Rédempteur a brisé toute entrave,
 La terre est libre et le ciel est ouvert !
 Il voit un frère où n'était qu'un esclave,
 L'amour unit ceux qu'enchaînait le fer !
 Qui lui dira notre reconnaissance,
 C'est pour nous tous qu'il naît, qu'il souffre
 [et meurt !]
 Peuple, debout ! chante ta délivrance,
 Noël ! Noël ! chantons le Rédempteur !

A. ADAM.

HISTOIRE.

MISSION

DE

JEANNE D'ARC. 1

I

Il y a de cela bien longtemps, et nous avons vu depuis, sans compter d'autres malheurs, les chevaux de l'étranger s'abreuver par deux fois aux rives de la Seine et du fleuve de Loire, et cependant rien n'égale la "pitié" qui, en ce temps-là, "estoit au royaume de France."

On pouvait compter, au juste, cent années que la branche des Valois était montée sur le trône, et dès lors, Anglais, Français et Bourguignons se ruaient les uns contre les autres, parce qu'il avait plu à Edouard III, roi d'Angleterre et petit-fils de Philippe-le-Bel par sa mère, de revendiquer la couronne de France, au mépris de la loi salique.

Crécy, Poitiers, Azincourt! vous aviez vu tomber le fleur des chevaliers dont la téméraire vaillance et les cuirasses fortes comme des murs, n'avaient pu arrêter les archers d'Angleterre!

Bretigny avait commencée le démembrement de la nation; à Troyes, une reine infâme, avec l'aide d'un

parlement acheté à prix d'or, venait de consommer la ruine du pays et de livrer la moitié de la France aux Anglais.

Et Charles VII, à Chinon, sous le joug d'une courtisane, perdait gaïement son royaume. Pour un peu, les légistes d'Angleterre lui auraient fait croire qu'il n'était point le vrai dauphin.

Pourtant les provinces au Midi de la Loire lui obéissaient encore; Orléans soutenait pour le roi un siège héroïque; Orléans était "le cœur, le dernier appui, et comme le dernier battement au jour de la détresse nationale." Mais, Orléans à bout de forces, le royaume de France allait sombrer.



Jeanne d'Arc annonce à Charles VII qu'elle part pour Orléans. (page 6, 1ère colonne.)

Dieu seul pouvait tirer de l'abîme la France et son roi. Et comme il

(1) Comme nous le constatons dans l'Album des Familles du mois de septembre dernier, page 407, un comité de dames, en France, présidé par Mme la duchesse de Chevreuse, vient de décider la mise au concours du Monument relatif à Jeanne d'Arc.

On croit que ce monument représentera l'apparition de St. Michel à Jeanne d'Arc, il sera en marbre blanc et destiné à être placé à Domrémy. Une somme de soixante mille francs lui sera consacrée.

Mgr de Saint-Dié a fait acheter à Domrémy les terrains avoisant la fontaine de l'apparition. Cette dernière fontaine a déjà subi d'importants travaux de restauration.

L'emplacement de l'ancienne chapelle de Notre-Dame de la Pucelle est également acheté. La souscription va continuer, afin de mener à bonne fin cette œuvre de réparation.

aime à choisir les plus simples et les plus faibles, lorsqu'il veut faire briller ses œuvres d'un vif éclat, par la voix des saints, qui sont ses ministres, il appela Jeanne d'Arc.

En ceste saison de douleur
Vint au roy une bergerette
Du village de Vaucouleur,
Qu'on nommait Jehanne la Pucelle.

C'estoit une povre bergière,
Qui gardait les brenz es champs,
D'une douce et humble manière,
De l'age de dix-huit ans

Elle estoit très-douce, amyable,
Moutonne, sans orgueil n'envie,
Gracieuse, moult (1) serviable
Et qui menoit bien belle (2) vie.

(1) Beau coup, très.

(2) Panégyr, de Jeanne d'Arc, par Mgr Dupanloup.

Jeanne vivait avec son père, sa mère, ses frères et sœurs, filait la laine et le chanvre, elle aimait Dieu et souvent se confessait. "Quant elle estoit bien petite, les oiseaux des bois et des champs, quant elle les appelloit, ils venoient manger son pain dans son giron, comme privez." (1)

Un jour, la bergerette ramassait les épis dans un enclos, près de l'église, et la cloche sonnait l'Angelus de midi, lorsqu'une figure éblouissante parut à ses côtés. C'était saint Michel, qui avait l'air d'un "très-vrai prud'homme."

—Va, Jeanne, lui dit l'archange des batailles, va au secours du Roy de France et lui rends son royaume.

(1) Martia! de Paris dit d'Auvergne.

—Messire, répondit Jeanne, je ne suis qu'une pauvre fille, et ne sais chevaucher ni conduire hommes d'armes.

Et saint Michel de répliquer : Tu vas trouver Messire de Beaudricourt, capitaine de Vaucouleurs, et Dieu t'aidera.

Sainte Marguerite et Sainte Catherine vinrent à leur tour, à plusieurs

reprises, vis-à-vis la pauvre bergerette pour lui rappeler la mission que Dieu lui confiait. Et Jeanne "baisoit la terre, après leur partement, (1) où elles avaient reposé."

Cependant la bergère se décide à aller trouver Beaudricourt.

—Capitaine Messire, lui dit-elle, sachez que Dieu depuis aucun temps en ça m'a plusieurs fois fait assavoir

et commandé que j'allasse devant le gentil dauphin qui doit être et est vray roy de France, et qu'il me bailât des gendarmes, et que je leverois le siège d'Orléans, et le menerois sacrer à Rheims.

Beaudricourt se prit à rire.

—En nom Dieu, s'écria Jeanne, vous tardez trop à m'envoyer, car aujourd'hui le gentil dauphin à eu



Jeanne d'Arc part de Blois à la tête de six mille combattants. (page 6, 1^{re} colonne.)

assez près d'Orléans un bien grand dommage, et serait-il encore raillé (1) de l'avoir plus grand, si ne m'envoyez bientôt vers lui ?

En ce même jour, Dunois, sorti d'Orléans pour arrêter un convoi anglais, perdait la bataille des Ha-

rengs. Comme on approchait du carême, les Anglais avaient fait venir une énorme quantité de ces poissons destinés aux troupes. A cette époque sanglante on gardait du moins la foi ; même au camp, les lois de l'Église se étaient respectées. N'avait-on

pas vu les combattants, le jour de Noël, arrêter la lutte, et les Orléanais emprunter la musique des Anglais pour célébrer la fête ?

Le capitaine de Vaucouleurs hésitait encore. Jeanne alors parle d'autorité :

—Avant qu'il soit la mi-carême, il faut que je sois devers le Roy, dussé-

(1) Se moquera-t-on de lui ?

(1) Journal d'un bourgeois de Paris.

je, pour m'y rendre, user mes jambes jusqu'aux agenoux. Mon Seigneur le veut.

—Quel est votre seigneur !

—C'est Dieu !

Enfin Beaudricourt se décide, on arme Jeanne d'Arc, on lui donne une escorte, et la voilà chevauchant vers Chinon où était la cour ; et soudain "ceux du royaume de France ouvrent nouvelle qu'il venait une pucelle par devers le Roy, laquelle se faisait fort de lever le siège de la dite ville d'Orléans."

C'était le 14 février 1429.

II

Charles VII la reçut, caché à dessein au milieu des courtisans. Jeanne va droit à lui sans hésiter :

—Dieu vous doint (1) bonne envie, gentil roy, dit la Pucelle.

—Ce ne suis-je pas qui suis roy (2), Jehanne, répondit Charles.

—Eh ! mon Dieu, gentil prince, répliqua Jeanne, c'estes vous et non aultre. Je te dis de la part de Dieu que tu es vrai héritier de France et fils du roy.

Le roy par jeu 3, si alla dire :

"Ha ! ma mye, ce ne suis-je pas (4) ?"

A quoi elle respondit : "Sire,

C'estes vous, me je ne faulx pas (5)."

On la mène aux savants de l'Université de Poitiers pour être examinée. Un docteur lui dit que si Dieu veut délivrer la France, il n'a pas besoin d'hommes d'armes :

—Les gens d'armes batailleront, répond la pauvre fille, et Dieu donnera la victoire. Je ne sais ni A ni B, mais je viens de la part du Roy des cieus pour faire lever le siège d'Orléans et faire sacrer le roy à Rheims. Mes pères, mes pères, il y a dans les livres de Messire plus que dans les vôtres. Monseigneur a un livre où aucun clerc ne lit, tant parfait soit-il en cléricature.

Cela dit, les docteurs la proclament "bonne chrétienne et vraie catholique et très-bonne personne." La cour de Chinon est vaincue, les peuples sont dans l'enthousiasme, le conseil du roi décide qu'on enverra Jeanne à Orléans avec un convoi.

La bergère, devenue chef d'armée, envoie chercher à Sainte-Catherine de Fierbois une épée qu'on reconnaît, disait-elle, à cinq petites croix auprès de la poignée. Elle ceint cette épée miraculeuse, se fait faire une bannière sur champ blanc semé de fleurs de lis et portant les noms de *Jhesu Maria*, et ce fut merveille de

voir la Pucelle partir de Blois en cet équipage, à la tête de six mille combattants. A ses côtés se pressent La Hire, les maréchaux de Saint-Sévère et de Rays, l'amiral de Colan et le sire de Gaucourt.

Vivres et biens furent chargez
Pour mener dedans Orléans.
Et ces François la nuyt couchèz
En Sologne parmy les champs (1)

On le voit, c'est par la rive gauche que l'armée se dirige vers Orléans.

Jeanne a écrit d'avance au duc de Bedford "qui se dit régent du royaume de France pour le roy d'Angleterre :

"Entendez les nouvelles de Dieu et de la Pucelle. Jhesus Maria, Roy d'Angleterre, faites raison au Roy du ciel : rendez les clefs à la Pucelle de toutes les bonnes villes que vous avez enfoncées. Roy d'Angleterre, n'ainsi ne le faites, je suis chef de guerre ; en quelque lieu que j'atteindrai vos gens en France, s'ils ne veulent obéir, je les ferai issir (sortir), veillent ou non ; et s'ils veulent obéir, je les prendrai à mercy (serai grâce). La Pucelle vient par le Roy du ciel, corps pour corps vous boutez (chasser) hors de France et vous promet qu'elle y fera si gros hahay (carnage), que depuis mille ans en France ne fut veu si grand."

Les Anglais, interdits d'un si nouvel appareil de guerre, laissent s'avancer le convoi devant Orléans, où Jeanne entre sans coup férir.

Les habitants se "sentioient jà tout réconfortés et comme désassiégés par la vertu divine qu'on leur avait dit estre en ceste simple Pucelle, qu'ils regardoient moult affectueusement, tant hommes, femmes, que petits enfants, et y avoit moult merveilleuse presse à toucher à elle, ou au cheval sur quoi elle estoit."

Alors de nouveaux envois peuvent ravitailler chaque jour la ville. Xaintrailles, Dunois, La Hire soumettent leur épée à la bergère : les fiers guerriers sont subjugués par la vertu de la pieuse fille. La Hire, qui n'était point dévot, se confesse avant d'aller à l'assaut ; les soldats suivent son exemple.

Les Anglais ont beau lui faire dire "qu'ils la feroient ardoir (brûler), qu'elle n'estoit qu'une ribaulde, et comme telle, s'en retournaist garder les vaches," Jeanne triomphe dans plusieurs combats terribles et finit par attaquer les Anglais dans leur boulevard le plus avancé du côté du pont. Là, elle est blessée, la pauvre fille, et elle pleure ; mais sur son ordre l'assaut recommence. Bientôt Gla-

cidas succombe, la bastide est emportée, le pont d'Orléans est libre, et la Pucelle entre dans la ville au bruit de toutes les cloches.

Là y eut mains Anglais tuez.

En cest assaut comme on peut croire,

Et les autres furent nayés

Par leur pont qui fondit en Loyre.

Peu de jours après, Suffolk, Talbot, d'Escalles levèrent le siège et s'enfuirent vers Meung, Beaugency et les autres places.

C'était le 8 mai 1429. Il y avait deux mois et vingt-quatre jours que la Pucelle avait quitté Domrémy.

III

Elle revint à Chinon.

"Noble dauphin, dit-elle à Charles, ne tenez plus tant et de si longs conseils, mais venez au plus tôt à Rheims prendre votre digne couronne."

Charles y consent ; mais comment traverser la France au milieu de ses ennemis ?

Jeanne reprend les armes et, avec six mille hommes de la noblesse, marche sur Jargeau, où Suffolk commande en personne. Le duc d'Alençon hésite encore : "Ah ! gentil duc, lui dit la Pucelle, as-tu peur ? Ne sais-tu pas que j'ai promis à la duchesse, ta femme, de te ramener sain et sauf ?"

Suffolk et ses deux frères sont bientôt pris dans la place. Avant que de se rendre à Renaud, Suffolk lui crie : "Es-tu gentil homme ? Renaud répondit qu'il l'était : "Es-tu Chevalier ?" Il répond qu'il ne l'est pas. "Je veux que tu le sois," dit Suffolk. En même temps, il lui donna l'accolade de frère d'armes et se rendit.

Meung, Beaugency tombent tour à tour au pouvoir de Jeanne d'Arc. "M'a dit mon conseil qu'ils sont tous nostres," s'écrie la guerrière, et la victoire de Patay ouvre au roi de France le chemin de Reims.

Troyes est fortement garni de Bourguignons et d'Anglais, mais Jeanne le veut : ville et garnison sont contraintes de capituler. Châlons s'incline devant le roi, enfin voici Reims.

Les cloches retentissent, les prêtres chantent la gloire de Dieu, le dauphin est sacré roi de France, le 17 juillet, et Jeanne est près de lui, dans la basilique armée de sa victorieuse bannière.

En ces jours-là, on vit venir à l'armée quatre habitants de Domrémy qui avaient ouï dire les merveilles que faisait la jeune bergère.

Jeanne "plora à chaudes larmes," en revoyant les siens et leur promit de reprendre bientôt sa houlette et ses fuseaux.

En effet, quand l'huile sainte eut coulé sur le front du dauphin : "Gen-

(1) Accorde.

(2) Je ne suis pas le roi.

(3) Pour l'éprouver

(4) Je ne le suis pas.

(5) Je ne me trompe pas

(1) Et les Français couchèrent la nuit dans les champs de la Sologne.

til roy, dit la Pucelle, ores (1) est exécuté le plaisir de Dieu, qui voulait que je levasse le siège d'Orléans, et que je vous amenasse en cette cité de Rheims recevoir votre saint sacre, en monstrant que estes vray roy et celluy auquel le royaume de France doit appartenir."

Elle disait vrai, sa mission était finie et le but était atteint. Les Anglais et les Bourguignons chassés des bords de la Loire, le dauphin sacré roi, le patriotisme renaît, un grand nombre de villes se donnent à Charles, beaucoup d'autres n'attendent que le moment propice pour secouer le joug étranger. Les Anglais ne sont point encore "boutés hors de France," mais on peut prévoir le temps où le roi d'Angleterre abandonnera la partie engagée depuis près de cent ans.

Les François lors se rallièrent
En prenant courage terrible.
Et de plus en plus prospérèrent,
Ne rien leur estoit impossible.
Ne fût-ce pas moult grand merveille
D'avoir reveillé tant de gens
Au bruit d'une simple Pucelle
Et bergère nourrie es champs?

Cependant le roi ne vent pas se séparer de Jeanne et lui défère la noblesse à elle et à sa famille, comprenant dans cette faveur, insigne à cette époque, la descendance féminine de Jacques d'Arc.

Mais la Pucelle est triste, et "moult faisoit grand pitié à tous ceulx qui la regardoient."

Si ses voix se taisent, son roi parle, et "pour celle en qui la religion de la seconde majesté avait tant de puissance, je ne sache pas qu'à défaut du ministère des anges, le ciel pût s'expliquer plus authentiquement que par la bouche de l'oient du Seigneur."

Elle obéit au roi, elle se soumet au conseil des hommes; ce que d'autres décident, elle l'exécute, "sans nulle indication de ses voix, ni pour, ni contre."

IV

A la nouvelle du sacre de Charles VII et du mouvement qui se produisit dans les provinces, Bedford trembla dans Paris. Les armées du roi devaient pourtant échouer devant cette ville, malgré la présence et le courage de Jeanne d'Arc; elles allaient subir encore l'année suivante, les alternatives vulgaires de la défaite et de la victoire.

En cette année 1430, la Pucelle devait tomber aux mains de ses ennemis. Compiègne était assiégée. Jeanne se jette dans la place et conduit de vigoureuses sorties. Tout plie devant elle, mais un jour enfin les gens du

duc de Bourgogne la poursuivent comme elle allait rentrer dans la ville. On la voit du haut des murs, les cloches sonnent et chacun est en prières; soudain l'héroïque bergère glisse de son cheval, elle est à terre, on la saisit et elle est forcée de se rendre au bâtard de Vendôme qui la remet à Jean de Luxembourg.

Un peu plus tard, cet homme vendait la Pucelle d'Orléans au roi d'Angleterre pour 10,000 francs, et on la trainait de prison en prison jusqu'à Rouen.

Ici l'histoire se voile la face à la vue des lugubres événements qui suivirent et inspirèrent à l'un des plus illustres panégyristes de Jeanne ces éloquents paroles:

"Et toutes les portes des villes de France demeurèrent fermées derrière elle! Et nul n'en sortit pour la défendre, et nul ne sut mourir pour elle!

Oh! voilà ce que je ne pardonne pas! Je pardonne aux traîtres, je pardonne aux bourreaux, je pardonne aux Anglais, je ne pardonne pas aux lâches, je ne pardonne pas aux ingrats!

Ah! je vous le demande, est-ce que tous les Français, est-ce que tous ce qui avait conservé un cœur d'homme, est-ce que tous les chevaliers et tous les hommes d'armes (je ne parle pas de Charles VII et de ses favoris); mais, au défaut des chevaliers et des hommes d'armes, est-ce que les femmes et les enfants, à qui souvent il reste du cœur quand les hommes n'en ont plus, est-ce que tous les châteaux et toutes les chaumières ne devaient pas se lever, marcher sur Rouen et délivrer la libératrice de la France!" (1).

Non, personne ne se leva, si ce n'est Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, avide de servir le parti Anglais.

La foi du moyen âge avait donné à l'Eglise une formidable puissance, Elle en usa pour réprimer un grand nombre d'abus, malheureusement à l'aide des seuls moyens que le bras séculier mettait alors à son service. Souvent aussi des hommes d'église, cédant lâchement à des ordres ou à de simples vues d'ambition, abusèrent de ce dangereux pouvoir.

La Pucelle de Domrémy fut victime de ces hommes et de ces passions. Bedford est là, harcelant l'Université de Paris et l'obligeant à formuler contre Jeanne la terrible accusation de magie, de pacte avec les démons. Pierre Cauchon seconde les docteurs, et tous déclarent que la chrétienté serait en péril si la Pucelle "sortait de sa captivité sans convenable répa-

ration pour ses méfaits innumérables, pour l'offense par icelle femme perpétrée envers notre doux Créateur et la foi."

Le procès dura quatre mois.

Tout lui fut imputé à crime: ses visions, son armure d'homme, sa bannière blanche, ses combats, sa présence à la cour de Charles VII. On l'interrogea même sur les dogmes de la foi et notamment sur la grâce. On lui demandait si elle se croyait en la grâce de Dieu: "Si je n'y suis pas Dieu veuille m'y admettre, dit la pauvre fille, et si j'y suis, Dieu veuille m'y conserver."

Souvent ses juges la questionnaient tous à la fois: "Beaux seigneurs, faites l'un après l'autre," disait-elle avec une admirable simplicité.

C'est à eux qu'elle fit cette belle réponse, comme on lui reprochait d'avoir porté son étendard au sacre de Reims: "Il avait été à la peine, c'était bien raison qu'il fût à l'honneur!"

Enfin Jeanne est déclarée hérétique et livrée à la justice séculière. Alors, quelques uns pour la sauver ou pour la compromettre davantage, l'entourent dans sa prison et parviennent à lui faire signer une sorte de rétractation. Cet acte, arraché par la ruse à la malheureuse fille, est sur le point de la sauver. Mais, en ce moment suprême, ces voix se font entendre de nouveau et lui reprochent de faire injure à Dieu et à ses saints.

Aussitôt, Jeanne proteste qu'on l'a trompée, qu'elle entend ne rien révoquer de ses révélations, ne rien abjurer, ne rien désavouer. En même temps, elle reprend ses habits guerriers, pour échapper aux insultes de ses gardiens.

Pierre Cauchon et les Anglais triomphent.

"Elle est rechue" (retombée dans sa faute.) s'écrie le sinistre évêque de Beauvais, et la foule frémissante d'accueillir avec joie cette nouvelle, car elle va pouvoir se repaître du spectacle d'un bûcher!

Le bûcher s'éleva, en effet, dès le jour suivant, qui était le 30 mai, sur la place du Vieux-Marché de Rouen.

Frère Martin l'Advenu exhorte Jeanne d'Arc à se préparer à la mort, et les prêtres de la paroisse voisine lui apportent l'eucharistie.

Apostate, hérétique, sorcière, relapse, tels étaient les mots inscrits sur le poteau funèbre. Jeanne vint de la prison, sur un char, à travers une multitude immense.

Nicolas Loiseleur, qui avait été employé à d'odieux rôles de police auprès d'elle, perça cette foule et s'accusa tout haut, demandant pardon à Dieu et à la Pucelle. Elle pria les

1: Ores, maintenant.

(1) Panégyrique de Jeanne d'Arc, prononcé par Mgr. Dupanloup, à Orléans, le 8 mai 1855.

prélats et les prêtres de dire une messe pour le salut de son âme. Et tous, même les Juges et plusieurs Anglais " estoient provoqués à grands pleurs."

Jeanne cependant franchit les degrés du bûcher. Un Anglais fit une croix d'un bâton qu'il rompit en deux morceaux, pendant qu'on allait chercher le crucifix de la paroisse, lequel elle embrassa " moult étroitement et longuement."

Les bons frères Martin l'Advenu et Isambart la Pierre ne la quittaient pas; elle même les avertit de s'éloigner à cause des flammes qui commençaient à monter.

" Sa dernière parole fut : Jésus ! La flamme du bûcher défit ses liens, dit un de ceux qui l'ont louée, et la fière colombe, un moment captive et vainement immolée, s'envola bientôt comme un aigle dans la gloire des joies éternelles " (1).

Quelque quantité d'huile, de soufre et de charbon que le bourreau amassa sur le cœur et les entrailles de la Pucelle, le feu ne parvint pas à consumer ces parties de son corps. Ce fait, raconté par un historien de Jeanne d'Arc, a été attesté sous la foi du serment par le bourreau lui-même, qui en fut étonné au plus haut point comme d'un miracle. En conséquence le cardinal d'Angleterre ordonna de jeter dans la Seine le cœur, les cendres et tout ce qui restait de Jeanne, afin qu'il ne demeurât rien d'elle qui pût être un objet de vénération.

V

Le crime était accompli, mais Jeanne avait dit devant ses juges : " Les François gagneront bientôt une grande besogne (victoire) que Dieu leur enverra ; et je le dis afin que, quand ce sera advenu, que on ait mémoire que je l'ay dit. Je scay bien que les Anglois seront tous boutes hors de la France, tous, excepté ceux qui y mourront. Avant qu'il soit sept ans, les Anglois éprouveront un échec bien aultre que celui d'Orléans "

Henri VI peut donc se faire couronner roi de France à Notre-Dame, des mains de ce Pierre Cauchon, meurtrier de Jeanne d'Arc, et sous les yeux d'Isabelle de Bavière, qui a livré le royaume aux Anglais; le roi d'Angleterre est chassé des bords de la Loire et déjà ses affaires sont " en piteux estat " autour de Paris. Attendons six ans et, selon la prédiction de Jeanne, les " François gagneront une grande besogne, " Paris sera délivré, Charles VII y entrera triomphant. Attendons encore, et, trente ans à peine après la mort de la Pucelle, la bannière aux fleurs de lis

flottera sur Calais, les Anglais seront tous " boutes hors de France."

Vers ce temps, la mère et les deux frères de Jeanne d'Arc obtinrent du Pape Calixte III la révision du procès. L'enquête eut une grande solennité; on y vit paraître les compagnes de la jeune fille de Domrémy et les sergents qui l'avaient suivie dans les combats. Ce fut à Rouen, redevenue ville française, que l'arrêt de réhabilitation fut rendu, le 7 juillet 1456.

La nation tout entière fut dans l'enthousiasme à la nouvelle de l'acte qui détruisait l'œuvre infâme du roi d'Angleterre et de Pierre Cauchon, mais on ne put comprendre alors les motifs divins de la mission de Jeanne d'Arc. Ainsi, dans les choses de la terre, les hommes voient les causes secondes qui sont pour eux pleines d'obscurité, ils cherchent en vain la cause première qui est dans le plan de Dieu.

Or, Dieu voulait que la France de Charlemagne et de saint Louis demeurât sa fille aînée, et pour cela il fallait que Jeanne chassât les Anglais. Un siècle plus tard, en effet, Henri VIII, après s'être montré le champion de l'Eglise, entraînait avec lui dans l'hérésie tous les peuples soumis à sa domination. Sans Jeanne d'Arc il y a lieu de croire que la France eût passé au protestantisme ou subi le sort de l'Irlande.

VI

La figure de la Pucelle d'Orléans plane donc sur notre histoire comme les saintes qui apparaissent à la vierge de Domrémy, et la ville d'Orléans n'a point cessé, depuis l'an 1429, de célébrer chaque année, le 8 mai, par une fête solennelle, la mémoire de celle qui la délivra. Plus de trois cents fois on a prononcé, dans la cathédrale d'Orléans, l'éloge de Jeanne d'Arc, et chaque année les orateurs ont trouvé de nouvelles richesses à exposer qui appartaient au cœur ou à l'âme de la valeureuse et immortelle jeune fille.

A tous les âges les poètes l'ont chantée. De son vivant, sa mission et ses exploits ont été rimés par Christine de Pisan avec une grâce naïve.

Chapelain, en 1655, fit un poème de la Pucelle, où, sans le vouloir, il a ridiculisé Jeanne d'Arc. Vouloir lui appliquer ces vers satiriques :

La Pucelle est encore une œuvre bien galante. Et je ne sais pourquoi j'humilie en la lisant.

Voltaire est venu et a jeté à la face de Jeanne d'Arc et de la France " l'outrage de la plus basse poésie qui soit jamais sortie de la verve honnête d'un esprit sans cœur (1). "

(1) Panég. de Jeanne d'Arc, par Mgr. Dupanloup.

D'autres poètes ont dénaturé la belle figure de la Pucelle. Dans Schiller, c'est une femme divine inspirée du ciel qui doit sa force à son innocence et qui perd cette force lorsqu'elle éprouve une passion. Dans Shakespeare, Jeanne est une sorcière qui a des démons à ses ordres et qui souille sa vertu.

Dernièrement, le journal de M. Gambetta la traitait de pauvre garçon enjuponné.

Nous nous en louons, mais pour les louer, Alexandre Soumet, Casimir Delavigne et enfin M. Jules Barbier, dont le drame de *Jeanne d'Arc* a fait applaudir tout Paris.

La Pucelle cependant attend et attendra longtemps, sans doute, un poème épique digne d'elle et de la nation.

Les arts aussi ont payé leur hommage d'admiration à la vierge de Domrémy. Tout le monde connaît les tableaux d'Ingres et la ravissante et pudique statue sculptée par la princesse Marie, fille du roi Louis-Philippe. Ce marbre est populaire non-seulement en France, mais dans le monde entier.

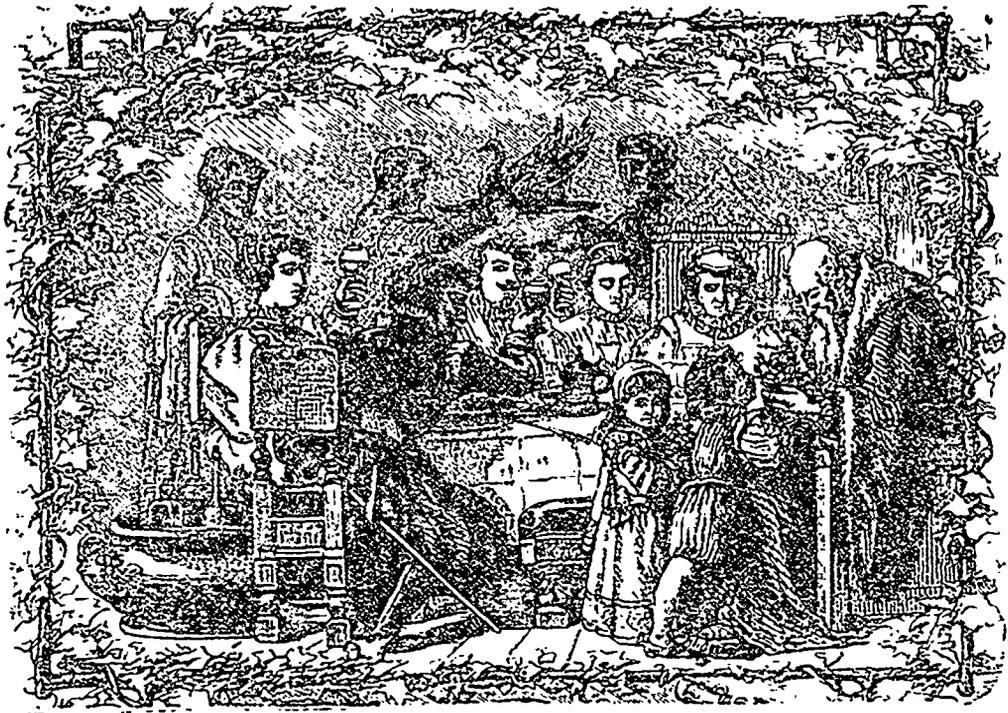
Paris se prépare à son tour à élever un monument à Jeanne d'Arc. La statue sera de bronze et représentera l'héroïne, vêtue d'une armure complète, tenant d'une main l'oriflamme, arrêtant de l'autre un cheval fougueux et encourageant ses soldats.

Dans son village, comme à Rouen, comme à Orléans, la Pucelle a sa statue. C'est à ses pieds, hélas ! qu'on vit, le 11 octobre 1870, camper les Bavares et les Prussiens, ivres d'une facile victoire. L'épée au poing, Jeanne semblait crier vengeance et offrir encore au pays le secours de Dieu et de son propre genou.

L'Eglise laissera-t-elle aux lettres et aux arts le soin de célébrer la vertu et la gloire de Jeanne d'Arc ? Calixte III a réhabilité la victime de l'odieux tribunal de Rouen, Pie II a publié ses louanges; un pape se trouvera pour l'élever sur nos autels, là où l'Eglise place les âmes d'élite qui ont pratiqué la vertu à un degré héroïque.

Depuis quelques années surtout, grâce à l'illustre évêque d'Orléans, cette grande cause de la canonisation de Jeanne d'Arc gagne du terrain; mais ce vœu national n'est pas nouveau, il est vieux de plus de quatre siècles, il est ancien comme le cri du frère Martin l'Advenu disant à la Pucelle enveloppée de flammes : " Jeanne, montez au ciel ! " comme le cri de l'Anglais déchiré de remords en présence du bûcher : " Nous avons brûlé une sainte ! "

(1) Panég. de Mgr. Dupanloup.



Types et costumes de la Bohême.

LITTÉRATURE.

LA FÊTE DE L'AIEUL.

I.

EST un beau château que le château de Stolzenberg, dont la Moldau, le fleuve royal de la Bohême, baigne le pied de ses flots verts comme l'emeraude. Des clochetons pyramidaux au milieu des nuages; une grande tour massive et carrée; des créneaux, des barbicanes et des machicoulis, lui donnent un aspect à la fois grandiose et sévère qui frappe les plus indifférents. On ne peut le contempler sans l'admirer et sans le craindre.

Par une froide mais lumineuse matinée de janvier, en l'an de grâce 1542, un riche seigneur, encore dans la fleur de la jeunesse et déjà dans la force de l'âge viril, Henrich, comte de Stolzenberg, se promenait à pas lents sur une large terrasse qui s'étendait devant le château et dominait au loin la campagne et le fleuve. Le comte Henrich était une de ces grandes et fières figures héroïques dont le type semble aujourd'hui perdu, mais que le moyen âge féodal sut tirer à

tant d'exemplaires dans les châteaux de France et dans les burgs d'Allemagne. Il avait la mine haute, l'air ouvert, loyal et franc; de la bonté sur les lèvres et de l'audace dans les yeux. Il allait et venait du porche gothique, par lequel on pénétrait dans le château, jusqu'à la balustrade en pierre sculptée qui bordait la terrasse, et que décorait une statue colossale de saint Jean Nepemück, le courageux martyr du secret de la confession, le saint patron de la Bohême, étendant ses deux mains comme pour bénir la campagne et le village, dont on apercevait dans la distance le clocher rustique. Deux grands lévriers aux jambes minces, au corps svelte, au poil rude, au museau de brochet, gambadaient autour de lui et venaient de temps en temps lécher ses mains et mordiller le bout de ses doigts. Henrich les repoussait d'un geste affectueux, et continuait sa promenade. Parfois, aux fenêtres du premier étage, un rideau s'entr'ouvrait, et une belle tête pensive, — une tête de femme, — se montrait, puis disparaissait, mais pas assez vite pour que l'on n'ait pas eu le temps de surprendre sur ses traits une expression de tendre sympathie.

Tout à coup le promeneur s'arrêta, releva le front, et porta tout près de son oreille sa main arrondie en coque, avec le geste d'un homme qui veut écouter. Les lévriers s'arrêtaient comme leur maître, tournant leurs têtes pointues du côté de la Mol-

dan. La fenêtre s'ouvrit, et la blonde tête de femme, que nous avons seulement aperçue derrière la vitre brodée d'arabesques par le froid, se montra sur le balcon...

— N'as-tu rien entendu, Henrich? demanda-t-elle au jeune homme.

— Et toi, chère Bertha?

— Le son du cor, là-bas, derrière les grands sapins. Elle n'avait pas encore achevé ces mots, que les deux lévriers, cessant leurs ébats, demeurèrent un moment immobiles, pointant leurs oreilles droites; puis ils poussèrent un aboiement sourd, et, bondissant par-dessus la balustrade, ils s'élançèrent vers la poterne de la cour d'honneur, dont le pont-levis s'abaissa.

Au même instant le galop d'un cheval retentit sur la terre sonore, et bientôt un courrier botté, éperonné, fumant, mit pied à terre au bas de la terrasse et présenta au jeune comte un pli cacheté...

— Ciel! de mon père, et le premier mot de lui depuis sept ans! s'écria Henrich en brisant le fil de soie enroulé deux fois autour du message et fixé par une bulle de cire rouge, portant l'empreinte des armes des Stolzenberg.

— Oui, de votre père, Mgr le comte Magnus, répondit le courrier en s'inclinant.

— Et que nous apprend-il, ce bon père? demanda l'aimable Bertha, accourant pour s'avoir la cause de l'émotion de son mari, et s'appuyant,

souriante et curieuse, à l'épaulé du jeune homme, elle lut en même temps que lui :

“ Mon fils, mon Henrich bien-aimé, disait la lettre, les hommes nous ont séparés, mais Dieu va nous réunir : il a touché les cœurs de ceux qui nous persécutaient ; il a fait luire sa lumière aux yeux des princes : Henrich, je suis libre... Quand vous recevrez ces lignes je serai bien près de vous... O mon fils, mon cher fils, je vais donc te revoir. Ah ! je sais bien maintenant que l'on ne meurt pas de bonheur ! Si la vieillesse et la captivité, plus rude encore, n'avaient roidi mes membres et ployé mes vieux reins, tu ne me lirais point : je te verrais ; je serais maintenant dans tes bras, sur ton cœur, Henrich ! Mais le temps n'est plus où mes genoux nerveux serraient le flanc des cavaliers dont la course folle m'emportait à travers l'espace, et où je partais de Prague pour Dre-ide ou pour Vienne sans compter la distance. Maintenant je me hâte lentement : j'ai pourtant fait vingt lieues sans m'arrêter, au sortir de mon donjon... mais je suis brisé... Il faut que je me repose : je passerai la nuit à Kolowrath... demain matin, je repartirai. Aujourd'hui, je ne pourrais...”

“ Et puis, Henrich, faut-il tout dire ? La joie fait peur ! Au moment de te revoir, je sens le besoin de me recueillir et de rappeler mes forces... Tu vis ! Je sais que tu vis ; mais c'est là tout ce que je sais : ils n'ont rien voulu me dire de plus. Depuis sept ans, tu n'as pas reçu mes lettres, je n'ai pas reçu les tiennes. Qu'es-tu devenu ? que fais-tu ? J'ignore tout de toi ; un prisonnier vit dans le silence et dans l'oubli... Jamais un mot de toi n'a percé les murs de mon cachot... Vivant, j'étais un mort. Je n'habitais pas un donjon, mais une tombe...”

“ O l'isolement cruel ! Et pourtant Dieu, qui connaît les cœurs, sait si je leur pardonne... Le peu qui me reste à vivre ne sera pas empoisonné par la haine et la rancune, mais je n'ose pas rentrer dans ma demeure, où peut-être on ne me reconnaîtra plus... Pardonnez-moi, mon fils, le malheureux doute de tout !...”

— Oh, comme il a souffert ! fit Bertha en se rapprochant de Henrich.

“ De tout... continuait la lettre, excepté du cœur d'un fils. Je ne sais même pas si tu es marié ? Cette chère créature, la fille de mon meilleur ami, Bertha de Tépitz, que je te destinais, est-elle aujourd'hui ta femme ? As-tu suivi les conseils d'un père qui voulait ton bonheur ?...”

— Il m'a toujours aimée, murmura la jeune femme.

— Non, chère âme, c'est moi qu'il aimait.

“ La trouverai-je heureuse, près de mon fils heureux ? Mon vieux château est-il plein de rires et de chansons ? Où sont mes petits-fils ? J'oublierais le mal que l'on m'a fait, j'oublierais que l'on a brisée ma vie, si je la vois renaître et res fleurir dans ces chères créatures nées de ton sang et qui porteront mon nom. Mais à bientôt, mon fils ; je ne sais pas pourquoi ils m'ont pris ; je ne sais pas pourquoi ils me rendent. Dieu, sans doute, leur a envoyé une pensée clémentine ; que son nom soit béni ! Vingt-quatre heures après mon messenger, je reverrai les tours de Stolzenberg, et je presserai mon fils dans mes bras.

“ MAGNUS, COMTE DE STOLZENBERG.”

— Oh ! Henrich, le ciel a donc écouté ma prière, dit Bertha en serrant la main de son mari dans les siennes, tandis que ses regards humides s'arrêtaient sur les yeux du jeune homme ; mais que vas-tu faire maintenant ?

— Peux-tu le demander ? Courir au-devant de mon père : il doit avoir une si grande envie de nous revoir tous !

— Et toi plus que tous, Henrich !

— Je vais partir dans une heure : j'irai le trouver à Kolowrath ; comme il sera surpris de me voir ! mais non, je suis certain qu'il m'attend. Demain à midi, nous serons au château ; pendant que je cours l'embrasser, c'est toi, Bertha, que je charge de lui préparer un accueil digne de lui.

— Sois tranquille : ton père verra bien qu'il est toujours parmi les siens. Mais j'y pense, n'emmeneras-tu point ton fils avec toi ? Tu vois comme il aimera, comme il aime déjà ce cher enfant sans le connaître, que sera-ce donc quand il aura retrouvé en lui sa vivante image ?

— Non, répondit Henrich, le petit Magnus est encore délicat : il ne supporterait pas les fatigues de la route. D'ailleurs, j'ai mon projet. Demain, pas un mot de lui à mon père.

Ici le comte Henrich tira deux notes aiguës d'un petit sifflet d'argent qu'il portait toujours sur lui.

Un serviteur parut.

— Trois hommes à cheval ; la hague-née blanche et un valet ; je monterai Corne d'acier ; que l'on soit prêt à me suivre dans une heure.

Le serviteur s'inclina sans répondre ; il était de cette race qui se fait rare aujourd'hui et pour laquelle, comme dit l'Orient dans son beau langage, *entendre, c'est obéir*.

Une heure après, Henrich échangeait avec Bertha des adieux humides, et il partait pour rejoindre son père.

II

Enlacé dans les liens serrés et puis sants de la hiérarchie féodale, le comte Magnus de Stolzenberg, un moment suspect à ses suzerains, s'était vu saisi dans son burg sous une accusation aussi terrible qu'elle était peu fondée. Les preuves ne furent pas jugées assez convaincantes pour entraîner une condamnation qui eût fait tomber cette tête superbe, mais le soupçon suffit pour qu'une longue captivité assurât la paix de ceux qui lui faisaient le dangereux honneur de le craindre. Il passa sept ans dans un château-fort dont les portes au moment où il avait laissé toute espérance, se rouvrirent pour lui, grâce à je ne sais quelle influence mystérieuse et puissante.

Le lendemain du jour où commence ce récit, la cour d'honneur du château de Stolzenberg présentait, sur le coup de midi, un coup d'œil magnifique. La comtesse Bertha, se conformant aux intentions de Henrich, avait convié les habitants des châteaux voisins, et convoqué le ban et l'arrière-ban de ses vasseaux. Tous s'étaient rendus à son appel.

Au moment où la sentinelle qui, du haut de la plate-forme de la tour carrée, surveillait la campagne aux alentours (c'était ce que l'on appelait chez nous l'*eschanguette* (guetter les champs) eut donné le signal, la comtesse Bertha, vêtue d'une de ces robes de brocart qui se tenaient debout toutes seules, apparut sur le seuil de sa porte ; à droite et à gauche, on voyait rangés de chaque côté les nobles hôtes qui étaient accourus près d'elle ; dans la cour d'honneur, les vasseaux et les hommes d'armes aux couleurs du comte étaient placés au poste qu'assignait à chacun son rang dans la hiérarchie féodale.

C'était un beau jour d'hiver : l'air était pur et transparent, l'atmosphère sereine et lumineuse ; sur la crête des montagnes voisines, la neige immaculée reflétait le rayonnement d'un soleil éblouissant.

Bientôt on entendit l'appel des trompes de chasse, et le cortège se présenta à l'entrée de la cour d'honneur. Il n'était pas nombreux : c'était un petit groupe de quatre ou cinq hommes, au milieu desquels on avait vite fait de distinguer, à droite de son fils, sur une hague-née blanche, monture de femme, de prêtre ou de vieillard, le comte Magnus de Stolzenberg.

Le comte portait fièrement le poids de la vieillesse : la vieillesse était pour lui une couronne et non pas un fardeau. Il se tenait ferme sur sa grande selle, droit sur ses étriers, sans perdre un pouce de sa

haute taille longtemps courbée sous le malheur et qui se redressait tout à coup au souffle de la liberté. Son fils semblait le couvrir d'un regard attentif, respectueux et tendre.

Au moment où il aperçut l'antique demeure de ses aïeux, le château où s'était écoulée son enfance naïve, sa jeunesse insouciant, où il avait vécu les jours heureux et pleins de sa virilité, d'où il avait été arraché tout à coup, et où il revenait mourir, il s'arrêta. Un monde de pensées se pressait dans sa tête : il porta sa main à ses tempes comme pour les contenir. Mais pas un sentiment amer ne vint jeter sur son noble visage une expression douteuse, et ce fut un sourire de paix que l'on vit errer sur ses lèvres, et ce fut une larme de bonheur et de reconnaissance sur sa paupière flétrie.

Il n'y eut parmi les vassaux et les hôtes de Stolzenberg ni explosion, ni cris, ni transports. Ce fut, au contraire, quelque chose de silencieux et de recueilli, une joie intime, calme à force d'être profonde; c'était vraiment le retour d'un père parmi ses enfants.

Bertha vint tomber dans les bras du vieillard, qui tint la jeune femme longtemps pressée contre sa poitrine.

— Ma fille, ma fille chérie, que je suis heureux que tu sois ma fille ! Ce fut tout ce qu'il put dire.

Mais un soupir gonfla sa poitrine, et il promena tout alentour des regards inquiets : — Toute seule, Bertha ? ajouta-t-il.

— Il n'osa pas achever sa pensée.

Bertha détourna la tête et ne répondit rien.

Cependant l'échanson, tenant en main un grand vidercome en verre de Saxe, qui représentait dans ses émaux étincelants l'empereur d'Allemagne et les sept électeurs suffragants de sa couronne, lui offrit l'hydromel écumeux, en signe de bienvenu : le vieillard en but une gorgée, et tous y trempèrent leurs lèvres après lui. Puis Bertha aux tresses d'or prit son bras, et ils franchirent ensemble la volée de larges marches du perron antique. Epuisé par la fatigue de la route non moins que par les émotions du retour, Magnus se laissa tomber, plutôt qu'il ne s'assit sur le banc de chêne à l'entrée du vestibule tout rempli d'armures.

— Quand j'étais seul, dit-il à Bertha, j'avais plus de courage ; maintenant je puis bien être faible avec mes enfants.

On conduisit le comte dans la chambre du maître, celle qu'il avait toujours habitée, et que son fils n'avait jamais voulu occuper à sa place.

Il était venu avec les habits du prioumier, vieux, délabrés et misérables.

Les serviteurs le vêtirent comme devait l'être un homme de son rang : les bas de soie montant au-dessus du genou, les hauts-de-chausses de satin à raies alternativement noires et mordorées, l'habit de velours, large, ouvert et flottant, comme celui que nous voyons dans les beaux portraits de Charles-Quint et de François Ier, et le médaillon suspendu sur la poitrine par une grosse chaîne d'or travaillée à Venise firent de lui un autre homme. Car l'homme est ainsi fait, que ces misérables petites choses de la vie matérielle, quand il en a été privé longtemps, lui causent une véritable joie, et le transfigure à nos yeux et aux siens. Le vieux comte, en retrouvant ces vestiges de son antique splendeur, éprouva un sentiment de bien-être infini.

Mais il avait l'orgueil de la race, l'instinct de la famille et l'amour du nom ; il souffrait à la pensée de voir s'éteindre en son fils le lustre qu'il avait reçu de ses aïeux, et quatre siècles de gloire sombrer dans l'oubli. Aussi ce fut en hochant tristement sa tête chauve qu'il suivit les serviteurs au moment où ils vinrent l'avertir que le festin du retour l'attendait dans la salle des banquets.

III.

C'était un beau coup d'œil celui qu'offrait en ce moment la noble salle du château de Stolzenberg. Le pavé aux dalles de marbre noires et blanches disparaissait sous une jonchée odorante de branches de sapin et de genévrier ; de grandes tapisseries tissées dans les Flandres et figurant mille sujets empruntés aux scènes de la vie joyeuse alternaient sur les murailles avec les blasons et les étendards des Stolzenberg et des familles auxquelles ils s'étaient alliés ; sur les hauts dressoirs d'ébène, incrustés d'ivoire et de nacre, on apercevait les hanaps ciselés dans la corne et le métal, les vases en cristal de roche, les vidercomes aux riches couleurs et les faïences italiennes, plus précieuses que l'argenterie massive à laquelle on les mariait dans l'ordonnance du repas. La table elle-même étincelait de gigantesques surtouts étalant orgueilleusement toutes les ressources de l'orfèvrerie du temps ; la bière moussait dans d'énormes brocs d'étain ; le vin de Hongrie brillait de sa lueur de topaze à travers les flacons taillés à facettes ; quatre énormes candélabres, grands arbres de Noël, portant chacun quarante bougies en cire jaune, indiquaient assez que le repas, commencé en plein jour, se prolongerait dans la nuit. On ne servait pas alors, comme à présent, ces chefs-d'œuvre culinaires, savants et impossibles, qui sont une énigme

pour la sagacité du convive, en même temps qu'un leurre pour sa faim. Mais de bons plats résistants et solides bravaient l'attaque des plus fougueux appétits.

Les faisans et les coqs de bruyère de la montagne Blanche faisaient avec les sterlets de la Moldau une agréable diversion aux chevreuils et aux sangliers de la Transylvanie. Tout cela était plus rassurant pour un estomac à jeun que les merveilles de nos Carêmes.

Le comte Magnus s'assit au haut bout de la table, et promena sur toute chose un regard satisfait qu'il arrêta longtemps et doucement sur sa bru. Bientôt la cordialité joyeuse qui fait le charme des festins de famille régna entre tous les invités.

Ce jour-là l'Eglise fêtait les Rois.— fête chrétienne entre tous, vivant symbole de l'éternelle égalité qui doit régner entre les fils du même père, qui reçoivent de la fortune seule leur royauté d'un jour.

Deux varlets, précédés de l'échanson, firent le tour de la table en portant le gâteau gigantesque, pétri dans la fine fleur de froment, et qui représentait, dans sa fragile architecture, le château même de Stolzenberg.

— Bertha, ma fille, dit le vieux comte de sa voix grave, de mon temps on n'oubliait jamais la part des pauvres.

— Père, répondit la jeune femme, ils ont été les premiers servis... Mais, le jour où nous fêtons le retour de notre père, ce n'est pas un morceau, c'est un gâteau tout entier que nous avons offert aux hôtes du bon Dieu.

— Ma fille répond à tout et répond bien, dit le vieillard satisfait.

Puis au bout d'un instant, il reprit : — Quel est donc le plus jeune de nos hôtes ? Jadis, c'était un enfant qui distribuait les parts.

Bertha et Henrich échangèrent un coup d'œil d'intelligence, mais personne ne dit rien.

— Il y a aujourd'hui soixante et dix ans, continua le vieillard, j'ai dîné pour la première fois à la table de mon père. J'avais cinq ans : ma tête touchait à peine au bras de son fauteuil... Je portais à chaque convive sa part du gâteau... C'est en souvenir de cette fête que votre aïeul, Henrich, fit peindre le tableau que vous voyez en face de moi, et où l'artiste a reproduit les traits de mes parents et de nos amis.. Hélas ! ajouta le comte avec un soupir, il n'est pas de belle fête sans enfants !

Il parlait encore, lorsque, au signal donné par leur maître, deux serviteurs firent glisser sur leurs tringles la tapisserie de haute lice qui servait de portière à la salle du festin.

Un bel enfant, tête blonde et bouclée, œil souriant, joue en fleur, apparut sur le seuil.

Il portait exactement le même costume que le comte Magnus, alors enfant comme lui, avait dans le tableau du festin des Rois vers lequel plus d'une fois le grand vieillard avait porté les yeux.

—Approche, enfant, et viens tirer la fête, lui dit la comtesse Bertha.

L'enfant, toujours souriant, fit quelques pas dans la salle. Son grand œil naïf, à la fois sauvage et doux, comme est souvent l'œil des enfants, alla tout de suite au vieux comte, dont il ne se détacha plus. Celui-ci passa une main sur ses yeux, et, comme dans un rêve à demi éveillé, s'efforça de rappeler à lui ses idées fuyantes et troublées... Mais la beauté de l'enfant, sa vague ressemblance avec Heinrich, sa ressemblance plus frappante encore avec lui-même, quand il avait le même âge, mille détails enfin, le frappaient comme autant de traits de lumière.

Sans rien dire, il lui tendit les bras.

L'enfant regarda la comtesse Bertha et courut à lui.

—Comment t'appelles-tu, mon bel ange ?

—Magnus de Stolzenberg, comme grand-père ! dit l'enfant en joignant ses petites mains sur la main large et vaillante de son aïeul.

—O mon Dieu ! c'est trop de bonheur à la fois, murmura le vieillard ; pourquoi me reste-t-il si peu de temps à vous remercier ?

Puis il posa l'enfant sur ses genoux et caressa longtemps son front, ses cheveux et ses joues. On eût dit qu'il ne pouvait pas rassasier sa vue de cette grâce et de cette beauté.

Tous les convives se levèrent spontanément, comme entraînés par un impétueux mouvement de sympathie vers ce noble vieillard, que Dieu avait fait si bon, et que les hommes n'avaient pu rendre méchant.

—Joie et longue vie au comte Magnus de Stolzenberg ! s'écrièrent-ils tous d'une voix en tendant leurs coupes vers le vieux seigneur.

—Longue vie à celui-ci ! répondit Magnus en élevant son petit-fils dans ses bras ; pour moi, tout est fini, je suis au bout de ma carrière : ce qui me reste de jours est compté. Mais, comme le vieillard Siméon, je remets mon âme entre les mains du Seigneur, et je lui rends grâce, parce que mes yeux ont vu ce petit enfant, qui est né pour le salut de ma maison, et afin que le nom le mes aïeux ne s'éteigne point !

Un formidable honrra servit de réponse à ses paroles et en confirma l'augure—qui fut justifié par les événements. Le vieux Magnus vécut

assez pour voir grandir sous ses yeux, en âge et en vertu, le rejeton de sa race antique. La Bohème compte encore aujourd'hui plusieurs descendants des Stolzenberg, et c'est un comte Magnus qui occupe, à l'heure où nous écrivons, l'antique manoir de ses pères sur les bords de la Moldau.

Qu'il trouve ici nos remerciements pour l'hospitalité que nous avons goûtée chez lui !

LOUIS ÉNAULT.

DE L'USAGE DE L'ESPRIT.

L'esprit est peu de chose, son usage est tout. L'esprit n'est pas le don de la nature qui produit le plus d'avantages, car son vaste domaine est semé d'écueils. Avec de l'esprit, on est aisément bavard, pédant, systématique, caustique, tranchant, et fort souvent ennuyeux : sans esprit, on ne risque que d'être nul. Un homme véritablement aimable a deux sortes d'esprit ; l'un est celui qu'il prodigue, c'est sa monnaie courante ; l'autre est son trésor, où il ne puise que selon l'occasion, pour aider à la dépense du premier. S'il les livre indifféremment tous deux, il est ruiné sans ressource. Le monde est rempli de ces gens dont on est ravi le premier jour qu'on les entend et que sur l'étiquette on voudrait choisir pour la société de toute sa vie. Ce ne sont que saillies, citations, à-propos, contes piquants ; ces gens-là ressemblent aux chevaux de course, qui, le lendemain, ne peuvent plus marcher ; la seconde fois qu'on les rencontre, le charme est détruit. Mêmes histoires, même entretien, mêmes tournures de phrases, même genre d'amuser : le terrain a été fouillé jusqu'à fond dès la première fois, on n'y trouve plus rien, et cet esprit passé à l'alambic n'est plus que la mémoire bien ajustée, qui, distribuée sagement en plusieurs séances, n'aurait point ébloui, mais aurait conservé un agrément doux et attrayant.

Le véritable esprit est l'étude des nuances mise en pratique : il faut donc qu'une moitié de l'esprit serve à mettre l'autre en circulation, et à l'appliquer aux circonstances. Avec de l'esprit, et toujours de l'esprit, on étouffe et on ne captive pas ; savoir quelquefois oublier son esprit est la plus grande perfection de son usage. Il faudrait se servir de l'esprit, comme un bon cuisinier qui emploie la même substance, en la présentant sous mille formes différentes : celui qui, en fait d'esprit, a la même dose, la même couleur, la même manière avec chaque personne, n'en subjuguera aucune et les lassera toutes. Le prodiguer est d'un fou, s'en parer est d'un fat, le cacher est d'un homme subtil, le diriger est d'un homme aimable.

DUCLOS.

PETIT-JACQUES.

I

COMMENT ! m'écriai-je tout étonné, Jacques n'est pas le fils de M. Duhamel ?

—Non, monsieur, répondit avec orgueil le paysan ; Jacques est mon fils !

—Bah !

—Oh ! oh ! c'est toute une histoire...

—Seriez-vous homme à me la raconter ?

—Eh ! je ne demande pas mieux, pardienne !

Nous nous assimes à l'ombre d'un pommier, et le digne Villervillais commença ainsi son récit :

II

Il y a une dizaine d'années de cela, Villerville n'était alors qu'une simple bourgade de pêcheurs, où personne ne songeait à venir prendre les baux de mer ; de plus, nous manquions de routes, et les familles anglaises qui passent l'été à Honfleur, les étrangers de tous pays qui affluent à Trouville pendant la chaude saison, ne venaient pas même se promener par ici. Le château enfin restait inhabité par suite de la mort de son dernier propriétaire : et les gamins du village n'avaient jamais vu un monsieur, encore bien moins une dame.

Tout à coup, par une belle après-midi de juillet, une chaise de poste descendit à grand fracas notre rue caillouteuse. Vous jugez de la surprise. Tout le monde était sur les portes, tous les enfants criaient comme de petits sauvages ; le maire lui-même, ouvrant de grands yeux, s'imaginait que c'était pour le moins le roi de France qui arrivait à Villerville.

Il y avait quatre personnes dans la voiture : un monsieur d'une cinquantaine d'années environ et une bonne grosse maman qui paraissait être sa femme, puis deux jeunes filles, dont l'une, la plus jeune et la plus jolie, était pâle comme une morte.

Sur le siège de derrière, en dehors de la voiture, deux servantes ; sur le siège de devant, deux valets à beaux habits galonnés.

L'un d'eux, lorsque le postillon eut fait halte, demanda à la foule le chemin du château ; toutes les voix à la fois répondirent, toutes les mains en même temps firent ce geste qui maintenant est la consigne des cantonniers du chemin de fer, et les chevaux repartirent au galop, laissant toute la commune en proie à une curiosité, à une stupéfaction... comme jamais ne se reverront les pareilles.

Mais un pêcheur, qui depuis le commencement de la scène paraissait chercher dans ses souvenirs, s'écria tout à coup :

— J'y suis maintenant ! Je les reconnais... j'étais matelot à bord du bâtiment qui les a ramenés en France...

Et, comme chacun à l'envi l'accablait de questions, il ajouta :

— C'est M. Duhamel, un négociant rouennais, qui a été longtemps établi au Sénégal, où il a gagné une très grosse fortune, et qui depuis deux années seulement est de retour.

— Et la dame qui était assise à côté de lui ?

— C'est Mme Duhamel, pardine !

— Et la jeune fille pâle ?

— C'est leur fille. Elle se nomme... attendez un peu... Eugénie... c'est bien cela... mademoiselle Eugénie.

— Et l'autre... l'autre jeune fille ?

— C'est comme qui dirait sa maîtresse d'école à elle toute seule... son institutrice.

— Mais pourquoi donc qu'ils viennent ici ? Mais qu'est-ce qu'ils y veulent faire ? Mais comment ?... mais pourquoi ?... mais pour qu'est ce ?

Cette fois, ce ne fut plus le pêcheur qui répondit, ce fut le vieux jardinier du château, qui passait tout affairé sur la place, et qui, bon gre, mal gré, se vit contraint de donner de plus amples renseignements, à savoir : que M. Duhamel était un des amis de M. le comte, et que M. le comte lui avait cédé jusqu'à l'automne la libre jouissance de son château, que Mlle Duhamel venait prendre les bains de mer ; que c'étaient les médecins qui lui avaient ordonné ça ; qu'elle était très-souffrante, etc., etc.

Bien que l'événement se trouvât expliqué, nos bons Villervillais n'en voulaient pas revenir encore, et grand continuait d'être l'émou, surtout chez les Villervillaises ; jusqu'au soir, il y eut des groupes à tous les carrefours. J'ai vu arriver ici la nouvelle de trois ou quatre révolutions... eh bien ! monsieur... vous pouvez m'en croire... ça n'a pas été pis que cela !

Quant à moi, j'avais assisté à la halte de la chaise de poste, et je tenais en ce moment par la main mon petit Jacques ; il avait alors neuf ans, et c'est pas pour nous vanter, ma femme et moi, mais c'était déjà le plus gentil petit gars de tout l'arrondissement de Pont-l'Évêque... voire même au delà !

Il vous avait des cheveux blonds comme de l'or tout neuf... de grands yeux bleus, dans lesquels on lisait tout plein de tendresse... une peau blanche, que c'était plaisir d'y appuyer son doigt pour y faire fleurir tout aussitôt comme qui dirait une

rose pompon. Et puis des façons si avenantes, monsieur ! un parler si doux ! un sourire si bon et qui creusait dans ses joues deux fossettes à remplir de baisers !... Un vrai chérubin, quoi !... il ne lui manquait que des ailes.

Mais ce qui ne lui manquait pas, et ce qui vraiment était extraordinaire pour son âge, c'était le raisonnement, l'intelligence... je dirais presque l'esprit, si je n'étais pas son père. Il avait surtout dans le cœur de ces choses que les enfants n'ont jamais, que n'ont souvent pas les hommes : il savait se souvenir, il savait aimer !

Permettez-moi, monsieur, de vous en donner un exemple. Nous avions eu le malheur de perdre notre fille aînée, une belle jeunesse de seize ans ; Petit-Jacques, en avait eu autant de chagrin que nous. Il est vrai que, suivant la coutume des campagnes, c'était sa pauvre sœur qui, le plus souvent, le portait dans ses bras alors qu'il était tout petit et que nous allions au travail, ma femme et moi ; elle avait guide ses premiers pas, pris soin de son enfance, endormi ses douleurs et stimulé ses joies ; elle avait été pour lui une vraie mère, une mère toujours prête à jouer, tous jours souriante. Mais il en est ainsi pour tous les autres petits frères, et nul autre, je le gagerais bien, n'eût été ce que se montra Jacques. Dès les premiers jours de la maladie de notre chère Catherine, on l'avait vu désertier les plaisirs de son âge pour s'installer au chevet de sa sœur ; ce fut en vain que nous nous efforçâmes de l'en éloigner lorsque le mal empira. Vous dire comme il lui parlait, comme il l'encourageait, comme il la consolait, ce serait impossible. Quand elle fut morte, nous eûmes la crainte un instant qu'il n'en mourût aussi. Il se jetait à corps perdu sur le cadavre inanimé de sa sœur ; il l'embrassait avec une telle force qu'on ne pouvait plus l'en arracher ; il l'appelait avec une pauvre petite voix si désolée, avec de si déchirants sanglots, que ça vous brisait le cœur. Au moment où l'on fermait la bière, il demanda à revoir Catherine ; il supplia tant pour cela que je fit entr'ouvrir le linceuil. Alors il s'agenouilla en silence, et, la tête penchée en avant, les yeux démesurément ouverts, il la regarda longuement, comme s'il eût voulu graver à tout jamais dans sa mémoire la blême image de la jeune morte ; puis il se releva tout à coup, et avec un accent que j'ai encore dans les oreilles :

— Sœur Catherine, dit-il, je ne t'oublierai pas. Allons maintenant au cimetière !

— Si les larmes pouvaient se compter, — et peut-être les anges du bon Dieu les comptent-ils là-haut ? — on aurait facilement la preuve que le petit frère pleura autant que le père, autant que la mère. Vint ensuite une longue maladie, et Jacques faillit rejoindre Catherine. Le ciel du moins nous le rendit, celui-là ; mais une pieuse tristesse semblait être restée dans son regard, dans sa voix, dans son sourire. Chaque soir, avant de s'endormir il ne manquait jamais de mêler à sa prière le nom de Catherine. Durant le jour, à propos de tout, il prenait un amer plaisir à m'en reparler sans cesse. C'était comme une douce mélancolie qu'il avait dans l'âme.

J'avais besoin de vous expliquer tout cela, monsieur, pour bien vous faire comprendre ce qui va suivre.

Lors de l'arrivée de M. Duhamel, je crois vous l'avoir dit, Jacques était à côté de moi dans la foule. Avouons-le franchement, la curiosité générale m'avait quelque peu gagné, et déjà depuis un instant je ne faisais plus guère attention à mon petit homme. Tout à coup je reportai mes yeux vers lui.

Il semblait en proie à une émotion extraordinaire, et sur ses joues, devenues d'une effrayante pâleur, roulaient de grosses larmes.

— O mon Dieu ! m'écriai-je vivement, qu'as-tu donc, Petit-Jacques ?

Il ne sembla pas m'entendre, et resta immobile, l'œil fixe et le cou s'allongeant dans la direction où venait de disparaître la chaise de poste.

— Petit-Jacques, répétai-je de plus en plus inquiet, Petit-Jacques... mais qu'as-tu donc, mon enfant ?

— Père... répondit-il enfin, as-tu remarqué dans la voiture cette jeune fille ?

— Oui... Eh bien ?

— N'as-tu pas trouvé qu'elle ressemblait à quelqu'un ?...

— A qui ?

— En la voyant, il m'a semblé que c'était ma sœur Catherine qui revenait !

Et l'enfant, comme saisi d'une convulsion soudaine, se prit à trembler ; puis, tout sanglotant, il tomba dans mes bras.

Je l'emportai bien vite à la maison ; j'appelai Marguerite, — c'est le nom de ma femme ; — nous le couchâmes dans son petit lit, et comme il n'y a pas de médecin dans le village nous nous mîmes à le soigner du mieux qu'il nous fut possible.

Il ne tarda pas à se calmer, nous fit signe de le laisser en repos et parut s'endormir... mais d'un étrange som-

meil. la bouche entr'ouverte et ses grands yeux fixés au plafond.

— Catherine ! murmurait il de temps en temps et si bas qu'on eût dit qu'il parlait à un fantôme ; Catherine... tu es donc toujours aussi blanche que la dernière fois que je t'ai vue dans ton lit ! Est-ce toi Catherine ? Est-ce bien toi, ma sœur ?

Et il paraissait heureux, recueilli, charmé, comme s'il eût regardé à travers une fenêtre du paradis.

— Chut ! fit Marguerite en m'entraînant au dehors. Laissons-le... il rêve !

— C'est égal, répondis-je, tout ça n'est pas rassurant... je m'en vas chercher un médecin.

Je partis en courant pour Trouville. Quant à Marguerite, elle avait murmuré d'un air tout songeur :

— Quelque chose me dit là que le mal de Petit-Jacques est un de ceux pour lesquels il faut avant tout s'adresser au bon Dieu ; je m'en vais prier sur la ton be de notre fille.

Lorsque je ramenai le médecin, — et j'avais suivi, sinon précédé, le grand trot de son cheval, — nous trouvâmes Marguerite effarée, folle de désespoir et de terreur.

En revenant du cimetière, elle avait voulu monter dans la chambre où nous avions laissé l'enfant : cette chambre était vide !

— Nous l'avons perdu pour jamais ! sanglotait la pauvre mère éperdue. Sa sœur Catherine était ici tantôt... il la voyait bien, lui... elle l'aura emporté avec elle !

Peu s'en fallu que je ne partageasse la superstitieuse désolation de Marguerite. Heureusement le médecin me fit remarquer que la fenêtre était ouverte, et qu'au bas de cette fenêtre, à laquelle grimpaient un vieux poirier, des traces de petits pieds étaient empreintes dans la terre fraîchement remuée de la platebande.

— Calmez-vous, mon brave homme, me disait-il en même temps. Voici qui prouve que l'enfant a du moins de bonnes jambes, et que jusqu'à ce qu'il soit retrouvé, je n'ai plus rien à faire ici.

Déjà j'étais dans le jardin, ajouta le père ; déjà, le visage contre terre, je m'efforçais de suivre la piste de Petit-Jacques.

De son côté, comparable à la louve à qui l'on a ravi ses louveteaux, Marguerite explorait tous les environs.

Deux heures plus tard, nous étions tous les deux de retour, mais la tête basse et le regard atterré.

Ni l'un ni l'autre nous n'avions retrouvé notre enfant ; ni l'un ni l'autre nous ne savions ce qu'il était devenu !

Nous attendîmes jusqu'au soir, dans d'inexprimables angoisses.

La nuit arriva... Rien encore, toujours rien !

Tout à coup, au moment même où sonnait l'Angelus, la porte s'ouvrit doucement... et Petit Jacques entra.

Il avait repris ses couleurs et son vif regard, il était calme, rasséréné, presque joyeux ; il semblait ne s'être jamais mieux porté que ce soir-là.

— Malheureux enfant ! nous étions nous cependant écriés, Marguerite et moi, d'où viens-tu donc ainsi ?... Mais qu'as-tu fait ?

Il mit un doigt sur ses lèvres et répondit :

— Je viens de dire bonsoir à Catherine.

— A Catherine !

— Tu sais bien... la demoiselle pâle... Elle demeure au château... Je me suis caché sous le grand massif d'hortensias. Personne ne pouvait me voir, personne !... J'ai attendu bien longtemps... Enfin elle est venue sur le balcon... Je suis resté dans ma cachette et j'ai regardé... regardé avec tant de plaisir que je ne me suis pas aperçu que la nuit arrivait. C'est seulement lorsque je n'ai plus distingué que sa robe blanche que j'ai repensé à vous. D'ailleurs elle est rentrée dans la maison. " Bonne nuit ! ai-je alors murmuré tout bas. Bonne nuit, Catherine ! " Et puis je suis revenu... voilà tout. Pardon, père... mère, pardon... je vous ai fait du chagrin, mais j'ai été bien heureux !

Pauvre cher petit ! nous n'eûmes pas la force de le gronder, ni moi ni Marguerite.

Quelques minutes plus tard, il était endormi déjà... endormi d'un paisible sommeil.

Un doux et frais sourire semblait voltiger sur ses lèvres entr'ouvertes. Seulement, au coin de ses paupières fermées, il y avait une larme, pareille à ces gouttes d'eau qu'on voit trembloter sur les fleurs après la pluie.

Marguerite et moi, nous étions encore là tous les deux, et, sans trop savoir pourquoi, nous pleurions aussi.

III

En cet endroit de son récit, le bonhomme Manoury, — tel était le nom du père de Jacques, — fit une halte.

Depuis quelques minutes déjà, l'émotion oppressait sa voix ; elle venait entièrement de s'éteindre.

J'en profitai pour examiner à loisir mon rustique contour.

Il devait approcher de la soixantaine, mais rien en lui ne décelait encore la vieillesse. A peine quelques cheveux blancs, à peine quelques rides au coin des yeux ; seulement sa haute taille était légèrement

voûtée. Quant à son visage, il conservait une fraîcheur presque juvénile. Il avait le front intelligent, le sourire d'une grande bonté, le regard un peu malin : c'était un vrai Normand, mais de la généreuse et vaillante espèce. Ce qui plaisait surtout en lui, c'étaient sa simplicité, sa sérénité, sa sensibilité. Tout à l'heure en me confiant ses plus saintes impressions, ses impressions paternelles, il avait su trouver des mots, des accents, des images même d'une rare distinction, d'une sorte de poésie naïve. Sous cette rude corse battait évidemment un grand cœur.

Quant à moi, ce simple et touchant récit m'avait profondément ému. Et puis c'était au bord de la mer que je l'écoutais ; c'était au sein de la plus enchanteuse nature qui se puisse imaginer. Tout à l'entour de nous une verte pâture normande, mouvementée, fleurie comme un jardin ; çà et là, les grosses ombres joufflues des pommiers, qui semblaient, en frissonnant au souffle de la brise, vouloir tamiser chaque rayon du soleil en une étincelante poussière de diamants. Insectes perdus dans l'herbe, oiseaux voletant dans les haies, tout babillait, tout gazonillait autour de nous, mais doucement et comme en sourdine : il était midi ; c'est l'heure où dorme à moitié toutes les libres créatures, où la végétation elle-même fait la sieste. Aussi les deux belles vaches se reposaient-elles, nonchalamment accroupies, à l'autre extrémité du verger, non loin de la jument grise qui sommeillait debout, à la façon d'un soldat sous les armes ; mais l'allègre poulain, mais les deux génisses étaient encore en plein éveil et parfois venaient brouter jusqu'à nos pieds, en nous regardant avec de grands yeux ébahis, je dirais presque en écoutant aussi l'histoire de Petit-Jacques. Au-dessus de nos têtes, dans le ciel bleu, couraient des milliers de nuages, ici blancs comme neige, là doucement rosés par l'ardeur du jour. De toutes parts, nous étions entourés par d'admirables horizons, tout remplis de lointains murmures et de caressantes rêveries. En arrière, sur les deux flancs, c'étaient de pittoresques et verdoyantes collines, la plupart enpanachées de forêts ; devant nous, la perspective infinie de l'Océan, qui miroitait, légèrement agité, sous des flots de lumière. Et tout cela se déroulait autour du pommier dans l'ombre duquel nous étions assis ; un pommier dans lequel semblaient s'être donné rendez-vous toutes les fauvettes et tous les pinsons d'alentour.

Un dernier mot. Je crois vous entendre dire : — " Comment ! au bord

même de la mer, de l'herbe haute, de larges pommiers ombreux, de grandes haies qui semblent placées là tout exprès pour servir d'éventail aux baigneurs, et presque à portée de la main des bouquets de bois, une forêt... Mais c'est impossible ! " A cela, je vous répondrai : " Sur toute la côte française, il n'est qu'un seul coin de terre où l'on puisse jouir à la fois de toutes ces merveilles, et cette oasis bénie de Dieu... c'est Villerville ! "

Mais retournons à notre récit.

Depuis quelques minutes déjà, le coude sur son genou, le front dans sa main, le bonhomme Manoury semblait se recueillir. Il releva tout à coup la tête, et, promenant tout à l'entour de nous un regard humide encore, il reprit :

— C'est ici même, dans ce pré que l'on appelle la Fosse-Marin, que mon Petit-Jacques eut l'honneur de faire connaissance avec la famille Duhamel.

A cette époque, Villerville n'avait pas encore d'établissement de bains ; les nouveaux venus, les premiers venus, durent donc en créer un pour leur usage particulier. M. Duhamel explora notre falaise et choisit cet endroit, comme le plus isolé du village, comme le plus ombreux, comme celui qui présentait tout à la fois et la descente la plus facile et la plus belle plage.

Il s'empressa de louer la Fosse-Marin, et, dès le lendemain de l'arrivée de la fameuse chaise de poste qui avait si fort révolutionné tout le pays, des menuisiers et des voiliers de Honfleur vinrent installer ici des cabanes de bains, un pavillon de plaisance, des tentes, etc., etc. On eut un nouveau village qui, soudainement, à côté de l'ancien, sortait de terre.

Dans l'après-midi la famille Duhamel traversa le village et descendit au bord de la mer pour juger de l'effet de son campement d'été.

Naturellement toute la marmaille Villervillaise les avait suivis, et franchissant les haies, se groupant sur les talus et dans les ravines que vous voyez là, elle regardait avidement toutes ces figures et toutes ces choses nouvelles.

Au premier rang des curieux se trouvait Petit-Jacques. Mais, craignant quelque autre escapade, je l'avais escorté de loin ; j'étais là.

Ainsi que vous l'avez probablement deviné, mon fils, n'était venu, lui, que pour regarder une seule personne... la demoiselle.

Il s'était approché d'elle le plus possible, et le corps à demi caché par un tronc d'arbre, la tête en avant, le sourire aux lèvres, il semblait ne plus exister que par les yeux.

Certain qu'il ne bougerait plus de là, je suivis la direction de son regard.

Assurément Melle Duhamel avait quelque chose de notre pauvre Catherine, telle du moins que nous l'avions vue dans les derniers jours de sa maladie, et je m'étonnai même que cette ressemblance ne m'eût pas davantage frappé la veille. C'était surtout le même amaigrissement, la même pâleur. Pauvre demoiselle ! on eût dit qu'elle aussi, elle allait quitter la terre. Jamais je n'ai rencontré une créature aussi fraîche, aussi épuisée, aussi souffrante : à peine pouvait-elle se tenir debout. Son institutrice et sa mère la soutenait en marchant. Ses longues mains, si blanches qu'elles en étaient presque transparentes, tombaient languissamment avec les plis tout droits de sa robe. Quant à son visage, on n'y remarquait qu'une chose : les yeux... des yeux énormes et très-brillants, des yeux entourés d'un grand cercle violacé, mais très doux cependant, très-tendres, très-caressants. Avez-vous vu quelquefois, à la chasse, agoniser une biche forcée par les chiens ? Dans son dernier regard, tout plein de lèvre et de larmes, il y a tant de tristesse, de plaintif effroi, de regrets à la vie, qu'au moment de lui porter le dernier coup, on détourne la tête et l'on se sent prêt à pleurer aussi... Eh bien ! les yeux de Melle Eugénie, c'était cela. Mais n'allez pas croire qu'elle fut laide, au moins ! Bien loin de là : rien n'était plus mignon, plus gracieux, plus charmant que sa personne, et surtout que son visage, couronné par une admirable chevelure d'un si beau noir qu'il y restait comme des reflets de soleil. En la regardant, on se surprenait à penser aux anges !

Elle aperçut enfin Petit-Jacques, elle le fixa durant un instant. Il devint immobile comme une statue, il retint son souffle, il tomba comme en extase.

— Oh ! le charmant enfant ! murmura-t-elle enfin avec une si douce voix qu'on eût dit une musique.

Elle fit un pas vers le pommier.

A la place de notre Jacques, tout autre enfant du village se serait aussitôt effarouché ; mais lui, bien au contraire, il s'avança davantage encore.

— Veux-tu m'embrasser, mon petit ami ? demanda tout à coup la jeune fille en lui tendant les bras.

Il ne se le fit pas répéter deux fois, allez, monsieur ! il lui bondit bel et bien au cou, et, couvrant de baisers son visage, il cria tout riant et tout pleurant :

— Ah ! je savais bien que c'était toi, ma sœur, et que tu me reconnaîtrais aussi... ma bonne chère sœur Catherine !

Cet élan avait été si spontané que personne n'avait pu le prévenir ; ces caresses furent si brusquement passionnées, si... villervillaises, que la pauvre demoiselle en fut toute suffoquée et chancela, comme prête à rendre l'âme.

On s'empressa autour d'elle, on la fit asseoir sur un talus de mousse... celui que vous voyez là-bas, tenez ! Mais lorsqu'il s'agit d'arracher de ses bras mon enragé Petit-Jacques... oh ! oh ! ce fut une tout autre affaire.

— Non ! s'obstinait-il avec des sanglots entrecoupés de cris de joie, non... non... je l'ai enfin retrouvée... je ne veux plus me séparer d'elle !

La bonne demoiselle put enfin reprendre la parole, et ce fut pour supplier qu'on ne contrariât plus l'enfant.

Puis, le faisant asseoir à ses côtés dans l'herbe, elle l'interrogea en souriant.

Alors Jacques lui dit des choses... Oh ! tenez, monsieur..., rien qu'à leur souvenir il m'en vient encore des larmes dans les yeux... il persistait dans son illusion ; il la grondait d'être restée si longtemps absente ; et parfois s'irritant de ce qu'elle ne voulût point se rappeler, il lui racontait la maladie de Catherine, sa dernière heure, son enterrement, le chagrin que nous avions eu tous. Et c'était si gentiment dit, c'était si palpitant de tendresse et de plaisir, c'était surtout si vrai de cœur, que la jeune étrangère elle-même, bien que n'y comprenant pas grand'chose encore, en devint bientôt tout émue.

Je parvins enfin à me faire entendre, et, quelques commères aidant, tout s'expliqua.

— Pauvre petit chérubin ! dit alors la jeune fille avec une physionomie tout attendrie.

Et, prenant dans ses deux blanches mains la tête blonde de mon fils, à son tour elle l'embrassa.

— Là ! fit Petit-Jacques d'un air triomphant ; là, vous voyez bien que je suis son frère !

Puis se retournant vers elle pour, derechef, se pendre à son cou, d'une voix toute mignarde il ajouta :

— Oh ! je t'aime bien, va !

Des larmes coulèrent tout à coup sur le pâle visage de la demoiselle, et, serrant Petit-Jacques contre son cœur, elle lui dit :

— Moi aussi, déjà je t'aime... et je te le promets, mon pauvre petit, je serai ta sœur !

IV

Après une seconde pause, le bonhomme Manoury continua ainsi :

— Le même jour, Petit-Jacques dinait au château ; non point à l'office, oui-dà... à la table même des maîtres !

Le lendemain, en passant devant notre maison, mademoiselle Eugénie y entra.

— Voulez-vous que j'emmène mon petit frère à la Fosse-Marin ? demanda-t-elle avec un si doux sourire que, sur son blanc visage, on eût dit un rayon de soleil.

Je vous laisse à penser si nous accablâmes avec empressement, si nous fûmes heureux et fiers d'un tel honneur.

Dans l'après-midi, cependant, Marguerite me parut singulièrement s'attrister, et comme je lui en demandais la cause, elle me répondit :

— C'est bien long, toute une journée sans embrasser son enfant !

Ce fut la demoiselle elle-même qui, vers le soir, nous ramena Petit-Jacques.

L'enfant courut tout aussitôt se jeter au cou de sa mère qui lui tendait les bras. La jeune fille s'était arrêtée au milieu de la salle basse, et durant un instant contempla ce tableau. Puis elle nous salua gracieusement le bonjour, fit un pas vers la porte, se retourna à demi, parut hésiter et finalement nous dit :

— Je vous demanderais bien encore aujourd'hui Petit-Jacques à dîner... mais j'ai craint que cela ne vous privât...

J'allais répondre que non ; Marguerite ne m'en laissa pas le temps.

— Franchement... oui... ça me ferait le cœur trop gros, eût-elle le courage de répliquer. D'ailleurs, voyez vous bien, mademoiselle, il ne faut pas que les enfants de pauvres gens comme nous s'habituent trop au pain blanc.

— C'est juste ! Allons, bonne nuit, Jacques... et à demain !

Elle embrassa l'enfant et sortit... mais avec un soupir de regret qui me serra le cœur.

— Tu as été bien dure envers cette pauvre demoiselle ! dis-je à ma femme aussitôt que la porte se fut refermée.

— Possible, répondit-elle. J'en suis aussi fâché que toi... mais que veux-tu ? je suis mère !

Pour réparer le temps perdu, elle se mit à manger de caresses notre enfant. Puis, moitié curiosité, moitié jalousie, elle l'interrogea sur les moindres incidents de la journée, du dîner de la veille. Excellente femme, elle se mettait martel en tête pour bien se convaincre que Petit-Jacques ne l'avait pas déjà oubliée quelque peu, que sa nouvelle amitié pour la demoiselle ne faisait aucun tort à son affection pour nous, qu'il ne regrettait en aucune façon la table richement servie du château, etc., etc.... Oh ! les femmes !... Voyez-vous bien,

monsieur... les femmes seront toujours femmes !

Heureusement Petit-Jacques n'a rien d'ingrat, pas même l'estomac. Non-seulement il nous fit grande fête à nous, mais encore à notre soupe au lard.

Bon petit cœur ! il n'oubliait pas non plus Mlle Eugénie. Bien souvent, durant la soirée, il nous répéta :

— Je sais bien maintenant que ce n'est pas Catherine... mais, comme Catherine, elle a l'air de bien souffrir !... comme Catherine, j'ai grand' peur qu'elle ne s'en aille au ciel et qu'elle n'en revienne plus jamais !

Marguerite, tout à fait rassurée, dit enfin à son fils :

— Allons !... allons !... je te permettrai d'aller avec elle demain, mais pas tout le jour durant : il me faut aussi ma part.

A l'heure où Mlle Eugénie était venue la veille, Petit-Jacques l'attendait au passage ; la cloche de midi sonna sans que personne du château descendit encore vers la mer.

Nous nous mîmes à table, mais assez tristes tous les trois.

L'enfant se sentait vaguement inquiet ; moi, j'avais au cœur comme un regret ; Marguerite y avait comme un remords. Tout à coup la porte s'ouvrit et M. Duhamel parut sur le seuil.

Il avait l'air tout désespéré, tout abattu. Sans à peine nous saluer, sans même paraître nous voir, il vint lentement s'asseoir sur une chaise basse, et, laissant tomber son front dans sa main, il murmura d'un ton qui faisait mal à entendre :

— Ma fille est bien mal aujourd'hui... Elle est bien mal aujourd'hui, ma pauvre fille !

Tous trois nous nous empressâmes autour de lui ; mais il ne parut apercevoir que Petit-Jacques et, lui mettant la main sur la tête :

— La compagnie de cet enfant lui avait fait du bien, poursuivit-il.

— Avant-hier elle avait diné de bon appétit ; hier soir elle n'a pas mangé du tout... et ce matin elle s'est sentie trop faible pour prendre son bain, pour aller respirer cet air qui doit, dit-on, lui rendre la vie. Ce qui m'inquiète surtout, ce qui me désole, c'est qu'elle s'ennuie, c'est qu'elle est triste. Laissez-moi lui ramener ce petit, qui semble avoir le don de réveiller son cœur et de la faire sourire. Je vous donnerai tout ce que vous voudrez, je suis riche... très riche... mais bien malheureux, allez ! Dites, voulez-vous ?

Ma femme et moi, nous voulûmes protester de notre désintéressement, bien qu'au fond du cœur—franchement, je vous l'avoue—il y eût déjà peut-être le pressentiment argentin

d'une bonne fortune. Dame ! on n'est pas normand pour rien.

Et puis ce qu'on amasse, ce qu'on gagne, c'est pour ceux qu'on aime !

M. Duhamel nous interrompit :

— Ecoutez encore... Je veux terminer tout de suite cette affaire-là. Ce n'est pas un caprice, c'est une sincère et durable amitié que ma fille a conçue pour Petit-Jacques. Hier soir, tout attristée déjà de ne point l'avoir à ses côtés, elle nous a dit : " Il me prenait pour sa sœur qui est morte ; moi je l'ai pris pour un ange du bon Dieu qui venait me dire de sa part : Tu vivras ! J'ai besoin de lui, c'est mon porte bonheur, c'est ma santé " Voilà qu'elle est la croyance d'Eugénie, et le fait est qu'aujourd'hui elle se trouve plus mal. Des esprits fort traiteraient peut-être cela d'enfantillage... moi, j'y veux voir le doigt de la Providence. D'ailleurs je me suis fait une loi de prévenir toutes les fantaisies de ma pauvre enfant, d'obéir en aveugle à toutes ses volontés... car à chacune je me dis : " Hélas ! c'est peut-être la dernière... et je n'aurai plus bientôt à dépenser de l'argent que pour sa tombe ! " Demandez-moi donc ce qu'il vous plaira, je vous le répète. Y a-t-il dans le pays une pièce de terre dont vous ayez le désir ? Si cette maison n'est pas votre propriété, souhaitez-vous que je vous l'achète ? Parlez... ne craignez pas d'être exigeants. Mais il me faut Petit-Jacques... il me le faut tous les jours ! Votre fils, du reste, ne saurait qu'y gagner ; ma fille veut lui donner des leçons... son institutrice lui aidera... moi-même je compléterai leur œuvre. Nous ferons de lui autre chose qu'un paysan, je vous le promets... et, bien loin que vous soyez mes obligés, vous aurez des droits à la reconnaissance d'un pauvre père dont vous aurez peut-être sauvé la fille !... Tenez... je vous le demande avec des larmes dans les yeux... Vous consentez, n'est-il pas vrai ?... Où est Petit-Jacques ?

Dire ce qu'il y avait eu d'émotion, de bonté, de douloureux espoir dans toute cette longue prière, ce serait impossible.

Durant un instant, nous nous regardâmes en silence, Marguerite et moi.

Dans les yeux tout en pleurs de la mère se lisait un violent combat.

Oh ! c'est qu'elle le pressentait bien déjà, ce n'était pas seulement pendant le séjour de la famille Duhamel à Villerville, c'était aussi pour Rouen, c'était pour toujours qu'on lui demandait son fils.

— Femme, dis-je enfin, il faut répondre. M. Duhamel a raison... tu dois bien le sentir... Il y va de l'intérêt de l'enfant.

—Tais-toi ! se récria Marguerite. Si je me sépare de lui, c'est parce que moi j'ai perdu ma fille, et que je ne veux pas refuser à un père qui croit que je puis sauver la sienne !

—Merci ! fit avec un élan de joie M. Duhamel. Oh ! merci... Tenez, madame Manoury... vous êtes une brave femme !

Quant à moi, j'embrassai de bien bon cœur Marguerite, et je lui dis avec des pleurs tout plein les yeux :

—Décidément, femme, tu vaux encore mieux que je ne le pensais !

M. Duhamel essuya ses yeux et reprit en souriant :

—Mais j'y songe !... ce n'est pas tout... il nous faut encore un conseil.

—Lequel donc ?

—Eh !... parbleu !... celui de Petit-Jacques.

Alors seulement nous nous aperçûmes les uns et les autres que l'enfant n'était plus là.

Ce fut en vain qu'on le chercha, qu'on l'appela de tous côtés dans la maison.

Qu'était-il donc devenu ? Où pouvait-il être allé ainsi sans nous en demander la permission, sans que même nous l'eussions entendu sortir ?

—Eh ! monsieur... pourquoi ne puis-je vous le dire tout de suite ? Il avait couru de lui-même au château. En apprenant que la demoiselle s'était affectée de son absence et se trouvait plus souffrante en ce moment, il n'avait plus écouté que son cœur, et pendant que nous discutions encore il était déjà près d'elle.



Prenant dans ses deux blanches mains la tête de mon fils, elle l'embrassa. (page 15, 3ème colonne.)

V

A partir de ce jour là, Petit-Jacques vécut beaucoup plus au château que chez nous ; chaque matin un grand domestique galonné sur toutes les coutures venait le prendre, et le soir seulement, parfois fort tard, il le ramenait à la maison.

C'était là pour Marguerite le grand moment de la journée. Aussi avec quelle impatience attendait-elle le retour de son fils ! comme elle l'embrassait ! comme elle le faisait parler ! Puis, de plus en plus convaincue que, s'il s'attachait davantage chaque jour

à Mlle. Eugénie, il ne nous en aimait pas moins que par le passé... comme elle s'endormait contente !

Gardons-nous bien d'oublier les petites satisfactions d'orgueil qui contribuaient tout doucement à la consoler. Notre fils était magnifiquement habillé maintenant : du velours, du satin, du basin blanc, des escarpins vernis, des chapeaux de monsieur... Le dimanche, à la messe, on eût dit un petit prince !

Aussi fallait entendre les compliments jaloux des commères du village

—Mazette ! comme voilà votre petit Jacques attifé, la Manoury ! Savez-vous bien que les enfants de M. le sous-préfet de Pont-l'Évêque ne sont ni plus pimpans ni plus coquets ? Vous pouvez dire que vous avez du bonheur ! Et ce n'est pas tout encore : on assure qu'il apprend à dessiner, à faire de la musique... un tas de choses, quoi ! On vous en fera un savant... Qui sait... peut-être qu'un jour il sera notaire !... Qu'est-ce qui aurait jamais prévu ça ?... en voilà une chance !

A tout ces propos, comme Margue-

rite se rengorgeait ! comme elle était fière !

Car tout ça, monsieur, c'était la vraie vérité. Jacques, qui connaissait à peine ses lettres lors de l'arrivée de la famille Duhamel, commençait à lire presque couramment maintenant ; il écrivait, comptait, récitait des fables qui nous faisaient pâmer d'aise, ma femme et moi. Que sais-je encore ? Ses progrès en tout étaient merveilleux, et l'on ne tarissait point d'éloges sur son compte, au château. Un jour on nous y demanda, monsieur ; on nous fit entrer au salon, s'il vous plaît !... asseoir tous les deux

dans de grands fauteuils de velours rouge, où l'on enfonçait jusqu'aux hanches... et le petit se mit au piano...

Oh ! pour le coup, monsieur, qui fut étonné, ravi ?... Ce fut la mère et le bonhomme Manoury. Elle en pleurait, elle... parole d'honneur !...

— Marguerite, lui dis-je en la prenant à l'écart après que la musique eut cessé, tu vois bien que le bon Dieu te récompense largement de ton sacrifice. Es-tu contente ? mais l'estu... hein ?

— Oui, répondit-elle, mais ce qui m'enchantait le plus, ce n'est pas tant

les beaux habits et les talents de notre Petit-Jacques...

— Bah !

— C'est autre chose de mieux encore.

— Quoi donc ?

— Regarde la demoiselle !

Le fait est, monsieur, que Mlle. Eugénie n'était plus reconnaissable... oh ! mais non... plus du tout.

Son charmant visage s'était rempli, coloré ; ses grands yeux noirs étaient encore très-brillants, mais d'un joyeux éclat, et le cercle sinistre qui les entourait autrefois s'effaçait chaque jour davantage, ainsi qu'une



Donnez-moi de votre pain... Ce doit être bien bon du pain bis. (page 18, 3ème colonne.

brume d'hiver pourchassée par le retour du printemps. Son printemps à elle, c'était la jeunesse qui refleurissait de toutes parts dans ses traits, dans son sourire, dans ses moindres mouvements. On sentait qu'un sang plus généreux circulait dans ses veines et gonflait tout doucement sa gracieuse personne : on le voyait, pour ainsi dire, courir à travers sa peau transparente et rosée. C'était comme une résurrection, comme une métamorphose.

— Il n'y a que notre Villerville pour faire de ces miracles-là, dis-je tout bas à Marguerite.

Elle me répondit :

— Villerville... et Petit-Jacques ! Regarde donc le teint frais de notre enfant et ses belles couleurs ! C'est contagieux, cela, notre homme. En l'embrassant tout le long du jour, elle aura respiré la vie !

On était alors au milieu d'août. Le temps fut magnifique cette année-là ; le soleil sembla mûrir, ainsi qu'un beau fruit de plus, la santé renaissante de la bonne demoiselle. Il lui mit au visage un hâle de bon augure ; il acheva de lui rendre et la force et la gaieté. Elle n'avait plus besoin de personne pour la soutenir mainte-

nant ; elle marchait d'un pas allègre qui faisait plaisir à voir ; elle descendait en courant les pentes escarpées de la Fosse-Marin, et l'on entendait retentir sous les pommiers son rire clair. La première fois qu'elle était venue chez nous, à l'heure d'un repas, elle nous avait dit : " Donnez-moi de votre pain... ce doit être bien bon, du pain bis. " Enfin, monsieur, on voyait que tout était pour elle un plaisir nouveau, qu'une joyeuse ivresse épanouissait tous ses sens, qu'elle était heureuse de vivre !

CH. DESLYS.

(A suivre.)

[POUR l'Album des Familles.]

L'ENFANT MYSTÉRIEUX

PAR

V. EUGÈNE DICK.

(Suite.)

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE VI.

Où le Flise vient fourrer son nez.

L'AVANT-VEILLE au soir, vers environ dix heures, une grande chaloupe, qui descendait le fleuve, vint virer de bord près de l'extrémité sud de l'île à Deux-Têtes. Elle louvoyait contre une assez forte brise de vent d'est et, poussée par ses quatre voiles bordées presque à plat, elle filait comme un dauphin sur la mer agitée, ne s'attardant pas à suivre le contour des vagues, mais les divisant et les renversant sous sa fine étrave, à la façon d'une double charnue.

Les grosses volutes blanches qui se déroulaient sous son avant et la pluie d'étincelles liquides qui en jaillissait montrait assez que cette embarcation était une fine marcheuse. Et véritablement, elle faisait plaisir à voir, fortement penchée sur son flanc de tribord et laissant derrière elle un sillon lumineux, pendant que son immense voilure recevait d'aplomb le souffle puissant du nord-est.

Des huit hommes qui la montaient, trois étaient assis à l'arrière sur le banc en forme de fer à cheval, tandis que les cinq autres se tenaient respectueusement à l'écart entre le mât de misaine et le grand mât.

Parmi les premiers, un homme de haute taille, à l'air martial, tenait la barre. Il était vêtu d'un long pardessus boutonné jusqu'au menton et coiffé d'une casquette de marin.

Disons de suite que cet homme était le capitaine de la police riveraine, à Québec.

Son voisin de droite — un gaillard qui n'avait pas l'air d'avoir froid aux yeux, lui non plus — portait un costume bleu à boutons jaunes, qui "sentait la douane à plein nez," comme aurait dit la Gaffe.

Effectivement, c'était un officier de douane.

Quant à l'autre, assis à la gauche du capitaine et serré dans sa redingote comme dans un fourreau de parapluie, il n'avait pas l'attitude militaire de ses compagnons, bien qu'il en eût la taille. Long, sec, maigre, efflanqué, l'œil sombre, la lèvre amère, parlant peu, absorbé dans ses réflexions, il avait un faux air de *détective* ou de conspirateur.

Ce n'était pourtant ni l'un ni l'autre : c'était... devinez qui... oh ! mais non, vous n'arriveriez pas—Eh bien ! c'était maître Antoine Bouet, en... peau et en os.

Que diantre faisait-il en pareille compagnie ? Sa fortune, parbleu ! Et rondement, s'il vous plaît.

Le jour même, il avait informé le collecteur de la douane, à Québec, qu'il pouvait faire tomber entre ses mains une goélette contrebandière, avec sa cargaison, moyennant une prime raisonnable.

On tomba vite d'accord, et Judas-Antoine, sûr de ses trente deniers, dénonça formellement l'*Espérance*, comme pratiquant la contrebande sur une grande échelle.

Grâce à une lettre du capitaine Hamelin adressée à Pierre Bouet, ces jours derniers, et dont le beau paroleur réussit à prendre connaissance, il put indiquer à peu près sûrement au collecteur le lieu de débarquement des marchandises *fraudées* et la nuit où s'opérerait ce débarquement.

En dénonçant ainsi le capitaine Hamelin, Antoine faisait d'une pierre deux coups : d'abord il réalisait un joli bénéfice ; puis il se vengeait d'un homme qu'il haïssait de tout l'amour que lui témoignait sa filleule Anna.

Voilà pourquoi nous le trouvons, dans la soirée du 19 juillet, en compagnie des agents de l'autorité.

La chaloupe continua de descendre le fleuve jusque par le travers nord de l'île aux Oies, laissant successivement sur sa droite la Grosse-Île, l'île Ste. Marguerite, l'île aux Grues, l'île aux Corneilles et l'île au Canot ; mais, une fois là, elle rencontra le courant de montant et dut virer de bord, pour revenir vent arrière à l'île à Deux Têtes.

Vers environ une heure du matin, elle abordait, toujours guidée par Antoine, en face de la partie sud-est de l'île, à une centaine de pieds de hautes falaises qui semblaient n'avoir aucune solution de continuité.

Cependant le beau paroleur sauta à terre, suivi des deux officiers, et se dirigea vers cette muraille de rochers infranchissables. Arrivé à une dépression complètement masquée par

des vignes sauvages, il se retourna vers ses compagnons.

—Vous avez des allumettes ? demanda-t-il.

—J'ai mieux que cela, répondit le capitaine de police, en démasquant le foyer d'une lanterne sourde.

—Très-bien ! fit Antoine ; approchez et voyez par vous-mêmes si la chaloupe sera ici en sûreté.

Il entr'ouvrit alors le rideau de vigne et laissa passer les deux officiers.

—Superbe ! s'écrièrent ceux-ci. Nous ferons de cette cachette notre quartier général.

Les rayons de la lanterne éclairaient une sorte de four naturel, profondément creusé sous la falaise et pouvant aisément contenir la chaloupe et les hommes qui la montaient.

L'embarcation fut immédiatement dégrée et traînée jusque là, laissant dans le sable ce sillon fortement imprimé que notre ami la Gaffe observa le lendemain.

Puis les hommes s'installèrent de leur mieux pour dormir, qui dans la chaloupe, qui sur le sable fin de la caverne.

Les officiers et leur guide restèrent dehors et s'entretenaient longtemps à voix basse. Ils en arrivèrent probablement à la conclusion que l'*Espérance* n'arriverait pas cette nuit-là, car le capitaine dit :

—Ma foi, mon cher Bernier, je crois que ce que nous avons de mieux à faire, c'est d'aller nous coucher, puisque Monsieur veut bien se charger de veiller. Voyez nos hommes : ils ronflent déjà comme des bienheureux.

—Il le faut bien ! soupira l'officier de douane. Tout de même, cette endiablée goélette devrait bien se montrer plus économe de notre temps.

—Bah ! fit le policier, le service ici ou à Québec, c'est toujours le service.

—C'est vrai, mais je crains que ce service ne soit guère agréable pendant la longue journée de demain. Que ferons nous pour tuer le temps ?

—Ce que nous ferons ?... En vérité, mon excellent collègue, vous vous faites du mauvais sang pour bien peu de chose... mais nous pêcherons, nous chasserons, nous nous promènerons, nous nous baignerons.....

—Tout doux ! monsieur le Capitaine, vous ne ferez rien de cela, s'il vous plaît ! interrompit Antoine en étendant son grand bras.

—Pourquoi pas, l'ami ?... Auriez-vous, par hasard, l'intention de m'en empêcher ?

—Oui, avec votre permission.

—Sacrédié ! voilà qui est cocasse et dépasse...

—Écoutez... poursuivit le beau paroleur, toujours calme, et quand

vous m'aurez entendu, j'ose croire que vous serez de mon avis.

— Voyons cela.

— Vous n'avez pas l'intention de compromettre le succès de l'expédition, n'est-ce pas ?

— Non, certes... mais puisque la goëlette n'arrivera que la nuit prochaine je ne vois pas...

— C'est que vous ne connaissez guère Hamelin. Un finaud, messieurs, un homme redoutable, qui a plus d'un tour dans son sac !

— Fort bien. Après ?

— Après?... croyez vous qu'un aussi habile contrebandier va venir, comme ça, se fourrer dans la gueule du loup, sans s'assurer que la place est libre, qu'il n'y a pas de danger à courir ?

— Comment l'entendez-vous ?

— J'entends qu'il ne manquera pas d'envoyer en éclaireur quelque émissaire, cette nuit ou dans le cours de la journée, lequel émissaire lui indiquera par un signal convenu, ou ira lui dire de vive voix, qu'il n'y a rien de suspect ici, qu'il peut aborder sans crainte.

— Il a raison, répliqua le douanier : il faudra consigner vos hommes, capitaine, et ne nous montrer nous-mêmes qu'avec la plus grande circonspection.

— Voilà qui dérange singulièrement mon programme, répondit en souriant l'officier de police ; mais nous ferons de nécessité vertu.

Puis il se mit à fredonner avec une gravité comique :

Ah ! c'est un métier difficile,
Garantir la propriété,
Défendre les champs et la ville
Du vol et de l'iniquité !.....

Ce grand diable de policier était décidément un joyeux compagnon, malgré son apparence formidable.

On s'alla coucher sur l'air de Naudaud que continua à chanter le capitaine, en faisant ses apprêts.

Resté seul, Antoine contourna les rochers par leur angle septentrional et les escalada au premier endroit où la chose fut possible. Arrivé au sommet le plus élevé, il examina attentivement le fleuve, qu'éclairait alors la mignole lueur des étoiles.

Pas une voile dans le chenal nord. Au sud, quelques gros navires filant vent arrière sur leurs seuls humiers de misaine.

— Allons ! se dit Antoine, rien à faire cette nuit : ce sera pour la prochaine. Tant mieux ! j'aurai le temps de mettre Tamahou sur ses gardes et de l'empêcher de commettre quelque bêtise : ce qui n'aurait certainement pas manqué si cet enragé capitaine avait mis à exécution son projet de flâner et de s'ébattre dans l'île toute la journée de demain... mais l'ai je maté un peu, avec mon histoire de

précautions à prendre et d'émissaire envoyé par Hamelin !... C'est que je suis de force à leur tenir tête, moi, à ces *pollicemen* d'eau douce !

Sur cette conclusion vaniteuse, Antoine se mit en marche pour les grottes, où il avait à conférer avec son complice.

Quand il n'en fut plus qu'à une faible distance, il mit deux doigts dans sa bouche et allait faire le signal convenu ; mais la vue d'un être humain adossé à la falaise et gesticulant dans le clair-obscur l'arrêta net.

Étonné d'abord au-delà du possible, il ne tarda pas à reprendre ses esprits, en reconnaissant, dans ce personnage diabolique, son ami Tamahou.

Le sauvage avait en main un cornet d'ecorse de bouleau et près de lui un petit baril, sur lequel il s'appuyait amoureusement.

Il paraissait aux trois-quarts ivre et se parlait tout seul à mi voix.

— Satané tombeau ! grommela Antoine, il ne manquait plus que cela !... Où diable a-t-il pêché ce baril ?

Sans plus réfléchir, il s'approcha rapidement et touchant l'épaule du sauvage :

— Tamahou ! appela-t-il.

— Aoh ! gronda l'ivrogne, qui fut sur ses jambes en un clin-d'œil et fit le geste de prendre son fusil.

Heureusement que celui-ci était resté dans les grottes, car la carrière du beau parleur eut pu être interrompue prématurément.

Tamahou n'en tira pas moins son poignard et allait en frapper l'imprudent visiteur, quand ce dernier, comprenant enfin le danger, s'écria :

— C'est moi, Antoine... Es-tu fou ?

— Antoine ?... Tiens, c'est vrai... Fallait parler plus tôt, mon homme !

— Que diable fais-tu là ?

— Ce que je fais ?... Hé ! hé ! je bois de l'eau-de-feu, donc.

— Qui t'a donné ce baril ?

— Je l'ai trouvé... Oh ! c'est une belle île que celle-ci, et j'y veux finir mes jours... Il y a de tout, même de l'eau-de-feu et des femmes.

— Je sais bien qu'il y a des femmes, c'est-à-dire une femme...

— Et une belle, encore !... Tu sais que j'en veux faire la mienne, hein ?... Nous nous marions demain !... c'est entendu... He ! hé ! je suis un joli garçon, moi, et, là-bas, j'ai tiré l'œil à bien des *squaws* !...

— Au fait, pourquoi pas ? répondit Antoine, riant d'un mauvais rire. Et elle consent ?

— Je voudrais bien voir qu'elle refusât un homme comme moi ! répartit Tamahou, épanouissant sa hideuse figure.

— Ce serait drôle, en effet, répliqua

le beau parleur, avec un grand sérieux. Mais tu ne me dis pas où se trouve ta cachette d'eau-de-feu ?

— Au nord de l'île, dans le fond du ravin... Ce sont les manitous du fleuve qui la déposent là.

— Les manitous ?... Oui... sous la forme du capitaine Hamelin et de ses hommes... murmura Antoine. Voilà une découverte qui va singulièrement nous-aider.

— Tu dis ? demanda le sauvage.

— Je dis, mon cher Tamahou, que ce ne sont pas les manitous qui ont laissé ce baril d'eau-de-feu, mais bien le capitaine Hamelin, tu sais ?... l'amoureux de ta prisonnière. Cet homme est un contrebandier qui cache sa marchandise ici. Il arrivera la nuit prochaine avec sa goëlette, et nous le pincerons.

— Ah ! les gueux ! je veux l'étrangler de mes mains.

— Non pas. Tu vas te cacher, au contraire, car j'ai avec moi la police de Québec...

— Aoh !

— Et tu n'aimes pas, je suppose, à ce qu'elle te voie ?

— Non, par les os de mon père ! mais dis-tu vrai ?... En ce cas, je me cache de suite... Où est-elle campée ?

— A l'est de l'île. Nous partirons demain dans la nuit. Jusque-là, ne bouge pas et arrange-toi pour que les grottes ne soient point découvertes.

— Sois sans crainte, répondit Tamahou, presque dégrisé. Ne vas pas me vendre, mon petit Antoine.

— Te vendre ? Allons donc ; puisque je suis venu, au contraire, pour te mettre sur tes gardes. D'ailleurs, je ne trahis jamais ceux qui me servent bien.

— A la bonne heure !... Et tu consens à notre mariage.

— Nous en reparlerons. En attendant, fais ta cour, et ne t'enivre pas trop, si tu veux réussir.

— Oh ! pour réussir, j'en suis sûr !... D'ailleurs, au besoin, je me passerai de son consentement, vois-tu ?

— Ce serait un peu forcer la note... Enfin, nous verrons. Maintenant, donne-moi une gorgée de ton eau-de-feu. Je retourne au campement.

Tamahou versa à son complice un plein cornet de boisson, que celui-ci avala d'un trait.

Puis ils se séparèrent, l'un pour rentrer dans les grottes et s'y barricader, l'autre pour continuer sa garde autour de l'île.

(A suivre.)

BIOGRAPHIE.

[Pour l'Album des Familles.]

LES GRANDS NOMS

DE NOTRE

HISTOIRE.

Un commence aujourd'hui la biographie des personnages principaux qui ont figuré dans l'histoire du Canada, depuis ses premiers temps jusqu'à nos jours. C'est un travail qui aura, je crois, son utilité, puisque, dans un cadre assez restreint, il renfermera les traits les plus saillants de notre existence nationale. La première biographie que j'offre au lecteur est celle de CHRISTOPHE COLOMB. Car bien que ce célèbre navigateur soit mort vingt-huit ans avant l'époque où commencent nos annales, son nom y possède de droit une place marquante, et le découvreur du Nouveau-Monde ne peut être étranger à aucune des histoires spéciales du continent américain.

Pour ce qui est de la part que j'ai dans ce travail, elle est uniquement celle du compilateur. Je prends les faits partout où je les trouve, dans les encyclopédies, dans les histoires particulières, etc., et je les condense, voilà tout. C'est une tâche qui ne demande que de la patience; cependant, je crois qu'elle sera féconde en bons résultats, c'est pourquoi je l'ai entreprise et la poursuis avec autant de plaisir que si elle devait me rapporter beaucoup de gloire.

NAPOLÉON LEGENDRE.

CHRISTOPHE COLOMB.

Christophe Colomb (Cristoforo Colombo) est né vers l'an 1436, dans la république de Gènes, suivant quelques auteurs, dans l'île de Corse, suivant d'autres. Il était fils de Dominico Colombo, tisserand, et de Susanna Fontanarossa.

Dès son jeune âge, il manifesta un goût très prononcé pour la navigation et ses études furent dirigées vers ce but. Après avoir passé quelque temps à l'université de Pavie où il étudia les éléments de la géographie, de la géométrie, de l'astronomie et de la

navigation. — car, à cette époque, ces sciences n'étaient encore qu'à leur berceau. — il revint à Gènes et se mit à travailler avec son père. Cependant, ce genre d'existence n'allait pas à ses goûts, et, à 14 ans, il obtint la permission de s'embarquer avec un de ses oncles, amiral dans la marine de Gènes; il navigua ainsi pendant un assez grand nombre d'années, à travers la Méditerranée et sur l'Atlantique, jusqu'aux côtes de l'Irlande. Dans un de ses voyages, il s'avança même jusqu'au cercle polaire, c'est-à-dire près du 67^e degré de latitude nord.

En 1470, une tempête le jeta sur les côtes du Portugal; certains auteurs prétendent qu'il y aborda de son gré. Quoi qu'il en soit, il s'y fit naturaliser et se mit à dresser des cartes terrestres et marines pour gagner sa vie. C'est là qu'il épousa Dona Felippa, fille de Bartolomeo Magnis de Perestrello, navigateur distingué, mort quelque temps auparavant. Il alla passer quelques mois à l'île de Porto-Santo où sa femme avait acquis des terres par héritage; puis il reprit ses expéditions sur mer tout en continuant à étudier les cartes et les mémoires que son beau-père avait laissés, et il entra en relations avec d'autres navigateurs distingués.

On essayait, à cette époque, d'établir un commerce avec les Indes; mais comme les navires éprouvaient de grandes difficultés à doubler le cap Horn, à cause des tempêtes qui règnent dans ces parages, Colomb voulut tenter d'arriver dans l'Inde en faisant route vers l'Ouest. Cette idée lui était venue après de longues et profondes études des cartes et des voyages tant des anciens navigateurs que de ses contemporains; l'existence de certains vents soufflant dans une direction constante, lui avait fait deviner un continent vers l'Ouest; il croyait que ce continent devait être le côté Est de l'Asie et, par conséquent, se relier à l'Inde. Prenant la terre comme un globe dont la circonférence est divisée en 24 heures de 15 degrés chacune, il conclut que puisque 16 heures de cette circonférence (ou 240 degrés) étaient connues, l'espace que comprenaient les 8 autres heures (ou 120 degrés) pouvait bien renfermer le côté Est de l'Asie. On avait d'ailleurs trouvé des pins énormes, des roseaux des tropiques et des morceaux de bois curieusement sculptés que la mer avait apportés sur le rivage des Açores; deux cadavres, d'un type inconnu aux européens, étaient également venus s'échouer sur la côte de l'île de Flore. Tous ces faits contribuaient à le confirmer dans son opinion.

En 1474, il se mit en relation avec Paolo Toscanelli, savant cosmographe de Florence, qui lui dit, dans une de ses lettres: "J'approuve votre intention de faire voile vers l'Ouest; l'expédition que vous voulez entreprendre n'est pas facile, mais il est certain qu'en suivant les indications que j'ai données, on doit, de la côte occidentale de l'Europe, aller aborder aux rivages de l'Inde."

Après avoir fait quelques voyages d'exploration qui ne servirent qu'à augmenter son désir d'aller plus loin encore, il sentit qu'il ne pouvait réussir sans obtenir des ressources considérables que celles qu'il avait à sa disposition.

Il s'adressa d'abord au gouvernement de Gènes, son pays natal; mais on le repoussa en le qualifiant de visionnaire.

Il fit également plusieurs tentatives infructueuses auprès d'Alphonse, roi de Portugal. Mais, à la mort de ce prince, lorsque Jean II monta sur le trône, en 1481, il consentit à nommer une commission de savants pour examiner le mémoire contenant le projet de Colomb. Cette commission décida qu'un semblable projet n'avait pas le sens commun; elle donnait pour raison "qu'en allant vers l'Ouest, on descend toujours et qu'il serait, par conséquent, impossible de revenir en Europe." Dans l'intervalle, cependant, le roi envoya secrètement un navire vers l'Ouest afin de s'assurer si, véritablement, il y avait des terres dans cette direction. Après avoir navigué pendant plusieurs jours, le pilote effrayé revint et déclara qu'il n'avait rien vu.

Colomb, indigné du jugement de la commission, et, surtout, de la supercherie dont le roi avait fait preuve, quitta secrètement le Portugal avec son fils Diégo, — sa femme était morte quelque temps auparavant, — et se rendit en Espagne, pendant qu'il envoyait son frère Bartolomeo en Angleterre pour solliciter des secours. Bartolomeo semble n'avoir pas réussi dans son expédition, puisque les mémoires n'en font plus mention après cette date.

Arrivé en Espagne, Colomb parvint, non sans dépenser beaucoup de temps et de travail, à se faire présenter au roi Ferdinand. Ce monarque accueillit le projet de Colomb sans trop de défaveur et le soumit à une commission de savants qui fit rapport "que le projet en question était vain et impossible et qu'il n'était pas convenable pour de grands princes de se rendre à des raisons aussi futiles que celles qui étaient offertes."

Pendant sept années, Colomb tra

vailla à promouvoir son idée sans se laisser aller au découragement, car il avait l'appui moral de Ferdinand et d'Isabelle. Il prit part à la guerre que l'Espagne soutenait contre les Maures de Grenade et sut faire vaillamment son devoir de soldat, sans cependant laisser dormir un instant la pensée de son projet. Il en avait l'esprit tellement rempli et avait une telle confiance dans le succès final que, au siège de Baza, en 1489, deux pèlerins ayant rapporté que le sultan d'Égypte avait ordonné de faire détruire le tombeau du Sauveur, il fit solennellement le vœu de consacrer le produit de ses découvertes à délivrer le Saint-Sépulcre.

En 1488, il avait reçu de nouvelles offres de Jean II de Portugal et de Henri VII d'Angleterre ; mais il paraît n'en avoir pas tenu compte, puis, en 1491, il se mit en route pour aller exposer son projet à Charles VIII, roi de France.

Pendant son voyage, il alla frapper à la porte du monastère de La Rábida, près de Palos, en Andalousie, pour demander un peu de pain et d'eau pour lui-même et pour son fils. Le prieur du monastère, Juan Perez de Marchena, prit un grand intérêt à la conversation de Colomb et le retint quelque temps à titre d'hôte. C'est grâce à ce religieux et à un de ses amis, Alonzo Pinzon, que Colomb obtint de la reine Isabelle une nouvelle audience. Il était tellement pauvre que la reine dut lui envoyer 20,000 maravedis (environ \$70), afin qu'il put se mettre en état de paraître convenablement devant la cour. Admis en présence des deux souverains, Colomb expose de nouveau son projet et formule ses conditions, qui sont rejetées comme exorbitantes. Il part désolé pour regagner la France ; mais il avait à peine fait deux lieues qu'un courrier le rejoint et lui signifie l'ordre de revenir. Dans l'intervalle, le prieur Juan Perez, son nouvel ami, avait réussi à obtenir une réponse favorable de la reine Isabelle, qui s'engageait à avancer les fonds nécessaires, 17,000 florins (environ \$8,000), sur sa couronne de Castille, et qui avait même offert de mettre en gage ses bijoux. Colomb, de retour au palais, n'eût qu'à signer le contrat préparé suivant les conditions qu'il avait posées. Ce contrat, signé également par le roi et la reine, conférait à Colomb certains privilèges honorifiques et lui assurait, de même qu'à ses héritiers, une part dans les bénéfices de l'expédition.

Le 12 mai 1492, Colomb prit congé pour aller préparer sa flottille. Il arma trois vaisseaux : La *Santa Maria*, navire ponté de 90 pieds de quille, por-

tant quatre mâts et de fortes pièces de canon ; la *Pinta* et la *Nina*, deux caravelles non pontées et de moindres dimensions. Mais il éprouva beaucoup de difficulté à se recruter des équipages : on avait alors l'idée qu'un semblable voyage devait aboutir à une mort certaine. Enfin, il parvint à réunir 90 matelots ; il y avait en outre l'état major de chaque navire, un chirurgien, un notaire royal, etc., et quelques aventuriers, en tout 130 personnes. Les soutes contenaient des vivres pour douze mois. Avant le départ, Colomb et presque tous ses officiers et matelots se confessèrent et communierent avec la plus grande dévotion.

Enfin, le vendredi matin, 3 août 1492 la flottille mit à la voile et sortit du petit port de Palos. Quelques jours après, Colomb relâcha aux îles Canaries pour réparer une avarie arrivée au gouvernail de l'une des caravelles, et le 6 septembre, il remit à la voile, plein de courage et d'espoir. Cependant, lorsque la nuit vint et qu'on eut perdu de vue la dernière terre, un grand nombre de matelots et de passagers commencèrent à éprouver de la frayeur, et plusieurs d'entre eux se mirent à verser des larmes, croyant qu'ils ne reverraient jamais leur pays. Colomb parvint, non sans peines, à calmer leurs craintes.

Le 11 septembre, on rencontra un mâât flottant qui paraissait avoir appartenu à un navire de 120 tonneaux. Cet incident remit un peu de courage dans l'esprit timoré des matelots, car il semblait indiquer que d'autres navires s'étaient déjà avancés aussi loin dans l'océan. Mais, dans l'après-midi du 13, Colomb ayant remarqué que l'aiguille de sa boussole ne marquait plus le nord, (1) de nouvelles terreurs s'emparèrent de l'équipage et Colomb eut encore beaucoup de difficultés à les calmer. Le 16, les navires entrèrent dans cette nappe d'herbes flottantes— que l'on appelle aujourd'hui Mer de Sargasse,— et ne purent avancer que très lentement. Depuis le départ, le vent avait toujours soufflé de l'Est, lorsque, le 19, il se fit un calme plat. Les compagnons de Colomb se figuraient déjà qu'avec ce vent d'Est il leur serait impossible de revenir en Espagne ; on peut juger de leur frayeur lorsqu'ils virent ce calme plat si terrible dans la région où ils se trouvaient ; ils se crurent destinés à mourir de faim et de soif en plein océan. Heureusement que, le lendemain, le vent se mit à souffler du sud-ouest.

Le 23, la flottille essuie une tem-

(1) Il se trouvait alors à environ 300 milles de l'île de Fer.

pête et les compagnons de Colomb le conjurent de ne pas tenter davantage la Providence, mais le hardi marin ne se laisse pas abattre ; il a toujours la même confiance et tient la proue de ses vaisseaux fièrement tournée vers l'Occident, autant du moins que le vent contraire le lui permet. Enfin, le 25, la tempête s'apaise et le vent redevient favorable. Colomb est dans sa chambre, absorbé par l'étude de ses cartes, lorsque Martin Pinzon, son pilote, pousse un cri qui se répète dans toutes les bouches : Terre ! Terre !! En effet, à 25 lieues dans l'ouest, on distingue une longue ligne noire sur la nature de laquelle il paraît impossible de se méprendre. On entonne le *Gloria in excelsis* à bord des trois navires qui se dirigent immédiatement vers ce point de l'horizon. Le lendemain, on s'aperçoit, hélas ! avec une douleur facile à concevoir, que ce qu'on avait pris pour la terre n'était qu'un nuage. Colomb ne peut presque plus contenir le désespoir de ses compagnons ; on va jusqu'à menacer de le tuer s'il ne consent pas à retourner en arrière ; mais il reste inflexible et, pendant plusieurs jours, on continue de s'avancer vers l'ouest. Le 7 octobre, la *Nina* donne le signal indiquant qu'on aperçoit la terre ; mais c'est encore une illusion. Le 8, le 9 et le 10, Colomb incline sa course un peu plus au sud, suivant la direction du vol des oiseaux de mer. Pendant tout ce temps, les matelots continuaient leurs plaintes et leurs menaces.

Le 11, on ramassa un morceau de bois grossièrement sculpté et une branche verte chargée de baies rouges. A la nuit, les navires reprirent la direction de l'ouest. Après la prière du soir, l'amiral fit doubler les vigies et, vers dix heures, comme il se promenait rêveur sur le pont, il aperçut une lumière. Il appela un de ses lieutenants qui la vit également ; mais un autre déclara ne pas l'apercevoir. Cette nuit, personne ne dormit à bord des trois vaisseaux. A deux heures, le matin du 12 octobre 1492, la *Pinta* tira un coup de canon ; c'était le signal qu'on était convenu de donner dès qu'on verrait une terre. Ce fut Rodrigo Triana, matelot de la *Pinta*, qui, le premier, aperçut le Nouveau-Monde. Lorsque le jour parut, on vit à environ deux lieues de distance, une île boisée sur les rivages de laquelle couraient çà et là un grand nombre de sauvages. Il y avait deux mois et neuf jours que la flottille était sortie du port de Palos.

Au lever du soleil, on met les canots à la mer ; Colomb, portant l'étendard royal, et deux de ses compagnons, les deux frères Pinzon, portant

chacun un drapeau orné d'une croix verte, se font conduire au rivage. Colomb descend le premier, et tous s'agenouillent sur le sol en pleurant de joie et en remerciant Dieu. Puis Colomb se lève, tire son épée, déploie son étendard et prend solennellement possession de cette terre au nom de la couronne de Castille (1), pendant que les naturels le regardent faire avec le plus grand étonnement; ils croient que Colomb et ses compagnons sont des dieux descendus du ciel.

Cependant, après quelque temps, on échange des présents, et Colomb, ayant pris avec lui sept Sauvages, remet à la voile pour se diriger vers le sud où, d'après les signes des Sauvages, il a compris qu'on trouverait de l'or; cet espoir fut déçu, mais l'amiral releva néanmoins les îles *Conception*, *Exuma*, *Isla-Luisa* et *Cuba*. Il découvrit également l'île d'Hayti à laquelle il donna le nom d'*Hispaniola* (Petite Espagne). Dans cette île, au fond d'une baie nommée par la suite *Caracola*, il construisit, avec les débris de la *Santa Maria*, un fort dans lequel il laissa 39 hommes, puis, le 4 janvier 1493, il se remit en route pour l'Espagne sur la *Nina*. Martin Pinzon était parti quelques jours auparavant avec la *Pinta* pour aller à la découverte de mines d'or.

Après avoir éprouvé plusieurs tempêtes, Colomb vint jeter l'ancre dans le port de Palos le 15 mars de la même année. Le roi et la reine d'Espagne, alors à Barcelone, le reçurent avec beaucoup de bonté. Après avoir entendu le récit de son voyage, ils lui donnèrent une flotte de 17 navires pour poursuivre ses découvertes.

Colomb fait voile de Cadix le 25 septembre 1493. De ce jour, le sort semble se prononcer contre lui. Plusieurs de ceux qui s'étaient embarqués sur ses navires étaient des aventuriers qui allaient à la recherche de mines d'or; des révoltes éclatèrent, et ceux qui étaient venus chercher des fortunes, n'ayant pas réussi, en imputèrent la faute à Colomb.

Colomb, cependant, ayant découvert les îles de Jamaïque et de Porto Rico, établit à Hispaniola une colonie qu'il laissa sous le commandement de son frère Bartolomeo, puis se remit en route pour l'Espagne, où il arriva le 11 juin 1496. Il réussit à réfuter les accusations qu'on avait accumulées contre lui et à rentrer dans les bonnes grâces du roi. C'est dans cette circonstance que plusieurs courtisans ayant cherché à amoindrir l'importance de ses découvertes, il

leur demanda de faire tenir un œuf debout sur la table. Lorsqu'ils eurent épuisé tous leurs efforts sans réussir, il prit l'œuf, en enfonça le bout et le fit tenir droit.—Tout le monde peut en faire autant, s'écrièrent les courtisans.—Je le sais, répondit Colomb, mais encore fallait-il trouver le moyen.

Le 30 mai 1498, Colomb part pour son troisième voyage. Il découvre l'embouchure de l'Orénoque, la côte de Para, les îles de Trinidad et Margarita, puis revient à Hispaniola pour refaire sa santé sérieusement affectée. Il y trouve la colonie en pleine désorganisation et ses efforts pour ramener l'ordre lui suscitent encore des persécutions. Un commissaire, Francisco de Bobadilla est envoyé d'Espagne sous prétexte de faire une enquête; en arrivant, il fait jeter Colomb et son frère dans les fers et les renvoie en Espagne. En route les officiers du vaisseau offrent à Colomb de faire tomber ses chaînes:—L'autorité me les a imposées, répond-il avec amertume, je veux que l'autorité me les enlève, et je les conserverai ensuite comme des reliques attestant la reconnaissance que l'on a eu pour mes nombreux services.

Lorsque Colomb arrive en Espagne, le peuple est indigné de la manière dont cet homme déjà célèbre a été traité, et le roi est obligé de déclarer qu'il n'est pour rien dans ces mauvais traitements, qu'il ne les a pas autorisés. D'un autre côté, Colomb est en butte à la jalousie des nobles et au secret mécontentement du roi qui trouve que ses découvertes ne rapportent pas d'assez forts profits. Il attend pendant neuf mois une réparation qu'on ajourne constamment et voit Nicolas Orlando nommé à sa place gouverneur d'Hispaniola, pendant que Bobadilla est rappelé et périt en route.

Plus tard, Colomb obtint le commandement de quatre caravelles, montées par 150 hommes, pour chercher un passage aux Indes, à travers le golfe du Mexique que l'on croyait alors être une mer. Il partit de Cadix le 9 mai 1502 et arriva à sa colonie d'Hispaniola avec un de ses navires désemparé. Lorsqu'il veut descendre à terre pour réparer ses avaries, on le repousse, et il se remet en route pour cotoyer le golfe du Mexique. Il perd deux de ses vaisseaux et se trouve retenu à 30 lieues d'Hispaniola, dans une île où ses deux autres navires sont échoués. Ses demandes de secours restent sans réponse et ce n'est qu'au bout d'une année, après avoir enduré les tortures de la faim, qu'il peut revenir en Espagne, le 7 novembre 1504, sur un navire frété par un

de ses amis. Retenu pendant six mois à Séville par une cruelle maladie, il apprit, lorsque sa santé fut rétablie, que la reine était morte et que le roi avait finalement rejeté sa réclamation.

Vieillard épuisé par les fatigues, n'ayant plus, comme il le disait lui-même, qu'une mauvaise auberge pour abri, et, souvent, manquant d'argent pour payer son repas, le découvreur du Nouveau-Monde mourut à Valladolid le 20 mai 1506.

Sa dépouille mortelle, après avoir été transportée en différents endroits, repose aujourd'hui dans la cathédrale de la Havane où elle fut transférée avec une grande pompe en l'année 1796.

Colomb avait un caractère altier, audacieux et d'une énergie indomptable. Il a fait preuve, pendant toute sa vie et dans tous ses actes, de sentiments religieux d'un ordre très-élevé, et d'une grandeur d'âme peu commune. Plus heureux que lui, ses fils ont réussi à obtenir justice en s'adressant aux tribunaux de leur pays.

NAPOLÉON LEGENDRE.

BOUQUET DE PENSEES.

Contentez-vous de la part que Dieu vous a faite, et vous serez riche.

Un riche sans libéralité est comme un arbre sans fruit.

Un pauvre sans patience est comme une lampe sans huile.

Le malhonnête homme est mort, lors même qu'il est encore vivant.

Un seul jour d'un homme instruit vaut mieux que toute la vie d'un ignorant.

Celui qui a pour monture l'espérance a pour compagnon la misère.

Prenez vos précautions contre celui que vous ne connaissez pas.

Celui qui ne distingue pas le bien du mal peut être mis au rang des bêtes.

Les gens heureux ne se corrigent guère. Ils croient toujours avoir raison, quand la fortune soutient leur mauvaise conduite.

Sonder les profondeurs de Dieu est une entreprise qui met les sages de niveau avec les fous.—*Scrutator majestatis, obruitur a gloria.*

Le culte sans morale fait des hypocrites ou des superstitieux. La morale sans culte fait des philosophes et des sages mondains. Pour être chrétien, il faut joindre les deux ensemble.

L'incivilité n'est pas un vice de l'âme, elle est l'effet de plusieurs vices: de la sottise, de la vanité, de l'ignorance de ses devoirs, de la paresse, de la distraction, du mépris des autres, de la jalousie.

(1) Colomb a donné à cette île le nom de *San Salvador*; elle fait partie du groupe des *Bahamas*, ou *Lucayes*.

ARCHEOLOGIE.

LES RUINES

DE

BETHPHAGÉ,

(PRÈS JÉRUSALEM.)

Le catholicisme continue de plus en plus ses conquêtes en Palestine. Les *Annales de Notre-Dame de Sion* (1) nous apportent l'heureuse nouvelle de l'achat des saintes ruines de Bethphagé par les RR. PP. Franciscains.

Chacun sait qu'après la résurrection de Lazare, le Sauveur se rendit de Béthanie à Jérusalem. Aux approches de la cité sainte, Jésus-Christ recommanda à quelques-uns de ses apôtres de s'arrêter à Bethphagé, village situé sur le penchant oriental de la montagne des Oliviers, et de s'emparer, pour son service, de l'âne qu'ils trouveraient lié à la porte d'entrée de l'habitation principale. C'est sur une si modeste monture qu'il voulut faire son entrée triomphale à Jérusalem, précédé d'une foule enthousiaste et d'une légion de jeunes Hébreux. Quelques siècles plus tard, une église s'élevait à Bethphagé, sur l'emplacement même d'où était parti ce cortège mémorable.

Cette église, comme tant d'autres en Judée, fut détruite de fond en comble ; la charrue avait passé et repassé bien souvent sur les assises enfouies et totalement ignorées d'un sanctuaire si précieux, lorsque, il y a environ deux ans, à l'occasion d'une querelle qui s'éleva entre les familles de Siloë et de Djebel-Dour, pour la délimitation d'un champ, on a découvert un bloc magnifique, représentant en bas-reliefs les différentes scènes dont nous venons de parler.

M. le Capitaine Guillemot, occupé alors à quelques travaux d'architecture au Carmel de la montagne des Oliviers, fut averti de ce qui venait de se passer. Il se rendit à Bethphagé, et reproduisit les formes du bloc et les différents reliefs du monument à peine découvert. La copie de ces dessins a été publiée par un grand nombre de Revues archéologiques ;

(1) Cette importante nouvelle de Jérusalem nous est transmise par la voie du Bulletin hebdomadaire illustré de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, les *Missions Catholiques*, publié à Lyon.

et à Jérusalem, Grecs, Russes, Arméniens se mirent en campagne, afin de s'assurer l'acquisition de ce lieu à jamais illustre.

Cependant Notre Seigneur réservait cette consolation aux catholiques. Les RR. PP. Franciscains ont mené cette négociation avec tant de prudence et de vigueur, que, moyennant la somme de 25,000 francs, ils sont aujourd'hui possesseurs des vénérables Ruines.

AUTRES RUINES.

DECOUVERTES.

La direction de l'école des beaux-arts vient de recevoir une communication intéressante relative à des découvertes d'antiquités faites récemment à Babel par un savant français, M. Ressay.

Entre autres antiquités remarquables enfouies depuis des siècles dans la terre, et aujourd'hui mises en partie à découvert, M. Ressay signale les ruines du palais de *Serhedon* et *Sinharib*.

Une des plus intéressantes est celle du temple *El hara*, où le savant français a pu étudier à loisir les nombreux hiéroglyphes dans un état de conservation peu ordinaire.

Sur une colline vierge et qu'aucun savant n'avait encore fouillée avant lui, il a découvert les restes d'un palais ayant appartenu au fameux Nabuchodonozor. Non loin de là, il a reconnu les vestiges d'une tour dite tour Nemrod. D'après la tradition ces débris auraient appartenu à l'ancienne tour de Babel dont parle la Bible, et qui après avoir résisté successivement aux orages de la nature et à l'œuvre de la destruction des hommes, aurait été renversé par un tremblement de terre.

POESIE.

Je rêvais cette nuit que, de mal consommé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avait inhumé ;
Et, ne pouvant souffrir ce fâcheux voisinage,
En mort de quillité je lui tins ce langage :
—Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici,
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
—Coquin, ce me dit-il d'une arrogance ex-
[trême,
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-
[même ;
Ici, tous sont égaux, je ne te dois plus rien,
Je suis sur mon fumier comme toi sur le tien.

PATRICE.

On dit que la petite pièce de poésie qu'on vient de voir fut composée par Patrice, seulement quelques heures avant sa mort.

BIBLIOGRAPHIE.

Le Propagateur de la dévotion à Ste. Philomène, au Canada. — Revue périodique publiée sous la direction de l'abbé C. H. PAQUET, curé de Ste. Pétronile (Isle d'Orléans), près de Québec (1).

La publication d'une telle Revue vient incontestablement d'une pensée aussi ingénieuse que pieuse, et les lecteurs aimeront à suivre avec le savant Directeur de ces *Annales* les récits touchants et simples qui viendront enrichir cette utile et intéressante Revue.

Le but, on le conçoit de suite, est de répandre davantage en ce pays une dévotion qui semble y avoir été très populaire autrefois, et qu'un grand nombre de fidèles seraient heureux de voir reprendre son ancien éclat pour la plus grande gloire de Dieu et de ses Saints.

Voici comment s'exprime le Directeur de cette Revue dans sa première opuscule, daté du mois d'Octobre dernier.

« Nous n'avons pas la prétention de poëser devant le public comme écrivain ou journaliste ; nous n'avons les ressources ni de l'un ni de l'autre. Le seul but que nous nous proposons, c'est de faire mieux connaître et aimer d'avantage la chère Sainte du Curé d'Arç, et il nous suffira, pour l'atteindre, de voltiger comme l'abeille, de fleur en fleur, dans les nombreux jardins si habilement cultivés en l'honneur de Sainte Philomène en France et en Italie depuis 1824, d'y butiner les sucs les plus exquis et de les présenter ensuite à nos lecteurs.

« Nous intitulerons notre publication *Le Propagateur de la dévotion à Ste. Philomène au Canada* : c'est presque annoncer une nouvelle Revue. Telle n'est pas cependant notre intention, actuellement du moins. Sans rien déterminer d'avance, nous nous proposons d'offrir de temps en temps, aux dévots de Ste. Philomène, une brochure de 36 pages, et si au bout d'une ou deux années, elles paraissent avoir été bien accueillies, on pourra mieux juger alors de l'opportunité, pour le succès de notre œuvre, d'un travail plus considérable et périodique. En attendant, chacun de nos petits livrets portera invariablement le même titre principal ; nous les distinguerons par des titres secondaires précédés d'un numéro d'ordre.

« Une prière à Ste. Philomène, enrichie de 40 jours d'indulgence par

(1) On peut se procurer chacune des livraisons du *Propagateur*, à Ottawa, chez les Dames de la Congrégation. Prix 5 centins.

Mgr. l'Archevêque, ferme pour ainsi dire ce bouquet spirituel de cet opuscule; c'est une garantie de plus, pour nous, d'une diffusion aussi rapide que féconde en bons résultats. Puisse-telle attirer les bénédictions du ciel sur tous ceux qui le suivront, c'est la plus belle récompense que nous ambitionnons pour notre travail.

LE CURÉ DE STE. PÉTRONILLE.
Isle d'Orléans, Octobre 1880.

Souhaits de bonne année, par Saint François de Sales. Un volume in-32, 5 cents chacun, 40 cents la douzaine et \$3 le cent. — Montréal, J. B. Rolland & Fils, libraires-éditeurs, 12 et 14, rue St. Vincent.

Que de pieuses pensées, que de bons conseils, que d'heureux souhaits sont contenus dans ce charmant petit livre, qui forme dix chapitres ayant chacun pour titre un souhait particulier; souhait de chrétien, d'amî et de vrai serviteur de Dieu.

Cet opuscule vient bien en son temps et il serait à désirer qu'il accompagne chaque présent fait à l'occasion du renouvellement de l'année, car chacun y puisera des leçons utiles (en même temps qu'on y trouvera une histoire attrayante par son bon goût et son style élevé.

Bethléem, ou le mystère de la Sainte Enfant, par le Rev. P. F. W. Faber, 2 volumes in-12 br., \$1.50. Paris, Bray & Reiaux, éditeurs. — Montréal, J. B. Rolland & Fils, libraires dépositaires, 12 et 14, rue St. Vincent.

Bethléem! Que de précieux souvenirs ce nom rappelle au cœur du chrétien! qu'il est plein d'enseignements! qu'il se prête bien à des écrits religieux! Le Père Faber l'a bien compris et la manière dont est écrit son ouvrage prouve combien profondément sont gravés dans son cœur les récits d'un pèlerinage aux lieux saints fait par un de ses amis. Il traite les mystères des trente-trois années de Notre-Seigneur en les considérant comme cinq constellations qu'il appelle "l'enfance," la "vie cachée," le "ministère public," la "passion," la "vie ressuscitée ou les quarante jours."

Ces cinq parties forment un tout admirable qu'on ne saurait trop lire et relire en les étudiant. En parcourant les pages de cet ouvrage, on se sent comme présent aux scènes quelquefois joyeuses, plus souvent douloureuses, qui y sont dépeintes de main de maître et qui laissent dans l'esprit cette profonde admiration que nous devons avoir pour tout ce qui se rattache à la vie de notre Sauveur.

Que cet ouvrage fasse donc son chemin sous les yeux de Jésus dont il contient les douleurs, et qu'il fasse briller les flammes de Noël dans les cœurs simples et purs.

COLLABORATION.

[Pour l'Album des Familles.]

PRINCIPAUX GROUPES

DES

Canadiens - Français

AUX

ÉTATS-UNIS.

(Suite.)

AURORA

(ILLINOIS)

ENDROIT où est Assise l'agréable petite ville d'Aurora fut habitée d'abord par des Canadiens seuls, qui arrivèrent en cette localité pour s'y fixer d'une manière permanente vers l'année 1840. Les Irlandais et les Allemands vinrent bientôt se joindre à eux.

C'est en 1850 que fut érigée la première église catholique. Ce fut à la demande des Canadiens et à leur considération que Mgr. Vandevél, premier évêque de Chicago, favorisa cet établissement. Tous les catholiques, Canadiens, Irlandais et Allemands, se réunissaient au même lieu pour le culte divin, et sous la direction d'un seul pasteur. La population augmentant très rapidement, les Allemands se retirèrent et formèrent une congrégation particulière, avec leur pasteur en tête.

En 1869, les Canadiens s'étant séparés des Irlandais, ils formèrent une congrégation à part, et firent élever une jolie chapelle. Leur premier missionnaire fut le Rév. Messire G. Kertson, canadien, alors curé à Montena. et qui les visitait deux fois par mois. Le premier pasteur résident fut le Rév. Messire A. Martel, qui arriva à Aurora en 1874. Sous sa direction et sa sage administration, la religion prit de l'essor, et il fallut bientôt agrandir la chapelle, devenue trop étroite pour y recevoir les fidèles qui augmentaient en nombre d'année en année. Il fut remplacé le 15 mars 1879 par le R. P. F. Chouinard, de la congrégation de St. Viateur, et ci-devant directeur du collège Bourget, à Rigaud, province de Québec.

Aujourd'hui, Aurora est une ville d'environ 15.000 âmes, laquelle s'élève en amphithéâtre sur les berges d'une jolie rivière (1) qui la divise en deux parties. Les accidents du terrain, chose assez rare dans les Illinois, en font un site vraiment canadien. Les rues sont larges et droites, et toutes bordées d'arbres. Les édifices sont beaux, ainsi que les résidences, avec leurs parterres et bouquets de bois qui en font un séjour ravissant et plein de charmes.

Les Canadiens sont au nombre d'environ 700. Ils sont très considérés comme étant des ouvriers fort habiles, jouissant d'une certaine aisance, et généralement estimés. Un grand nombre sont employés dans les compagnies de chemins de fer.

Sur les cent cinquante familles canadiennes-françaises établies à Aurora, on compte qu'il y a entre 60 à 70 familles qui sont propriétaires de biens-fonds dans l'endroit.

Deux écoles catholiques sont ouvertes, l'une pour les garçons, tenue par un religieux de St. Viateur, l'autre pour les filles, tenue par une institutrice laïque. Ces écoles sont soutenues par une contribution mensuelle.

Deux sociétés de secours mutuels sont établies dans l'endroit. La première, portant le nom de Société St. Jean-Baptiste, est établie depuis 1873, et la seconde, sous le nom de Société St. Joseph, établie en 1877.

Les officiers de la Société St. Jean-Baptiste sont :

Président.—Bénoni Moisan.
Vice-Présid.— { Napoléon Simard.
Edouard Bessette.
Secrét.-Arch.—Élie Bessette.
Secrét.-Corr.—Louis Raymond.
Trésorier.—Bénoni Moisan.
Assist.-Trés.—J. B. Chamberland.
Com.-Ordonnateur.—Octave Landry.
Visit. en-Chef.—Léandre Bathasar.

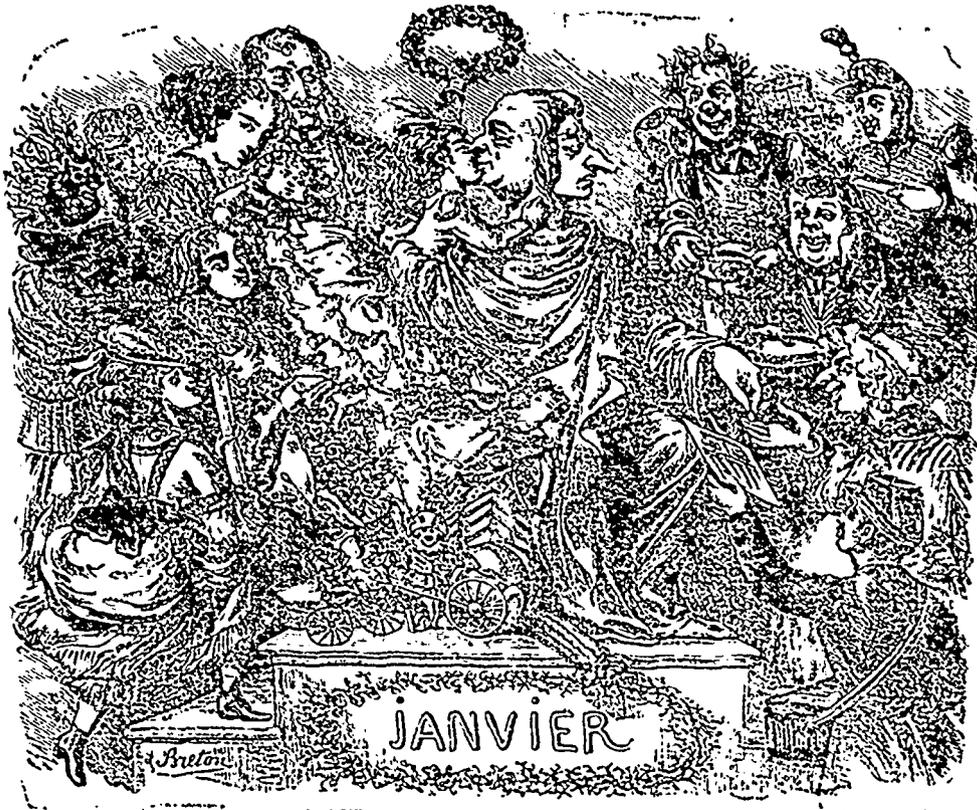
Les officiers de la Société St. Joseph sont :

Président.—Sam. Decelles.
Vice Président.—Chas. Raymond.
Secrétaire.—Félix Cyr.
Assist.-Secrét.—H. Drézy.
Trésorier.—J. Decelles.
Assist.-Trés.—L. Sylvestre.
Com.-Ordonnateur.—Sam. Lavoie.
Assist.-Com.-Ordon.—Sam. Decelles.

(A suivre.)

(1) Fox River.

VARIÉTÉS.



LES VISITES DU JOUR DE L'AN

CHEZ LE

GRAND PÈRE.

LE BON CÔTÉ.

La famille arrive, les enfants se précipitent ; c'est un flot de baisers, de bouquets, de souhaits et de caresses. — La figure du grand Papa est souriante de bonheur ! Certes, nous sommes bien loin de vouloir qu'on abolisse l'usage antique des étrennes !

L'USAGE des Etrennes, — ajoutons-nous, — naquit entre les mains des bergers et des magies, autour du berceau de l'Enfant-Dieu ; et tout le moyen-âge, et encore beaucoup de peuples chrétiens ont choisi pour distribuer les étrennes, non point l'aurore du premier janvier, mais bien le moment où se lève sur le monde la solennelle et joyeuse fête de Noël. Noël ferma les temps anciens et ouvrit le monde nouveau. Noël marque, en outre, dans la nature, la symbolique époque du solstice d'hiver, c'est à dire le moment où le soleil, qui depuis six mois baissait de plus en plus vers la nuit, reprend tout à coup sa marche ascendante.

“ C'est le jour que Dieu a choisi, — a dit M. Henri de Lasserre, — pour faire ses grandes étrennes. A l'humanité déchue et misérable, il donne son Fils qui s'incarne ; à la terre glacée par le froid, il donne son soleil qui renaît.

“ Donnons donc en cette grande fête qui clôt l'année et qui la recommence ; donnons largement, comme Notre Père nous a donné. Donnons aux enfants qui nous rappellent sa pauvreté !..... Et, les uns aux autres, offrons-nous, — comme témoignage de l'esprit de cordialité et d'union que le Sauveur du monde est venu apporter à la race humaine, — quelques-uns de ces gages dont l'amitié vraie fait tout le prix.

LE MAUVAIS CÔTÉ.

Voici, d'un autre côté, le défile des solliciteurs adultes, hommes et femmes pauvres, qui tendent la main pour recevoir ou plutôt exiger l'impôt des étrennes, et dont pas un ne sera reconnaissant. La figure du vieillard s'assombrit, le nez s'allonge !.....

“ Entendues et pratiquées dans ce sens, les étrennes ont un caractère chrétien et sont un usage sacré.”

Mais pour que ce saint et fraternel usage des étrennes, — disons-le de suite, — soit agréable à Dieu et conforme à son esprit, il faut faire la part du pauvre, en donnant aux orphelins et aux infirmes une part de ces gracieusetés, et des vêtements à ceux qui en manquent. La charité est ingénieuse et trouve cent formes variées pour qu'elle s'accomplisse selon le cœur. A tous d'en saisir l'esprit et d'y correspondre convenablement.

Tel est le but moral que nous désirons voir atteindre, en publiant la gravure en tête de ces brièves observations.



Le fils de la Vierge. (Composition de Georges Fath.)

LE FIL DE LA VIERGE.

DIALOGUE

ENTRE

UN PÈRE ET SA FILLE.

—Père, ils viennent donc du Paradis ?

—Oui, petite fille, amour de mon cœur, ces fils d'argent, qui vont, par

les beaux jours d'automne, au gré capricieux des brises, voltigeant et dessinant de blancs festons sur l'azur du ciel, tombent du rouet de la sainte Vierge Marie.

—Alors, dis l'histoire, père, veux-tu ?

—Je veux bien :

I

Il y avait une fois Roger de Nuits, un baron bourguignon.

Roger comptait dix-sept printemps. Son père et sa mère étaient morts. Il était bien beau, bien noble, et presque aussi riche que le roi.

Dom Bertrand, un saint prêtre d'Illicrs-les-Arceaux, était son tuteur et

le menait dans la vie ; mais dom Bertrand avait de l'âge, et comme il n'allait point du même pas que Roger, quelquefois il le perdait de vue au détour des sentiers.

II

On n'aurait pu citer, dans toute la Bourgogne vineuse, une plus chère fillette que Francine. Elle avait quinze ans : la pureté de son cœur était sur son front. Elle regardait par la croisée de sa maisonnette, les vignes du vieux côteau avec des yeux plus limpides que le cristal. Le lin blond de sa quenouille souriait à ses cheveux d'or.

Les fauvettes des haies apprenaient ses chansons si douces.

III

Le baron Roger avait la prunelle noire, et un duvet brun naissait le long de sa lèvre. Un soir qu'il cheminait joyeux, revenant de la chasse, il vit Francine à sa fenêtre et l'entendit chanter sa chanson.

Le baron Roger changea de joie ; car il y en a de deux sortes : celle qui rit et celle qui rêve.

IV

Francine riait, Francine rêvait, selon le vent qui parle à l'oreille des jeunes filles. Elle ressemblait aux chers oiseaux du bon Dieu, dont l'âme est une mélodie...

— Oh ! père, les petits oiseaux ont-ils une âme ?

— Oui, fillette ; aussi les fleurs. Mélodies des oiseaux, parfums des fleurs s'exhalent comme la prière, parfum et mélodie de nos âmes, et tout cela monte vers le ciel pour louer Dieu.

De même que le baron Roger, Francine était orpheline de père et de mère.

Mais pour baronne, ah ! certes non, la pauvre ! Elle n'avait rien sur la terre que ses yeux bleus et ses cheveux blonds.

V

Le lendemain au matin, le baron Roger prit son épieu de chasse ; il avait vu en rêve toute la fortune de Francine : ses cheveux blonds et ses yeux bleus.

Cette fois, il devança le bon prêtre de si loin, mais de si loin, que dom Bertrand, perdu dans les vignes, demandait son chemin à toutes les croix.

— Roger ! Roger ! criait-il, hâtant le pas en vain.

Roger était déjà à la porte de la maisonnette. Il appelait aussi, disant bien :

— Francine ! Francine !

VI

Francine n'était pas sourde ; elle entendait bien.

Elle n'ouvrit pas, cependant, parce qu'elle avait peur.

Mais en tremblant elle souriait, car le baron Roger avait une bien douce voix.

VII

Francine ! Francine !

Ces seigneurs sont impatients, fillette. L'épieu du baron Roger heurta la pauvre porte, qui s'ouvrit toute grande...

— Et le baron Roger passa ?

— Nenni dà, petite fille.

— Non ? alors, c'est donc que Fran-

cine était bien pieuse, bien pieuse et que Dieu la gardait, je parie ?

VIII

— Fillette, tu as gagné. Bien pieuse, oui vraiment, et c'est aussi qu'il y avait un fil en travers de la porte, un long fil d'argent qui ondoyait au vent, un fil de la Vierge...

— Père, moi, cela ne m'empêcherait pas d'aller.....

— Pourtant, Roger s'arrêta et regarda le fil sans fin qui voltigeait à perte de vue.

IX

Et le bon prêtre dom Bertrand eut le temps d'arriver, suant, soufflant, disant toujours : Roger ! Roger !

Il tenait à la main l'autre bout du long fil qui l'avait conduit dans le labyrinthe du sentier.

Fillette, penses-tu que si c'était pour rien, la Vierge filerait ?

X

Le bon prêtre sourit à la vue du baron Roger.

— Monseigneur, dit-il, vous pouvez entrer à présent.

Francine, rose comme une cerise qui va mûrir, apporta deux écuelles de lait, qui moussait, comme tu l'aimes.

Le bon prêtre dit encore, car les vieux disent beaucoup, et c'est tant mieux :

— Le riche doit respect au pauvre, monseigneur.

XI

Le baron Roger pensait :

— C'est moi qui suis le pauvre.

Il la trouvait si riche de ses yeux bleus et de ses cheveux blonds !

XII

En revenant, tout le long du chemin, le bon prêtre contait :

— Monseigneur, Geneviève filait sur le coteau de Nanterre, non loin de Paris la grand'ville.

Attila, le Fléau de Dieu, voulut passer, mais il ne put.

Paris fut sauvé par le fil de la Vierge. Pensez à cela, monseigneur.

Le baron Roger pensait aux yeux bleus de Francine.

XIII

Monseigneur, au pays de Domremy, Jeanne filait.

L'Anglais, fléau des hommes, cherchait le cœur de la France pour l'arracher.

Jeanne chassa l'Anglais. Le fil de la vierge sauva la France.

— Francine ! songeait le baron Roger. Les cheveux d'or de Francine !

XIV

A l'heure qu'il était, Francine, encore pâle et les yeux baissés, jouait avec le fil d'argent.

Elle s'agenouilla devant l'image de la sainte Vierge et murmura :

— Merci, ma douce mère. Est-ce qu'il reviendra ?

XV

Vous qui savez tout, dom Bertrand, mon tuteur, demanda le baron Roger, l'histoire de ce roi qui épousa une bergère est-elle vraie ?

Dom Bertrand répondit :

— Non, c'est une fable.

Roger devint triste à mourir, et le bon prêtre ajouta :

— Eh bien ! si fait, c'est vrai, mais le roi était majeur, ayant ses vingt et un ans sonnés.

XVI

Le baron Roger fut majeur au bout du temps, et un matin de mai, les cloches d'Illiers-les-Arceaux tintèrent le joli carillon des mariages.

Francine avait le blanc diadème des fiancées sur ses cheveux blonds et dans ses yeux bleus tous les diamants du sourire.

XVII

— Madame la baronne, lui dit dom Bertrand, vous souvenez-vous du gentil miracle qui défendit un jour votre porte ? Ce qui jadis empêchait d'entrer doit désormais empêcher de sortir. Vous voilà, qui êtes le cœur de la maison. Restez chez vous. Quand le cœur s'en va, la maison est morte.

Là-dessus, le bon prêtre parla tout un jour et il fit bien.

Vierge Marie, puissiez-vous fler assez pour garder les cœurs de toutes nos maisons !

XVIII

Le temps avait passé ; on ne se souvenait plus de la lune de miel. Depuis des années, dom Bertrand dormait au cimetière.

Le baron et la baronne n'avaient point d'enfants. Le baron allait loin, bien loin, à la chasse, et la baronne, seule à la maison, pleurait.

XIX

Un soir, les gens du voisinage vinrent visiter la baronne Francine et lui dirent :

— Sé peut-il que votre baron vous laisse seule ainsi !

Le voisinage est toujours plein de méchants.

Francine répondit :

— Mon Roger est à la chasse.

Et les gens du voisinage de rire :

— A la chasse, oui, vraiment !

XX

Quand les voisins furent partis,
Francine entendit sous ses fenêtres
une voix qui chantait.

— Au milieu de la nuit, petit père ?
— Oui, c'est ce qui s'appelle une
sérénade.

— A quoi cela sert-il ?
— A rien.
— Mais qui chante ainsi ?
— Le démon.

Francine jeta une écharpe sur ses
épaules tremblantes.

Où allait-elle ? Dieu le sait. La
colère conseille mal.

La porte s'ouvrit en grinçant tristement.
Le pied de Francine toucha
la pierre du seuil.

XXI

Cette porte, une fois franchie, fil-
lette, se referme pour jamais !

Mais devant la porte, une gaze lé-
gère voltigeait au souffle du vent et
vint frôler le visage de Francine.

Ce fut assez.

Francine qui était à moitié sortie,
retra vivement, souriant parmi ses
larmes.

XXII

Sainte Vierge, puissiez-vous filer
assez pour protéger l'honneur de tou-
tes et de toutes le bonheur !

Et regarde, fillette bien-aimée, en
voici un, un fil de la vierge qui ca-
resse ton front...

Regarde ! L'autre bout, perdu dans
l'azur, pend encore au rouet de la
reine des anges.

XXIII

— Mais que devinrent-ils, père, le
baron Roger et la baronne Fran-
cine ?

XXIV

— Par la croisée ouverte, un soir
d'automne que Francine songeait, un
flocón de ces dentelles célestes entra,
doux berceau où souriait un petit an-
ge rose, comme tu étais il y a juste
neuf ans.

Sais-tu, ma fille ? quand ces anges
viennent, ils apportent la paix et l'a-
mour.

Par-dessus le berceau bien-aimé,
Roger et Francine se tendirent la
main. Le fil de la Vierge se prit à
leurs bras et enlaga leurs cœurs.

Roger, Francine et l'enfant ne
font plus qu'une seule âme qui s'ap-
pelle la famille.

PAUL FÉVAL.

Quelle inconséquence que d'abrèger par
mille excès une vie dont on n'envisage le
terme qu'avec frayeur !

[POUR L'Album des Familles.]

L'AN QUI FINIT, L'AN QUI COMMENCE.

Dédié aux jeunes lecteurs
de l'Album des Familles.

Tu vas finir, ô vieille année !
Tu vas rejoindre, en peu d'instant,
Des milliers d'ans,
Qui sur leurs pas t'ont entraînée.

Comme eux tous, tu devais fournir
Ton nombre de jours à la vie :
Tu l'as servi ;
Ta tâche va bientôt finir.

Adieu ! Voici ta sœur cadette,
A qui partout l'on tend la main :
Sur son chemin,
Fera-t-elle honneur à sa dette ?

Sa monnaie aura-t-elle un cours
Comme la tiennne, qu'on dut prendre
Au pair, pour rendre
Le change à trop de mauvais jours ?

O ! non, non, non, chacun espère
De l'an prochain tous les bonheurs
Et les honneurs
Que donne tout travail prospère.

C'est surtout son premier rayon
De soleil qui, pénétrant l'âme
De vive flamme,
A la plus douce illusion.

Ce premier jour a son prestige
Etabli dans le monde entier...
Et l'amitié
Ne peut souffrir qu'on le néglige.

Aussi, qui ne lui sourit pas,
Souvent même des mois d'avance,
A voir l'enfance
Suivre ce beau jour pas à pas ?

Quels parents auraient le courage,
Ce jour-là, d'oublier les vœux
De riens tout neufs—(1)
Qu'on forme dans leur entourage ?

O que leurs cœurs sont triomphants,
Il est bien mort l'homme de Rennes !—(2)
— Quand leurs étrennes
Comblent tous vos désirs, enfants !

Mais je termine ; minuit sonne !
Ces rimes que pour vous j'écris,
Quoique sans prix,
En étrennes je vous les donne.

En finissant ces quelques vers,
Pour l'an nouveau je vous souhaite
Santé parfaite,
Et pour demain, cent riens divers.

J. A. BÉLANGER.

Outaouais, 31 Décembre 1880.

(1) Prononcez *neu*, prononciation ancienne
ou normande.

(2).....l'homme de Rennes
mourut le dernier jour d'un an,
De peur de donner des étrennes.

CHRONIQUE.

[POUR L'Album des Familles.]

Encyclique de Léon XIII.

On a lu dans les églises, le mois
dernier, une encyclique du pape Léon
XIII, datée du 30 septembre 1880, et
adressée aux évêques de l'univers
catholique.

Ce document raconte en abrégé la
vie de St. Cyrille et de St. Méthode,
donne l'histoire de leur apostolat au
milieu des Slaves et rappelle la solli-
citude des Souverains Pontifes pour
promouvoir la dévotion envers ces
deux glorieux apôtres, parmi les peu-
ples qu'ils ont évangélisés.

Le pape Léon XIII confirme les
dispositions du pape Pie IX relative-
ment à l'observance de la fête de ces
saints qui est fixée au 5 juillet, avec
un office et une messe propre à être
célébrée dans l'Eglise universelle
sous le rite *Double Mineur*.

Le 10 octobre, le roi et la reine de
Grèce se sont présentés au Vatican
pour offrir leurs hommages à Sa
Sainteté.

Leurs Majestés ont été reçues, au
moment où elles descendaient de
voiture, par le Maggiordomo, Mgr
Ricci, par le commandant de la garde
suisse et deux chambellans.

La garde suisse, les gendarmes
pontificaux et la garde noble ont ren-
du les honneurs militaires à Leurs
Majestés qui ont été introduits en
présence du pape par Mgr. Macchi.
L'audience a duré longtemps. Le roi
a, dit-on, fait connaître son intention
d'accorder toute liberté aux catho-
liques de son royaume.

Le cardinal Bartolomeo Pacca est
mort le 14 octobre, après avoir reçu
les sacrements de l'Eglise et avoir été
consolé à sa dernière heure par l'ab-
solution papale *in articulo mortis*. Il
était né en 1817 et était neveu du
célèbre cardinal Bartolomeo Pacca
qui accompagna le pape Pie VII dans
son exil.

Les *Acta Sanctorum Sedis* (no. 146) pu-
blient un décret récent de la Sacrée
Congrégation des Rites, relativement
aux litanies.

Par ce décret, les seules litanies
approuvées par Rome sont celles du
Très-Saint Nom de Jésus, de la Sta-
Vierge et des Saints.

MONUMENT A LA MÉMOIRE DE PIE IX.

Suivant un désir exprimé par le pape Pie IX, on va ériger à sa mémoire un modeste monument dans la crypte de S. Lorenzo fuori le mura, basilique qu'il avait restaurée avec somptuosité et enrichie d'un grand nombre de reliques de saints.

Le grand monument en l'honneur de Pie IX sera placé dans la confession de Sta Maria Maggiore, et exécuté aux dépens des cardinaux qu'il a créés.

LÉON XIII ET LE DANTE.

On sait que le pape actuel s'est occupé de littérature pendant de longues années avant son élévation au pontificat, et de plus qu'il est doué d'une mémoire prodigieuse. Dernièrement on lui présentait un riche volume contenant le poème du Dante, qu'on avait acheté pour la bibliothèque du Vatican. A ce propos, Léon XIII dit : "Je pense que je le sais par cœur." Alors une des personnes présentes ayant commencé à réciter une strophe, le pape continua les vers suivants sans aucune hésitation.

FRANCE.

PERSÉCUTION CONTRE LES ORDRES RELIGIEUX.

La persécution contre les ordres religieux s'est continuée en France, au mois d'octobre, avec un redoublement de fureur et d'injustice.

Paris, Marseille, les villes et la province ont été le théâtre des nouveaux exploits du gouvernement de Jules Ferry. Presque tous les ordres religieux ont été expulsés et leurs établissements fermés. Au nom de la liberté, les valets de la franc-maçonnerie, qui gouvernent aujourd'hui la nation française, ont chassé de leurs demeures les dominicains, les capucins, les bénédictins, les maristes, les oblats, tous hommes de vertu et de patriotisme, mais qui sont les ennemis de la patrie aux yeux des *communeux* et de leurs alliés.

LA PRONONCIATION DU GREC MODERNE.

Un savant professeur parisien publie dans le *Contemporain* un intéressant travail sur ce sujet. Comme l'*Album* a l'honneur de compter des hellénistes parmi ses lecteurs, je vais leur mettre sous les yeux une petite esquisse de l'article en question.

Comment doit-on prononcer le grec ?

Pendant deux siècles, on a tenu dans les écoles pour la méthode dite érasmiennne qui est celle de Burnouf,

— un vieil ami de ce âge dont nous avons gardé un triste souvenir : n'est-ce pas vrai ! Aujourd'hui on revient à la prononciation des Grecs actuels et on finira par l'adopter dans toutes les institutions, et pourquoi ?

Parce qu'il semble ridicule que des étrangers apprennent à une nation la manière de prononcer sa propre langue.

Que dirions-nous à un Anglais ou à un Allemand qui prétendrait nous enseigner à bien parler notre langue et nous dirait qu'il faut parler le français en anglais ou en allemand ?

Ce serait le comble du ridicule.

Pourquoi ne pas laisser aux Grecs le droit de parler et d'écrire leur langue comme ils l'entendent et ne faire d'exception que pour eux ?

Qui ne voudrait parler comme St. Basile, comme saint Grégoire de Nazianze ou saint Jean Chrysostome (à la bouche d'or) ! Or la prononciation des Grecs actuels, et il serait difficile, pour ne pas dire impossible de prouver le contraire, est absolument identique à celle de ces grands évêques de l'Eglise d'Orient, et chaque Grec peut se dire avec orgueil : *Ils ont parlé comme moi*, et chaque professeur et chaque élève dans nos collèges doit se dire : *Je voudrais parler comme eux*.

L'Eglise d'Orient récite et chante encore aujourd'hui les mêmes prières et les mêmes hymnes qu'à l'époque de ses Pères, le même *Pis-teuô* ou *Credo*, le même *Pâter émôn* ou *Pater*, le même *Chaire Maria* ou *Ave Maria*, les mêmes évangiles, les mêmes épîtres, etc.

Les paysans qui vivent dans les montagnes parlent la langue de leurs aïeux et à la manière de leurs aïeux. Ils l'ont apprise par tradition. N'ont-ils pas droit à ce qu'on ait plus de confiance en leur prononciation qu'en celles des érasmiens.

La prononciation des Grecs actuels a toujours eu des défenseurs, et on l'a toujours conservée à l'*École de la Propagande à Rome*.

CARA LIMPIA.

BOUQUET D'ESPRIT.

Un professeur à un jeune potache :

— Vous n'êtes qu'un bavard, vous n'arriverez jamais à rien !

— Pardon m'sieu, c'est comme ça qu'papa est devenu député.

M. MAUGUIN était à la tribune et prononçait un long discours, lorsqu'il en vint à cette phrase. "Et c'est une chose de quelque importance que le siège d'Hérat."

La Chambre entendit le *siège des rats*, et il y eut un éclat de rire universel.

M. FOLLIGNON. — Le *siège des rats* a excité les souris de la Chambre.

M. HENRIOT — Qu'en pense le *shah* ?

M. DE BELLEME. — Le *shah* les surveille ; et il a les yeux *perçants*.

INFORMATIONS SPECIALES.

L'*Album des Familles* commence aujourd'hui sa deuxième année, sous ce titre, bien que publié depuis plusieurs années sous le titre de *Foyer Domestique*.

La publication de cette Revue littéraire a toujours été la même, sauf le titre que des circonstances ont fait changer, et dont le but a toujours été de combattre les fausses doctrines par la bonne lecture, les mauvais romans par d'honnêtes romans destinés à faire germer et grandir dans les cœurs les sentiments sublimés de la religion et de la morale chrétienne.

Pour mieux assurer la réussite de cette entreprise, nous avons jugé à propos d'y intéresser plus activement l'élément laïque, en sollicitant le concours précieux de plusieurs citoyens qui occupent avec honneur des positions officielles, dans les diverses municipalités de la province de Québec.

Grâce à cette protection toute spéciale, le succès de l'*Album des Familles* est assuré, et nous avons pu rendre cette publication amplement illustrée, afin d'en faire une œuvre de première classe.

Sachant, d'un autre côté, que le clergé est le protecteur des bonnes œuvres et le gardien né des intérêts de la famille, et que pour cette raison il ne refuse jamais d'y associer son nom ou d'y accorder son patronage, nous avons également recherché à rendre cette Revue littéraire illustrée digne de sa sollicitude, en demeurant toujours fidèle aux vues et aux sentiments tels qu'exprimés dans le Prospectus de 1876.

Plusieurs écrivains canadiens, plus directement animés de l'idée et de l'esprit de cette œuvre, nous ont promis leurs précieux concours, et avec lesquels nous serons heureux de partager ainsi l'honneur du succès.

L'attachement des Canadiens aux œuvres nationales et religieuses nous font donc espérer que leur sympathie ne nous fera pas défaut, et qu'en vue de la modicité du prix d'abonnement, le léger sacrifice que nous sollicitons d'eux pour rendre cette publication plus importante, nous sera accordé avec empressement.

S'il en est ainsi, l'*Album des Familles* pénétrera partout ; il continuera à être le livre des familles, l'ami des longues veillées, le recueil préféré des bibliothèques paroissiales. Car, réunissant l'utile à l'agréable, il sert à la récréation et à l'instruction de tous les âges, il plaît à tous parce qu'il donne à tous enseignement et plaisir, et qu'il est honoré des sympa-

thies et de l'estime de tous les gens de bien.

Les conditions financières de l'*Album des Familles* nous ont permis de faire préparer une magnifique PRIME pour 1881, laquelle est d'une haute importance pour les familles, puisqu'elle consiste en une gravure chromo-lytographique comprenant les quatorze stations du *Chemin de la Croix*. Ainsi, chaque famille sera donc heureuse de posséder dans sa demeure ce précieux cadeau, destiné qu'il est à stimuler ou à soutenir l'esprit de piété de chacun de ses membres en particulier.

Cette gravure est accompagnée d'un petit livret de seize pages renfermant les *Exercices du Chemin de la Croix*, spécialement imprimé pour nos abonnés actuels, ainsi que pour tous ceux qui s'abonneront à l'*Album des Familles* d'ici au 1er avril prochain, et payeront à l'avance le prix de l'abonnement annuel (\$2).

Après cette date du 1er avril prochain nous cesserons d'offrir cette Prime, et tous les exemplaires non-disposés seront livrés au commerce, pour vente.

Adhésions importantes.

Le Révérend Messire Thibodeau, curé de Batiscau, nous écrit :

"Je vois à mon grand plaisir que l'encouragement ne vous fait pas défaut; je vous en félicite et vous souhaite un double encouragement. Cette publication est non-seulement agréable sous tous les rapports, mais tout-à-fait intéressante, instructive et édifiante."

M. Louis Fréchette, fils, de St. Nicolas, dit :

"Au sujet des changements que vous effectuez dans la publication de l'*Album des Familles*, permettez-moi de vous offrir mes félicitations les plus sincères, et de vous dire que je m'efforcerai davantage à faire valoir le mérite de votre excellente publication dans cette paroisse.

"En vous souhaitant succès dans votre louable entreprise, j'espère bien que le public tiendra compte des sacrifices que vous faites pour leur offrir ainsi une publication illustrée et de première classe."

M. Pierre Campbell, instituteur, de la paroisse de St. Sébastien, émet le vœu qui suit :

"Je voudrais voir chaque père de famille catholique recevoir cette pu-

blication..... J'attends la Prime avec hâte, afin de la faire voir à mes voisins, et les engager à souscrire."

Le *Provincial*, de Québec, dit :

"Cette publication, que nous lisons toujours avec profit, nous ne saurions trop la recommander à nos lecteurs, surtout avec les nouvelles améliorations que les éditeurs se proposent de faire."

Le *Messenger*, de Lewiston, Etats-Unis, revient à la charge, et écrit :

"Cette livraison (Décembre), comme celles qui l'ont précédée, est remplie de bonne et amusante lecture. L'espace dont nous pouvons disposer sur notre journal ne nous permet pas de publier le long sommaire de cette intéressante publication : qu'il nous suffise de dire que ce programme est bien élaboré, et promet une foule de lectures du plus grand mérite."

Le *Constitutionnel*, des Trois-Rivières, parlant dans le même sens, ajoute :

"La livraison du mois de décembre de l'*Album des Familles* ne le cède en rien à celles qui l'ont précédée, et elle renferme un grand nombre d'articles sur divers sujets qui ne peuvent manquer d'intéresser le lecteur."

La *Voix du Peuple* s'exprime ainsi : "Nous avons reçu et lu avec beaucoup de plaisir l'*Album des Familles* pour le mois de décembre. Les morceaux et les articles qu'elle présente au lecteur sont des mieux choisis et des mieux pensés.

C'est une publication essentiellement littéraire, des plus instructives et qui mérite de plus les encouragements du public. Elle annonce des changements importants pour le mois de janvier 1881. Nos félicitations."

Le Révérend Messire P. D. Lajoie, du Collège Joliette, nous écrit ces lignes sympathiques :

"Avec mes sincères félicitations et mes meilleurs souhaits pour le succès toujours croissant de votre excellente publication."

Un prêtre de la ville de Montréal nous écrit :

"Cette lecture de l'*Album des Familles* m'a tellement intéressé que je me suis décidé à prendre deux abonnements : l'un pour ma famille, et l'autre pour moi."

Le mois prochain nous publierons une analyse de l'opinion de nos correspondants et de la presse du Canada et des Etats-Unis, touchant les améliorations apportées à notre publication.

Une explication.

A propos de la Prime de 1881, nous croyons devoir informer nos abonnés qu'il nous a été impossible de nous procurer une Vue ancienne de Jérusalem, comme nous l'espérions, et qu'alors il nous a fallu forcément publier notre Prime sans cette Vue, telle que promise. Nonobstant cette lacune, nous avons lieu d'espérer que cette omission n'aura pas trop contrarié nos lecteurs, et que la valeur de l'œuvre publiée n'est pas moins digne de leur sympathie et de leur attention.

Edition supplémentaire.

Nous adressons l'*Album des Familles* à plusieurs centaines de personnes dont on nous a transmis les noms, les jugeant disposées et capables d'encourager une telle publication, et de la répandre autour d'elles, en y intéressant les voisins et autres amis.

Malgré l'espoir où nous sommes de ne rencontrer que peu de refus, nous prions cependant les personnes que des circonstances particulières obligeraient à n'y point souscrire, de nous renvoyer la présente livraison dans les trois jours après sa réception.

Quant à ceux disposés à souscrire, ils devront de suite nous adresser le prix de l'abonnement (\$2.00), afin d'entrer leurs noms dans le livre permanent des envois, et leur adresser sans délai la magnifique PRIME du *Chemin de la Croix*, comme cadeau.

Pour les personnes désireuses de souscrire, mais ne pouvant pas payer de suite, elles sont priées de nous en informer par lettre, afin qu'elles puissent recevoir sans retard la livraison suivante, car le tirage de la deuxième livraison de l'*Album des Familles* devant être fixé au seul chiffre des abonnés obtenus durant le mois de janvier.

Aux Retardataires.

Comme le succès d'une publication du genre de celle-ci dépend entièrement de la ponctualité que les abonnés apportent dans le paiement de l'abonnement annuel, — et qui est la seule ressource que nous possédons pour faire face aux déboursés de cha-

que jour, — nous sommes forcément obligé d'exiger le paiement immédiat de l'année qui vient de finir avec celle qui commence, formant une remise totale à faire de \$4.00, à défaut de quoi nous devons suspendre l'en-voi de cette *Revue*, à moins d'arrangements préalables.

Christophe Colomb.

Les glorieuses expéditions de ce célèbre navigateur et la découverte qu'il fit d'un nouvel hémisphère, quoique déjà connu quant aux contrées situées sous la zone du pôle nord, surent exciter l'ambition d'un grand nombre de hardis marins qui, avides de gloire, vinrent également s'illustrer par une suite de découvertes plus ou moins éclatantes.

C'est afin de faire revivre ces noms si chers à l'histoire et à la science géographique que notre collaborateur M. Napoléon LEGENDRE, vient aujourd'hui présenter aux lecteurs de *l'Album des Familles* quelques notes brèves sur la vie et les travaux de ces hommes illustres.

Quant à Colomb, on verra qu'il était dans la destinée de ce martyr de la gloire de ne pas même reposer sur le sol d'Espagne où il rendait à Dieu, en 1506, sa grande âme abreuvée d'amertume; car de Valladolid, ses ossements furent transportés à Séville, puis à Saint-Domingue, où ils reposent actuellement dans les caveaux de la cathédrale de cette dernière ville. Ce tombeau, qu'a perdu l'Espagne, a donc été recueilli par l'Amérique!

Jeanne d'Arc.

Voici quelques détails intéressants sur la petite ville de Domrémy et sur la maison où est née Jeanne d'Arc, que nous trouvons dans une *Revue* de Paris.

Après avoir lu ce que nous publions de Jeanne d'Arc dans la présente livraison de *l'Album des Familles*, on sera heureux, sans doute, d'avoir appris qu'un monument sera bientôt élevé en l'honneur de cette illustre jeune fille.

« Domrémy, jolie petite commune du département des Vosges, est située dans une riche vallée, au bas d'une colline plantée de vignes et couronnée de bois.

« On voit encore dans ce site charmant la modeste maison où naquit la courageuse jeune fille qui devint général d'armée et chassa l'ennemi du sol français. Cette maison, par les

souvenirs qui s'y rattachent, est déjà, par elle-même, un véritable monument historique.

« Un moment, c'est-à-dire en 1315, on pouvait craindre de la voir disparaître, car, à cette époque, les officiers des armées coalisées la visiteront avec le plus vif intérêt, et chacun d'eux, avant de quitter Domrémy, emportait, comme de précieuses reliques, quelques pierres ou éclats de bois. Il paraît même qu'un riche lord anglais offrit une grosse somme de cette maison.

« Le propriétaire refusa et aimait mieux la céder à l'administration départementale, à un prix très-minime. C'est alors que le roi Louis XVIII accorda 10,000 francs à la préfecture des Vosges pour être employés à fonder une école de jeunes filles dans la maison de Jeanne d'Arc. Pendant l'invasion de 1870, on a craint un moment de voir dévaster cette demeure, mais, bien au contraire, nos ennemis l'ont protégée contre toute atteinte. La maison de Jeanne d'Arc est donc, à peu de chose près, telle qu'elle était au moment de l'inauguration de l'école, en 1820.

« Le couronnement de la porte d'entrée est composé de deux pierres ornées de sculptures gothiques, figurant les armoiries et chargées de deux inscriptions. L'une des armoiries représente trois socs et l'autre une épée surmontée d'une couronne avec trois lys.

« Dans la première pièce est un vieux piédestal qui représente Jeanne d'Arc armée de pied en cap. Dans le fond de cette même pièce est placée l'inscription suivante :

« L'an 1411, naquit en ce lieu Jeanne d'Arc, surnommée la *Pucelle d'Orléans*, fille de Jacques d'Arc, et d'Isabelle Romée.»

« Pour honorer sa mémoire, le Conseil général du département des Vosges a acquis cette maison; le roi en a ordonné la restauration, y a fondé une école d'instruction gratuite en faveur des jeunes filles de Domrémy, de Greux et autres communes, et a voulu qu'une fontaine, ornée du buste de l'héroïne, perpétuât son image et l'expression de la reconnaissance publique.

« Viennent ensuite deux petites chambres dont on prétend que l'une était celle de Jeanne. On remarque, dans l'enfoncement du mur, la Vierge devant laquelle, suivant la tradition, la jeune fille faisait sa prière.

« La grande salle est décorée d'un tableau représentant Jeanne d'Arc appuyée sur son épée, elle porte une casaque rouge et un jupon vert; son fuseau et son casque sont à terre: son bouclier et sa lance sont appen-

due auprès d'elle. Ce tableau, restauré dans ces dernières années par les soins de la Sœur supérieure de l'école, est un véritable chef-d'œuvre.

« Les vitraux peints dans le goût du quinzième siècle et différents objets de l'époque achèvent de donner un cachet historique à la petite maison de Domrémy.

« Puis, en face de cette maison est située la fontaine élevée, en 1820, en l'honneur de Jeanne d'Arc. Un peu plus loin on montre l'église où Jeanne d'Arc fut baptisée, et tout, en un mot, dans ce petit pays, témoigne du respect que ses compatriotes ont conservé pour sa mémoire.»

Les Fils du Martyr.

Afin de correspondre aux désirs réitérés de plusieurs de nos anciens et dévoués abonnés, nous reprendrons dans quelques mois la publication du drame émuant des *Fils du Martyr*, par A. de Lamotte, dont le commencement a paru dans la première année de cette *Revue*, avec illustrations.

Parmi les illustrations nouvelles qui seront insérées, se trouveront les suivantes :

1o. Vue d'une partie de la ville de Rome, que couronne l'église Saint-Pierre.

2o. La Via Scilerata.

3o. L'attaque du Capitole par les insurgés, dans la soirée du 23 octobre 1867.

4o. Une vue de la barricade élevée par les soldats du génie devant la porte du Peuple.

5o. La maison du chanoine Totti, à Monte-Rotondo.

6o. Le couvent des Capucins, à Monte-Rotondo.

7o. L'entrée des troupes françaises à Rome.

8o. La bataille de Mentana.

9o. Pie IX recevant les félicitations des cardinaux, après la bataille de Mentana.

10o. Sa Sainteté Pie IX pardonnant aux insurgés garibaldiens.

11o. Vue de la salle des assemblées du Concile, pendant les séances.

12o. Proclamation du dogme de l'Infaillibilité du pape.

A nos Lecteurs.

Par un incident incontrôlable, *l'Album* n'a pu paraître avant le 7 Janvier; mais il n'en sera pas ainsi à l'avenir, car notre publication paraîtra invariablement le premier de chaque mois.

BULLETIN DES ANNONCES.

Comme L'ALBUM DES FAMILLES pénètre dans toutes les Pároisses et Villes de la Province de Québec, et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le COUVERT DE L'ALBUM les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la première insertion, soit \$2.00 pour un carré de 20 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

Aux Annonceurs des Etats-Unis.
L'ALBUM, dont la circulation est fort grande tant en Canada qu'aux Etats-Unis, se trouve au Bureau d'Agence de MM. Geo. ROWELL et Cie., No. 10, rue Spruce, autorisé d'accepter des Annonces pour cette Revue Mensuelle Illustrée, à **NEW-YORK.**

Aux Annonceurs d'Ontario.
L'ALBUM DES FAMILLES se trouve dans le Bureau d'Agence de W. W. BUTCHER, No. 29, Rue King, Ouest, qui est autorisé d'accepter des Annonces pour cette REVUE Littéraire Illustrée, à **Toronto.**

L'ALBUM, se trouve dans la salle de Lecture (Reading Rooms) de M. M. HENRY F. GELLIG & Cie., 449 Strand, Londres, en **Angleterre.**

CHEMIN DE LA CROIX A L'USAGE DES FAMILLES.

Les marchands et autres qui désirent se procurer ce *Chemin de la Croix*, (grande feuille renfermant les 14 Stations), sont priés d'adresser de suite leur commande, pour une ou plusieurs copies.

Cette gravure chromo-lytographique, de 21 pouces sur 28, est expédiée sur rouleau par la poste, à raison de \$1.00 par copie, avec un petit livret de 16 pages, renfermant les prières du Chemin de la Croix.

Expédiée *franco* par la poste.

PRIX POUR LE COMMERCE.

Pour une douzaine de copies, feuilles roulées et bien empaquetées, expédiées <i>franco</i> par la poste, avec autant de livrets	\$ 6.00
Pour 25 copies, comme ci-dessus, avec livrets.	11.25
Pour 50 " " " "	17.50
Pour 100 " " " "	30.00

Le paiement devra accompagner la demande par un mandat sur la poste, ou par lettre enregistrée, ou lors de la livraison de l'article par l'Express. S'adresser à M. l'Administrateur de

L'Album des Familles,
B. P. Boîte, 1,012,
Ottawa.

EN VENTE

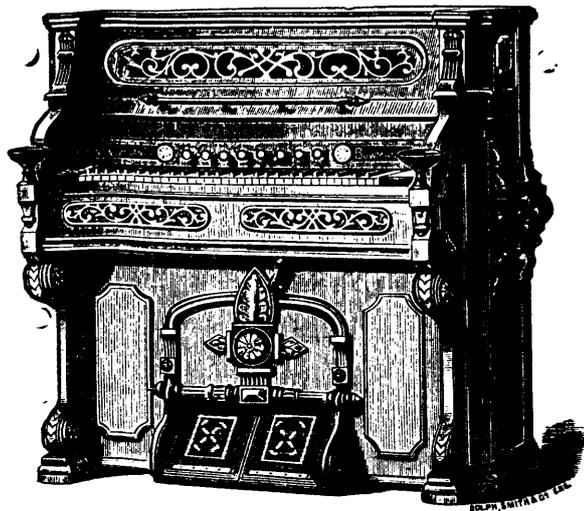
LA PREMIÈRE ANNÉE

DE

L'Album des Familles

Prix: \$2.00.

DOMINION ORGAN CO. Bowmanville, Ont.



Philadelphie, 1876.
Sydney, Australie, 1877.
Paris, France, 1878.
Toronto, 1879.

Les Orgues de la Puissance ont remporté le premier prix partout où elles ont été exhibées.

Instruments pour Salons et Eglises.

Les personnes qui ont l'intention d'acheter, ainsi que les artistes et les amateurs, sont spécialement invités à examiner ces instruments.

Garanties pour 5 ans. Prix réduits.

PRIX DE 50 A \$1,200.

OFFRES AVANTAGEUSES POUR QUELQUE TEMPS SEULEMENT.

Pour introduire ces instruments dans le District des Trois-Rivières, nous les vendrons moyennant une partie comptant et la balance payable \$10 par mois.

HATEZ-VOUS D'EN PROFITER.

Ecrivez pour Catalogues.

L. E. N. PRATTE.

Agent Général pour la Province de Québec.

Entrepôt Général pour la Province, No. 280, Rue Notre-Dame, chez A. J. BOUCHER, Montréal.

Succursale: No. 3, Rue du P'aton, Trois-Rivières.

Nouvelle Publication.

La Bible

ne suffit pas pour enseigner les vérités nécessaires au salut.

C'est une des meilleures conférences du célèbre PÈRE DAMEN, S. J. Elle contient des preuves irréfutables à la portée de tous, de la nécessité de l'Eglise enseignante.

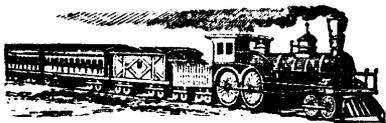
Envoyée par la poste au prix suivant :

\$1.50.....le cent.
5 sous.....chaque exemplaire.

S'adresser à

L. G. GLADU, O. M. I.

Hull, P.Q.



CHEMIN DE FER de Q.M.O. & O.

CHANGEMENTS D'HEURES.

A PARTIR DE

MERCREDI, 23 JUN 1880.

Les trains partiront aux heures suivantes :

	EXPRESS.	MALLE.	PASSAGES DE NUIT.	MIXTE.
D'Hochelaga pour Hull	5.15 pm.	8.30 am.	10.00 pm.	1.00 am.
Arrivant à Hull	9.25 pm.	12.40 pm.	6.30 am.	10.30 am.
De Hull pour Hochelaga	9.05 pm.	8.20 am.	9.30 am.	1.30 am.
Arrivant à Hochelaga	9.15 pm.	12.30 pm.	6.30 am.	10.30 am.
D'Hochelaga pour Québec	3.00 pm.		10.00 pm.	6.00 pm.
Arrivant à Québec	9.25 pm.		6.30 am.	8.30 pm.
De Québec pour Hochelaga	10.10 am.		9.30 am.	5.30 pm.
Arrivant à Hochelaga	4.40 pm.		6.30 am.	5.00 am.
D'Hochelaga pour St. Jérôme				5.30 pm.
Arrivant à St. Jérôme				7.15 pm.
De St. Jérôme pour Hochelaga				6.45 am.
Arrivant à Hochelaga				9.00 am.

Le service des trains locaux entre Hull et Aylmer se fait comme suit :

Départs d'Aylmer—7.45 et 11.00 a.m.; 4.30 et 8.30 p.m.

De Hull—9.00 a.m. et 12.50; 5.30 et 9.40 p.m., se reliant avec les trains allant à Montréal et en arrivant.

De magnifiques Chars Salons sont attachés à chaque train de passager et des Chars Doroit, aux trains de nuit.

Les Trains allant à Ottawa ou revenant correspondent avec ceux de Québec, aller et retour.

Les Trains voyagent sur le temps de Montréal.

Pour billets et renseignements s'adresser à Charles Desjardins, Agent Local, au bureau pour la vente des Billets, rue Elgin, Ottawa.

L. A. SENÉCAL,

Surint. Gén.

Le meilleur Journal! Essayez-le!

Il est magnifiquement illustré.

36^e Année.

"LE SCIENTIFIC AMERICAN."

LE SCIENTIFIC AMERICAN est un grand journal hebdomadaire, de première classe, contenant seize pages, imprimé avec soin et abondamment illustré de splendides Gravures, représentant les inventions les plus récentes dans les arts et les sciences. Il contient aussi des informations récentes sur l'Agriculture, l'Horticulture, sur l'Hygiène, les Progrès de la médecine, et les Sciences Sociales, l'Histoire Naturelle, la Géologie et l'Astronomie. On trouvera dans le Scientific American les écrits les plus précieux et les plus pratiques venant d'écrivains distingués dans toutes les branches de la science.

Conditions: \$3.20 par an, \$1.60 pour six mois, y compris le postage. Pour une seule copie 10 centins. On le trouve chez tous les vendeurs de Papiers nouvelles. On peut payer par ordre postal adressé à MM. MUNN et Cie., Editeurs, 37 Park Row, New-York.

Patentes. En rapport avec le Scientific American MM. Munn et Cie., se font sollicitateurs de Patentes américaines et étrangères. Par 36 années de travail, ils ont fondé l'établissement le plus considérable du monde. Les patentes obtenues aux meilleurs conditions. Un avis spécial annonçant l'objet patentié par l'entremise de cette Agence est publié dans le Scientific American, avec le nom et la résidence du propriétaire de la patente. Vu l'immense circulation du journal, l'attention publique est attirée par l'utilité de l'objet patentié et en facilite la vente ou l'introduction.

Toute personne qui a fait une patente ou une invention nouvelle peut s'assurer, sans aucune dépense, s'il y a probabilité qu'il puisse obtenir une patente en écrivant à Munn et Cie. Nous envoyons aussi, sans charges le manuel relatif aux lois de patentes, aux patentes, au Caveat, aux marques commerciales, à leur goût et la manière de se les procurer, avec les informations nécessaires pour obtenir les avances sur inventions. Adressez-vous soit pour le journal soit pour matières relatives aux patentes à

MUNN & CIE.,
37 Park Row,
New-York

Russell House

RUE SPARKS, OTTAWA,
J. A. GOUVIN, Propriétaire.

Situé au centre des affaires et tout près des édifices du parlement, cet hôtel est le rendez-vous de tous les hommes d'affaires et continue à tenir son rang parmi les premiers hôtels du pays.

EN VENTE.

LE

FOYER DOMESTIQUE,

Maintenant remplacé par

L'ALBUM DES FAMILLES.

Années 1876, 1877, 1878, et 1879.

PRIX.—\$2.00 pour chaque année.

LA QUESTION

DU

TOMBEAU de CHAMPLAIN

PAR

STANISLAS DRAPEAU.

On peut se procurer cette brochure, en s'adressant à l'auteur, à Ottawa, ou par lettre par la poste.

Prix.—25 Centins.

HISTOIRE ILLUSTRÉE

DES

Institutions Charitables

DU CANADA,

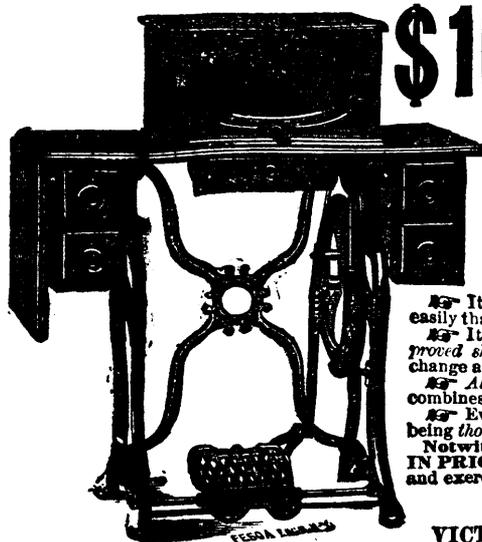
Depuis leur fondation jusqu'à nos jours.

La première livraison de cet ouvrage est en vente aux bureaux de l'Album des Familles, à raison de 25 centins seulement.

Ce bas prix a été adopté, afin de faire écouler plus activement l'ouvrage. Chaque livraison renfermera environ 150 pages.

On prie les personnes désireuses d'encourager cette publication à faire l'achat de suite de cette première livraison, afin de fixer le chiffre du tirage des livraisons futures.

S'adresser par lettre à
STANISLAS DRAPEAU,
OTTAWA.



\$10. SAVED!

Buy the IMPROVED

VICTOR

Sewing Machine.

It is so simple in construction and runs so easily that a child can operate it.

It has the straight, self-setting needle, our improved shuttle, with a perfect tension, which does not change as the bobbin becomes exhausted.

All the wearing points are adjustable, and it combines every desirable improvement.

Every Machine is sent out ready for use, after being thoroughly tested.

Notwithstanding the GREAT REDUCTION IN PRICES we continue to use the best material and exercise the greatest care in their manufacture.

VICTOR SEWING MACHINE CO.,

Western Branch Office, 381 West Madison St., Chicago, Ill. PRINCIPAL OFFICE and Manufactories, Middletown, Conn.

